This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

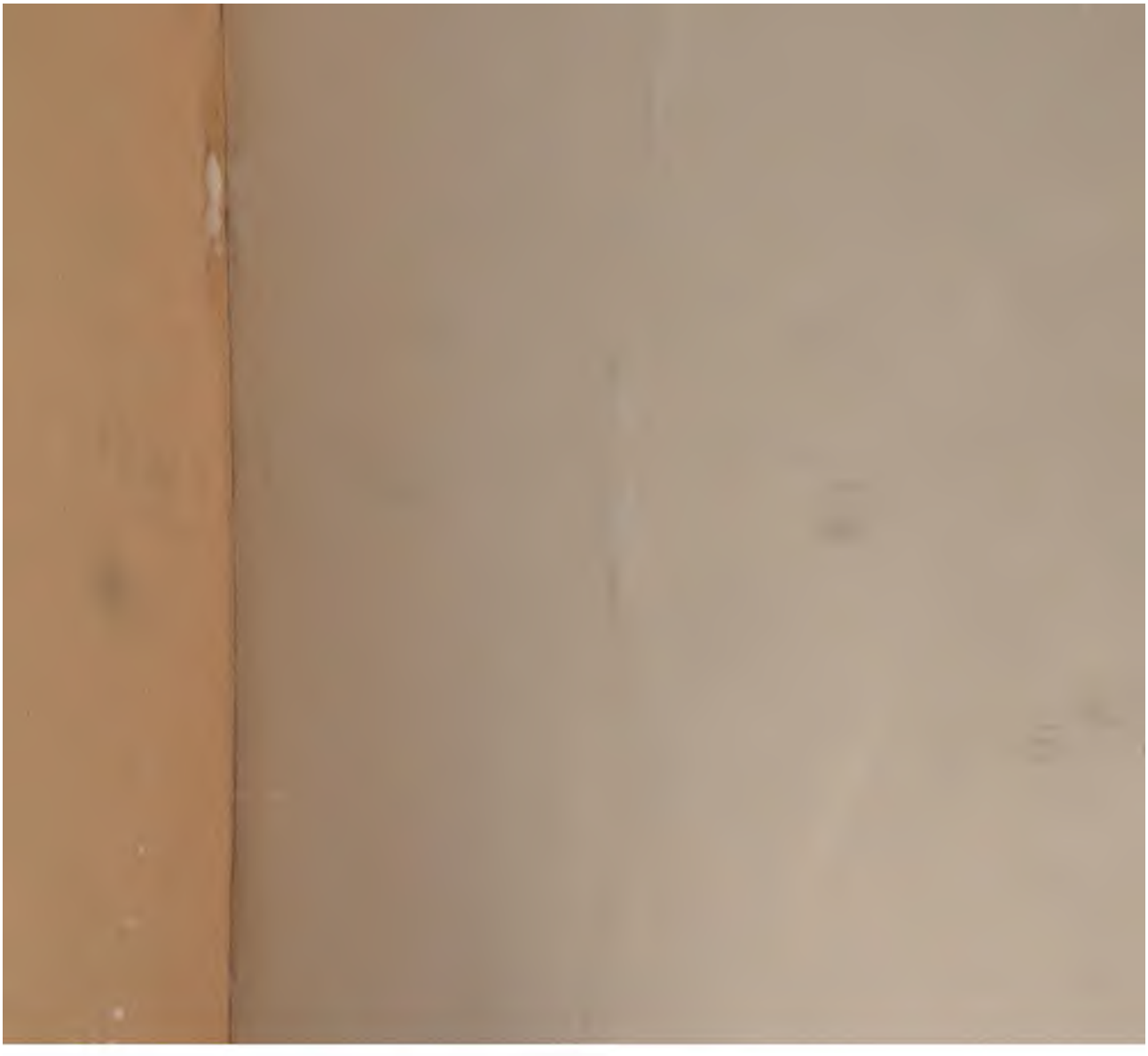
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



C^te RODOLPHE FESTETICS DE TOLNA

CHEZ LES CANNIBALES

HUIT ANS DE CROISIÈRE

DANS L'OCÉAN PACIFIQUE

A BORD DU YACHT « LE TOLNA »

Ouvrage orné de 200 gravures et de cartes, d'après les photographies et les documents de l'auteur

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^ie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE 6^e

1903

Tous droits réservés

CHEZ LES CANNIBALES

HUIT ANS DE CROISIÈRE

DANS L'OCÉAN PACIFIQUE

A BORD DU YACHT " LE TOLNA "

Oc 5079.03
I 6769

HARVARD COLLEGE
MAR 3 1904
LIBRARY.

PRÉFACE

Lorsque M. le comte Rodolphe Festetics de Tolna est venu me parler de sa croisière au travers des îles du Pacifique et qu'il m'a dit qu'il l'avait entreprise, au lendemain de son mariage, en emmenant avec lui la comtesse Festetics, sur un yacht de soixante-seize tonneaux, je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire qu'il avait été plus heureux que sage. Pour les lecteurs qui ne sont pas bien au courant des choses de la marine, il est peut-être bon d'expliquer ce que c'est qu'un bateau de soixante-seize tonneaux! Je n'ai pas vu les plans du *Tolna*, le yacht en question; je ne sais donc pas au juste quelles pouvaient être ses dimensions, mais j'estime qu'il pouvait avoir une trentaine de mètres de longueur, tout au plus, et comporter un équipage de quatre ou cinq hommes. On voit donc ce qu'était la nef à laquelle se confiait le jeune ménage pour entreprendre une navigation qui est connue comme très dangereuse, même pour les bateaux à vapeur, parce que tous ces archipels de l'Océanie fourmillent de récifs de corail entre lesquels il n'existe que des passes très tortueuses, où par conséquent un navire à voiles a beaucoup de peine à évoluer, et qui, par-dessus le marché, sont très mal connues, parce qu'elles changent constamment, car elles sont modifiées à tout moment par la croissance des coraux. Et il faut ajouter que les passagers du *Tolna* étaient souvent moins en sécurité au mouillage, ou du moins dans certains mouillages, que lorsqu'ils tenaient la pleine mer, car un équipage aussi faible que le leur ne pouvait pas beaucoup intimider les natifs de quelques-unes de ces îles, dont le moindre défaut est un goût désordonné pour la chair humaine.

M. le comte Festetics a eu la chance extraordinaire de ne perdre son yacht qu'au bout de huit ans, alors que le programme qu'il s'était tracé était terminé, et de pouvoir sauver toutes ses notes et toutes ses collections. Il faut l'en féliciter, et il faut nous en féliciter nous-mêmes, car je ne connais pas de lecture plus intéressante que celle de ces bonnes feuilles qu'il a bien voulu me faire envoyer. J'ai été absolument charmé! Impossible de raconter avec plus de belle humeur toutes les péripéties d'une navigation qui a dû être terriblement émouvante à certains moments. Mais ce livre n'est pas seulement intéressant au point de vue des aventures et du pittoresque. Il m'a appris une foule de choses dont je ne me doutais pas, ou du moins sur lesquelles je n'avais que des notions des plus vagues. L'Océanie est une des rares parties du globe où je n'ai jamais mis les pieds. Je ne connaissais les Canaques que par les récits du capitaine Cook, par ceux de Loti et par les histoires que j'avais entendu conter le soir, au carré, par des camarades ayant fait des stations à Taïti ou en Nouvelle-Calédonie. Il m'en était resté l'impression que ces bons Canaques étaient des gens charmants. A cela près qu'ils n'ont pas de moutons et que leur animal favori est le cochon, je me figurais leur pays comme une Arcadie, et ils me semblaient ressembler étonnamment aux bergers et aux bergères chantés par ce bon M. de Florian! Aussi quand on me disait que ces populations sont en train de disparaître, je m'attendrissais sur leur malheureux sort, et je me demandais ce que deviendraient les jeunes enseignes et les aspirants qu'on envoie à Taïti, le jour où la dernière Rarahu sera morte fâcheusement de tuberculose, et comment ils feront pour entrer à l'Académie, si telle est leur envie, quand ils n'auront plus la ressource de faire sangloter toutes les vieilles dames romanesques, en publiant ses lettres d'adieu!

Mais je n'avais jamais entendu parler des autres Canaques dont parle le comte Festetics, et qui sont pourtant, paraît-il, de beaucoup les plus nombreux. Et ceux-là sont bien certainement les êtres les plus répugnants de tous ceux qui rampent sur ce globe terrestre et sublunaire! Il donne notamment sur ceux de l'île Pentecôte des détails que je crois absolument exacts, car on n'invente pas des choses pareilles, mais qui sont véritablement macabres. Il paraît d'abord qu'ils sentent tellement mauvais qu'on se trouve mal quand par hasard on passe sous le vent à eux, ce qui tient à la déplorable habitude qu'ils ont de conserver pendant trois ou quatre mois, dans les cases où ils habitent, les cadavres de tous ceux de leurs parents qu-

viennent à trépasser, et cela non pas du tout par esprit d'affection, mais parce qu'ils les utilisent comme pelotes, en enfonçant dans leur abdomen des centaines de flèches, jusqu'à ce qu'elles soient si bien imprégnées de microbes que la moindre blessure en soit mortelle! Une fois leur provision faite, ils les mangent! Il paraît que ces Canaques-là aussi sont en train de disparaître. Leurs femmes ne veulent plus vivre avec eux et se sauvent sur tous les navires qui passent. Je ne peux pas trouver qu'elles aient tort.

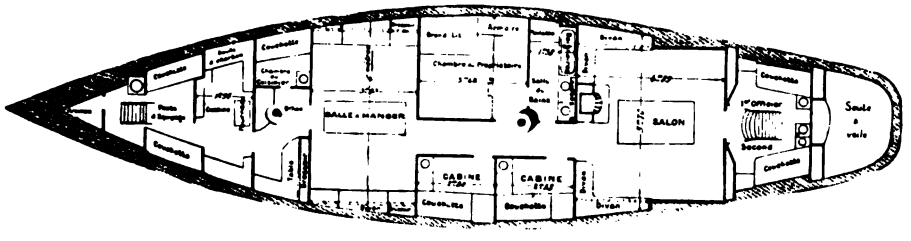
M. le comte Festetics croit que toutes ces îles étaient autrefois les sommets des montagnes d'un grand continent qui s'est effondré dans la mer et dont la population, qui avait probablement une civilisation très avancée, comme le prouvent les ruines si intéressantes de l'île de Pâques, n'est plus représentée que par ces quelques misérables sauvages. C'est une opinion qui a déjà été soutenue et qui paraît très défendable, car ce retour à la barbarie ne serait que l'application de cette loi mystérieuse, qui semble régler la marche de la civilisation, en vertu de laquelle son règne sur un continent est toujours limité à un certain nombre de siècles, après quoi, quelles que soient les racines qu'elle y a jetées, elle disparaît peu à peu pour aller renaître dans un autre, toujours à l'est du premier, ne laissant derrière elle que la barbarie et le plus souvent même la solitude.

Dans presque toutes ces îles, le comte Festetics a trouvé de malheureux missionnaires français usant leur vie à tâcher d'améliorer un peu le sort de cette race maudite, et n'obtenant que de bien pauvres résultats. Il y a trouvé aussi quelques traitants européens vivant avec des femmes indigènes, en attendant d'être mangés par les natifs, ce qui leur arrive à tous, au bout d'un temps plus ou moins long. Et il ne faut pas s'apitoyer outre mesure sur leur sort, car ils ne sont pas intéressants. Quand un civilisé se met en ménage avec une sauvagesse, ce n'est jamais la sauvagesse qui devient civilisée : c'est le civilisé qui devient sauvage. J'ai constaté ce fait cent fois; c'est une règle qui ne souffre presque pas d'exception. Certains de ces traitants des îles du Pacifique en viennent à pratiquer l'anthropophagie!

Remontant dans le nord, le navigateur autrichien est allé visiter le théâtre des exploits du déplorable marquis de Rays; ensuite il a gagné le Japon, où il a séjourné plus d'un an. Après quoi, jugeant qu'il était enfin temps de songer au retour, il a gagné Singapore, en passant par Bornéo et les Philippines, où il se trouvait au moment de la prise de Manille par les Américains. De Singapore, il comptait rentrer en Europe par Ceylan, Aden

au bizarre roman qu'elle m'avait raconté. Elle avait sans doute pris sottement au sérieux une vanterie de son amant, qui s'était posé devant elle dans une attitude de héros fatal et byronien. Un détail pourtant donnait quelque vraisemblance à son récit. Ketty m'avait dit que Wickmann avait composé mon équipage de gens à sa dévotion, et je me rappelais en effet l'insistance qu'il avait mise à me faire engager son ami Pepperkorn.

Je fis prendre discrètement des informations au cabaret du frère de Wickmann, et j'appris que mon premier officier y avait eu une entrevue secrète avec Pepperkorn la veille du jour où il m'avait recommandé celui-ci. Que faire? Congédier Wickmann? Sous quel prétexte? Laisser



PLAN INTÉRIEUR DU « TOLNA ».

paraître mes soupçons, c'était augmenter l'inquiétude de mes beaux-parents, déjà si opposés à notre départ et qui avaient toute confiance dans l'expérience de Wickmann, connu dans San-Francisco pour être très bon marin. Si aux dangers de la tempête et des récifs venaient encore s'ajouter dans leur imagination les craintes des pirates et des îles désertes, ils ne voudraient plus nous laisser embarquer. Renvoyer Pepperkorn pour priver du moins Wickmann d'un complice possible, c'était difficile aussi. Comment trouver un bon second maître, au dernier moment? Devais-je désorganiser mon équipage pour cette histoire invraisemblable que me racontait une bonne, et pouvais-je différer encore un voyage si laborieusement préparé, sans risquer d'avoir à y renoncer pour toujours?

— *Après tout*, me dis-je, nous verrons bien. Je lutterai, et ils ne viendront *peut-être* pas à bout de moi aussi facilement qu'ils le croient... En *tout cas, on* peut toujours changer les matelots. Ketty prétend

différence. Il faut mettre le bateau au cap O. $\frac{1}{4}$ N. Demain, nous ferons des observations plus exactes.

— Mais, mon capitaine, c'est impossible. Il n'y a pas de boussole qui puisse avoir une pareille déviation, même sur un navire en fer...

— N'importe! Mettez le bateau au cap que je vous indique. Nous verrons demain ce qu'il y aura à faire... Nous sommes au large. Il n'y a pas de récifs à craindre dans ces parages.

— Très bien, capitaine, répond Wickmann, et se tournant vers l'homme à la barre, il commande :

— Cap O. $\frac{1}{4}$ N.

Je ne quitte plus le pont et fume des cigarettes, sans m'éloigner du compas. Ce n'est qu'à une heure du matin que je descends dans ma cabine, en donnant l'ordre de me réveiller à six heures. La déviation que Wickmann donnerait au bateau pendant mon court sommeil serait peu de chose en somme, me disais-je, et j'avais besoin de toutes mes forces, en ce moment où il fallait avoir le cerveau libre et les muscles solides.

Le matin est gris et brumeux. Le soleil ne se montre que par échappées entre les nuages qui courent dans le ciel. Je me promène sur le pont, impatienté de ne pouvoir prendre le point. L'ennui qu'on éprouve toujours en mer à ne pas pouvoir faire d'observations s'augmente notablement pour moi dans les circonstances présentes, où il dépend d'un calcul que je puisse échapper aux griffes d'un bandit.

— Wickmann, dis-je, descendez donc au chronomètre... Je crois que nous allons avoir une éclaircie... Je vous demanderai l'heure quand le soleil se montrera...

Wickmann descend dans ma cabine, et j'attends l'éclaircie; mais dans le ciel, les nuages s'allongent, se rapprochent, se rejoignent. Le soleil ne paraît pas.

Je quitte le pont. Je ne songe plus que Wickmann est au chronomètre. Je traverse le salon, où le tapis amortit mon pas. J'arrive à la porte de ma cabine, et je vois Wickmann, qui ne m'a pas entendu venir. Il touche au chronomètre; il est en train de le déranger comme il a faussé la boussole... Sa figure, que j'aperçois reflétée dans la glace,

en arrivant à l'Hôtel Royal hawaïen, qui est à la fois le cercle, le restaurant à la mode et le casino d'Honolulu. C'est même là que le ministre anglais, le major Jas. Hay Wodehouse, avait sa résidence officielle. L'hôtel est construit dans cette architecture légère et gracieuse des pays tropicaux. Des galeries soutenues par des colonnes règnent tout autour et parmi les arbres et les pelouses s'élèvent une douzaine de pavillons pouvant chacun servir d'habitation à une famille. Du belvédère carré qui surmonte le bâtiment principal on peut, tout de suite en arrivant, avoir une vue d'ensemble, à vol d'oiseau, de la ville et des environs. D'un côté, c'est la mer, dont le bleu se perd au lointain dans l'azur du ciel, et le rivage bordé de palmiers. A une autre fenêtre, ce sont des forêts profondes et moutonnantes, aux pieds de grands pics dentelés, que ceignent des nuages flottants; par ici c'est la Pointe-Diamant avec la verdure du parc de Kapiolani et une échappée sur la mer; par là, ce sont des collines et des cônes de petits volcans, la mer encore et puis les fins contours des Waianae, harmonieux et purs comme des montagnes florentines.

Nous passâmes la soirée sous la vérandah, au bruit des valses de Strauss et des nocturnes de Grieg et de Chopin, en regardant la cime du fameux Bol-de-Punch, qui de rose qu'elle était au soleil couchant, prenait à la clarté de la lune des reflets d'argent et d'azur. Autour de nous la lumière électrique projetait ses rayons multicolores sous les feuillages doucement remués au souffle de l'alizé.

Il était assez tard quand nous rentrâmes à bord; tout y était calme, et personne ne disait mot.

Le lendemain on vint m'avertir que Wickmann demandait à me parler. J'avoue que ce ne fut pas sans un peu de joie malicieuse que je le vis entrer dans ma cabine. Il n'avait pas son bel aplomb habituel; son air était penaud et son regard hésitant.

— Mon capitaine, dit-il, je viens vous demander de vouloir bien me donner mon congé. Je viens de recevoir ici des nouvelles qui me rappellent tout de suite en Amérique, pour affaires de famille.

— Je regrette que vous me quittiez, répondis-je, car vous m'avez

d'azur les lianes enlacées et les hipomées suspendant aux branches leurs cordes soyeuses; qu'elle se joue sur l'herbe veloutée en des reflets de clairs et de bruns, parmi les racines aériennes des pandanus; qu'elle accroche ses ruissellements d'or changeant aux pavillons des fougères arborescentes et dessine en hachures noires les fines palmettes des cocotiers sur la limpidité vibrante des lointains. Dans la brousse, où nous fûmes conduits par M. Greg, habitent des sorcières cannibales, qui invoquent les esprits et prédisent l'avenir; elles furent très affreusement impressionnées à la vue de mon appareil photographique que je braquais sur elles.

ATTITUDE D'UNE SORCIÈRE EN APERCEVANT L'APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE.

J'ai troublé de mes coups de fusil la paix sereine de la forêt. Le gibier n'est pas sauvage à Fanning et ne semble pas connaître l'odeur de la poudre. Loin de s'enfuir quand on tire, les oiseaux, comme font chez nous les mouettes, se rassemblent autour du chasseur. Ils voltigeaient par milliers au-dessus de moi et si près que j'aurais pu les abattre à coups de bâton. C'est ainsi, du reste, que les indigènes leur font la chasse. J'en ai même pu prendre un à la main, que j'ai rapporté à bord; il m'a mordu le doigt en se débattant; mais arrivé sur le *Tolna,* il ne voulait plus s'en aller.

La plupart de ces oiseaux se nourrissent de poissons et j'ai pu constater une particularité assez curieuse; les gros oiseaux dépouillent les petits de leur pêche. Un gros voit-il un petit prendre un poisson dans la mer, il fond sur lui aussitôt et le frappe sur la tête à coups de bec jusqu'à ce que le petit laisse échapper sa proie. La conformation de son appareil digestif lui permet de la rejeter, même après la complète

sait sur la plage. Des enfants nus, des hommes et des femmes peu vêtus se pressaient sur nos pas, et nous pouvions à peine marcher. Il

GROUPE DE NATIFS, A DROITE JEUNE FILLE QUE LE ROI VOULAIT ME VENDRE PARÉE A CETTE OCCASION.

(Je suis assis à gauche en avant.)

fallut distribuer plus de quatre cents poignées de main. C'est à près le chiffre de la population de l'île. Nous allâmes ainsi esce jusqu'au village, situé à une centaine de pas du rivage. Une j

dérober aux acharnements d'amitié des sauvages, quand je vis avec stupeur arriver un cortège de femmes au milieu duquel était la comtesse. Pour l'excuser de ne pas assister à la fête, j'avais dit qu'elle était malade. Sur quoi un certain nombre de naturelles qui composaient l'aristocratie féminine de l'île s'étaient rendues à bord pour prendre des nouvelles de sa santé, et ne l'ayant pas trouvée aussi souffrante qu'elles le croyaient, elles avaient tant insisté pour l'amener à terre qu'elle avait fini par se laisser entraîner. Sa venue fut le signal de nouvelles réjouissances culinaires. Je dus retourner avec elle dans toutes les cases où j'avais déjà passé, renouveler les mêmes cérémonies et recommencer à manger les mêmes plats.

Cette journée si bien remplie n'était pas finie encore. Il restait un grand dîner à faire le soir chez le *teacher*. Deux tables avaient été dressées; une petite pour nous au haut bout de la salle et une plus grande pour mon équipage, qui avait été invité.

Après la prière, le *teacher* m'adressa une allocution en langue canaque. Je répondis par des remerciements, auxquels j'étais tenté de substituer des imprécations contre l'horrible torture infligée à nos estomacs. Le menu, est-il besoin de le dire? se composait des éternels mêmes plats qui défilaient devant moi depuis le matin avec une si implacable monotonie. Je repris du poulet, je retournai à la noix de coco pilée et ne boudai point aux buroccos. Habitants de l'île de Rakahanga, vous ne savez pas ce qu'il m'en a coûté pour vous laisser une bonne impression des hommes blancs!...

Une musique féroce éclata tout à coup, et des jeunes filles, bizarrement accoutrées de ceintures de feuillages qui leur tombaient sur les cuisses, se mirent à exécuter une sorte de danse du ventre, accompagnée de mouvements des bras et des mains. Les épaules restaient immobiles tandis que les pieds et les jambes se tortillaient de la façon la plus inattendue comme des membres de poupée en caoutchouc. Danses de signification lascive du reste et que termine un rapide frémissement du ventre auquel répond le frissonnement de la ceinture de feuillage. Des jeunes natifs firent ensuite leur entrée et se mirent à danser autour des jeunes filles avec une animation frénétique et des contor-

heures. Les trois autres, Alopai, Kanoi et Oliva, ne reparurent pas. J'envoyai leur camarade à leur recherche; mais il ne les trouva pas et me dit, à son retour, avoir appris qu'ils s'étaient mariés et établis dans l'île; qu'ils avaient des maisons, des femmes, des cochons et même des enfants. Ils s'étaient cachés dans l'intérieur et ne voulaient pas se laisser arracher à leur bonheur. Je fis appel à l'autorité du *teacher* et à celle du roi; ce fut en vain. Aidé de mon premier maître, j'ai même mis le roi aux fers à mon bord, en le menaçant de l'emmener avec moi, s'il ne retrouvait pas les fugitifs. Rien n'y fit. Je dus me résigner à remettre le pauvre monarque en liberté et à repartir avec un seul matelot.

J'ai su plus tard par le capitaine d'un navire qui visita l'île de Rakahanga après moi que c'était le roi lui-même qui avait débauché mes matelots. Je m'en étais douté. Charmé de leur musique, il leur avait fait des promesses superbes pour les retenir dans ses États et leur avait tout de suite donné des maisons, des femmes et des enfants comme gages de sa promesse, puis, blasé bientôt de leurs concerts, il leur avait repris tous ses présents, et les pauvres diables, sans feu ni lieu, s'étaient cruellement repentis de leur désertion. Ils supplièrent le capitaine de les emmener avec lui; mais il s'y refusa.

Qu'on ne s'étonne pas de voir figurer des enfants parmi les libéralités faites à mes matelots par le roi de Rakahanga. L'adoption est une institution florissante chez les Canaques. Les enfants s'y échangent entre mères et passent avec facilité d'une famille à l'autre. On les aime pour eux-mêmes et l'on tient peu de compte des liens du sang.

de suffocation. Il semble qu'on en soit écrasé comme les convives de je ne sais quel empereur romain sous les pétales de rose. L'air manque. On est submergé par la concurrence de la vie végétale qui ne laisse pas à nos poumons de quoi respirer. La lutte pour l'existence, c'est entre les fleurs seulement qu'elle existe à Taïti.

Nous arrivâmes le soir au village de Papara, où est la propriété de M. Salomon, père de la reine. Elle est située tout près de la mer. Des ruines dans le voisinage marquent l'emplacement de précédentes maisons, emportées par l'assaut furieux des vagues. M. Salomon les rebâtit toujours au même endroit, ne pouvant se résoudre à renoncer à la vue merveilleuse qu'on y a de partout. D'un côté les vagues aux reflets changeants qui viennent se briser dans les anfractuosités des rochers et couvrent de leur écume les marches de la vérandah; de l'autre des montagnes couvertes d'une floraison contrastée, dont les rayons du soleil pénètrent les différentes profondeurs en les éclairant diversement.

Taïti est le plus beau lieu du monde, et la maison de M. Salomon est dans le plus beau site de Taïti. Concluez... C'est, je crois, ce qu'on appelle un sorite.

Le père de la reine est un métis d'une soixantaine d'années, corpulent, ainsi qu'il convient à un grand personnage dans un pays où l'on choisissait autrefois les chefs pour leur embonpoint et leur carrure. Il nous fit entrer dans une grande salle mal éclairée, dont les murs étaient percés d'une infinité de petites portes, toutes marquées de numéros et garnies de guipures et de rideaux de couleur. Nous vîmes bientôt toutes ces portes s'ouvrir l'une après l'autre, livrant passage à une quinzaine de femmes, qui s'avançaient, souriantes, coiffées de datura, d'amaranthe ou de reva-reva flottant, nous serraient la main et s'en allaient comme elles étaient venues. Je pensais à ces tirs de nos champs de foire où quand on a mis dans le noir, on voit aussi de petites portes s'ouvrir et des marionnettes à chapeau rose et à robe rouge ou verte, se montrer et disparaître.

Les présentations terminées, on nous mena à notre tour vers une des portes du fond. C'était celle de notre chambre. Quand nous fûmes brossés et lavés de la poussière du chemin, on vint nous annoncer q[illegible]

le déjeuner était prêt et le petit cochon cuit à point. On pêcha des huîtres, du poisson que nous mangeâmes cru en l'arrosant d'une goutte de citron, et l'on attrapa de petits crabes, des crevettes et même des cent-pieds, auxquels je ne touchai pas, mais que nos compagnons déclarèrent un mets royal.

Nous nous éparpillâmes ensuite sur l'herbe fraîche et fine, pour faire la sieste au milieu du vaste silence que troublaient seuls le bruit de la vague qui venait mourir, plaintive, sur le rivage et celui plus léger de la source courant sur les cailloux. Les bois de Taïti sont muets. On n'y entend pas de chants d'oiseaux. Des papillons de velours noir ou couleur feuille morte, des libellules frissonnantes semblent être les seuls habitants de la forêt. Les oiseaux cachés dans les futaies se taisent.

Il était temps de nous arracher à notre torpeur contemplative. On attela les chevaux qu'on avait laissés paître dans l'herbe; on réunit dans les coffres les paquets, les ustensiles de cuisine, les verres et les bouteilles. Chacun reprit sa place dans la voiture et l'on repartit par le même chemin qu'on venait de suivre, pour Papara, où nous fûmes une nuit encore les hôtes de M. Salomon. Le lendemain, par une pluie battante, nous rentrions en ville.

La vie qu'on mène à Papéiti est moins agitée qu'à Honolulu. On y rêve, on y contemple plus qu'on ne s'y amuse. Si l'homme était heureux, a dit un philosophe, il n'aurait pas besoin d'être distrait. Le seul fait d'exister, insipide dans nos climats, est ici un plaisir assez savoureux pour qu'on n'en cherche pas d'autre. Flâner sur le port est une occupation suffisante à l'activité cérébrale des Taïtiens. Le ciel limpide et doux, cette mer étincelante, animée de voiles d'un dessin primitif, ces promontoires aux lignes pures que couronnent des silhouettes légères ramenaient toujours ma pensée vers la Grèce : il me semblait que l'existence devait s'écouler ainsi, au rythme harmonieux du flot, dans les villes maritimes de l'Attique et de l'Argolide.

Dans la *Vie des dix orateurs grecs*, on raconte d'Hypéride, comme une chose propre à scandaliser, qu'« il se promenait tous les jours sur le marché. » Pour l'auteur, c'était signe qu'on était gourmand. J'imagine que le marché d'Athènes devait ressembler à celui de Taïti et qu'

bambou, sur l'épaule; d'autres ont des corbeilles de feuillage où ils mettent ensemble des œufs, des crevettes et quelques petits poissons.

Peu de jours avant mon départ, la reine manifesta le désir de nous recevoir à Moréa, où elle possède une villa. Elle monta à bord du *Tolna* avec la princesse Manihinihi, la famille Brander et M. Doddy, le consul d'Amérique. Malheureusement le temps n'était pas favorable et la tra-

CONVIVES D'UN DINER AVEC LA FAMILLE ROYALE.
LE CONSUL AMÉRICAIN, JACQUES BRANDER, ARTHUR BRANDER.

versée fut laborieuse. Nous mîmes tout un jour pour parcourir un trajet qui par bon vent aurait demandé deux heures. Les princesses et les suivantes furent éprouvées par le mal de mer. Je vis pâlir leurs joues sous le bistre et s'écrouler tristement les belles torsades de cheveux noirs qui n'avaient plus de couronnes.

Le soir enfin nous débarquâmes à Moréa et les malades furent guéries.

La baie d'Afarechitu est étroite et resserrée entre de grands mornes; mais elle est longue d'environ quatre milles. L'eau en est très profonde, même près des deux rives que bordent d'épaisses forêts de cocotiers. Nous ancrâmes presque au fond de la baie.

grottes mystérieuses, ne nous disaient plus rien. On a observé fort justement qu'il n'y a que des moments dans la poésie, et l'on ne vivrait pas longtemps à l'aise dans le sublime.

A part notre petit décaméron avec les princesses, Papéiti ne nous offrait pas beaucoup de distractions et quand nous eûmes ramené la reine de Moréa, j'appareillai pour le départ.

La goélette à *Vaimiti*, dont le nom restera avec celui du *Forfait* dans les fastes judiciaires de la marine, arriva dans le port de Papeïti pendant que j'y séjournais. Elle était renvoyée au prince Hinoï Pomare, à qui elle appartenait, à la suite de l'arrestation à Jaluit des frères Deguerre par les Rorique, qui s'en étaient emparés.

Montés sur le navire comme passagers, ils s'en étaient rendus maîtres en massacrant l'équipage, à l'exception du cuisinier, un métis nommé Mirey, qui avait accepté sous menace de mort de se faire leur complice, et pendant plusieurs années ils écumèrent les flots du Pacifique. Tel est du moins le récit qu'avait fait Mirey aux autorités de Jaluit, où la *Vaimiti* était venue mouiller. Arrêtés pendant la nuit dans leur lit, les deux frères furent conduits en France et jugés à Brest, où ils auraient été victimes d'une épouvantable calomnie. Le manque de preuves matérielles laissa subsister quelque doute sur leur culpabilité. Le dévouement avec lequel ils avaient sauvé en 1885 deux marins naufragés jetés par le petit vapeur en vue d'Ostende plaida aussi en leur faveur, et leur condamnation à mort fut commuée en celle des travaux forcés à perpétuité. Quelques personnes convaincues de leur innocence se mirent même en comité pour poursuivre leur réhabilitation, et en 1896 le survivant des frères Rorique fut gracié à Cayenne, où il subissait sa peine.

Quoi qu'il en soit de cette question, sur laquelle je ne me suis pas occupé de recueillir des notions particulières, un équipage de Canaques, enrôlé à Jaluit, avait amené la *Vaimiti* à Papeïti; mais là il avait fallu la désarmer. Les matelots effrayés ne voulaient plus rester sur le navire. Ils disaient qu'il y revenait des esprits. On entendait gémir des voix dans les cordages; des plaintes sortaient de la cale et l'homme de quart était visité toutes les nuits par des fantômes.

Je proposai à Pomare de prendre l'équipage sur le *Tolna* et de le ramener à Jaluit, qui était dans mon itinéraire, proposition qu'il accepta volontiers et qui le dispensait de pourvoir par lui-même au rapatriement des matelots. Il me fit à cette occasion hommage du chronomètre de la *Vaimiti*, funèbre souvenir digne de figurer dans la galerie de Mme Tussaud.

prit le parti de le ramener à bord toujours garrotté ; mais je ne voulais plus de lui et je déclarai que si on ne m'en débarrassait pas immédiatement, je le ferais conduire à terre, où je le lâcherais en liberté. La menace produisit l'effet attendu. La police effrayée remmena son prisonnier et le garda jusqu'à l'arrivée du vapeur le *Richmond*, qui fait le service entre Rarotonga et la Nouvelle-Zélande. Thomson, toujours aux fers, y fut transporté et embarqué comme un colis pour Auckland.

Je profitai de quelques instants de bonne brise pour sortir du port ; mais elle ne persista pas, et je restai encore quelques jours devant l'île. Nous eûmes à essuyer pendant ce temps une tempête plus affreuse que la précédente. Je n'ai jamais vu la mer plus mauvaise ni le ciel plus noir que pendant cette tourmente.

Un jour de calme relatif m'avait permis d'aller à terre en canot et d'y prendre un passager, M. Brown, que le résident anglais m'avait prié d'emmener à Penryn. Des affaires l'y appelaient et aucun bateau n'y va de Rarotonga.

Partis enfin malgré les vents contraires, nous fîmes une relâche le jour suivant à l'île Aitoutaki, où nous restâmes une nuit les hôtes du missionnaire, un ancien pêcheur de baleines, qui nous raconta d'amusantes histoires sur ses pêches. Le soir, il fit chanter devant nous des himénés et danser des danses natives très curieuses. Plusieurs de ces danses s'exécutent sur de petites tables très élevées placées en rond. Les danseurs, hommes et femmes, s'y trémoussent bizarrement et sautent de l'une à l'autre. La musique consiste en tambours et en vieilles boîtes à pétrole sur lesquelles on frappe en cadence. Cela fait un bruit infernal. Il s'en dégage cependant quelque harmonie quand vient s'y mêler le chœur des chanteurs. C'est l'instrument qui manque ; non le sentiment musical.

La maison du missionnaire est construite sur une hauteur, au milieu de rochers de corail, dans un bouquet de grands arbres. En ouvrant les yeux le lendemain, nous eûmes la sensation de nous réveiller dans une ferme d'Europe. Des coqs chantaient près de nous, des poules caquetaient, des dindons glougloutaient et des souvenirs s'évoquaient

La lagune a trente milles de circonférence. Nous la traversons dans toute sa longueur pour arriver au village principal de l'île, situé à son extrémité. Ses maisonnettes sur pilotis, éparpillées dans la verdure des cocotiers, sont en bois et couvertes en feuilles tressées.

Deux blancs habitaient l'île, où ils avaient été jetés par un naufrage. L'un d'eux, M. Merdoc, résidait au village. C'était l'ancien cuisinier du

LE TEACHER DE PENRYN, ANCIEN CUISINIER A BORD D'UN NAVIRE NAUFRAGÉ, SON ENFANT ET SON DOMESTIQUE DANS UN VILLAGE INDIGÈNE DANS LA BROUSSE.

Derby-Park, dont il m'a raconté l'histoire. Le capitaine qui commandait le navire avait sa femme à bord. Quand le navire eut touché sur les bas-fonds, il consulta son *Sailing Directory* et lut que l'île où il venait d'aborder était habitée par des anthropophages. Alors, pris de panique, tout le monde se précipita dans les canots et fut noyé. Seul le cuisinier n'avait pas voulu s'embarquer : « J'en ai assez de la mer, avait-il dit; j'aime mieux être mangé... » Vers le matin, ce ne fut pas sans frayeur cependant qu'il vit les naturels courir sur la plage à sa rencontre, en poussant des clameurs et en faisant des démonstrations qui lui semblaient menaçantes; mais bientôt il comprit que leurs intentions étaient tout ami-

leurs ouvrages, qui ne différaient en rien d'ailleurs de ceux que nous venions de quitter. Pendant ce temps, les hommes qui nous avaient

SAPO SVENGA, CHEFFESSE SAMOENNE.

amenés fraternisaient avec la garnison. Notre visite terminée, nous prîmes congé et redescendîmes dans la vallée. Sans doute on suivait d'en haut notre marche et quand on jugea que nous étions assez loin pour être hors de danger, la trêve cessa et les forts recommencèrent à tirer.

tenir à leur poste; la tempête continua toute la nuit avec un redoublement de fureur. Vers six heures du matin, il faisait encore très noir. Ma femme était à côté de moi sur le pont. Tout à coup nous nous

DANSEUSE DE SOUVA-FIDJI.

trouvons entourés de flammes. La foudre venait de tomber en même temps sur mes deux mâts. Elle descendit le long des pitons de cadenne et perça les deux côtés du navire, à bâbord et à tribord, en faisant à fleur d'eau quatre trous énormes dans le bordage.

L'eau entra aussitôt en grande abondance et il fallait agir vite pour

race humaine : il y avait un blanc, un jaune et des indigènes de différentes nuances de brun. Le blanc était le trafiquant de l'endroit et le jaune un cuisinier de bateau fugitif qui venait m'offrir ses services.

JEUNE FILLE FIDJIENNE PORTANT UNE ROBE FAITE DE CHEVEUX HUMAINS.

Foumafouti est l'île la plus grande, mais une des moins peupl[illegible] *Ellice*. C'est un atoll formé d'îlots madréporiques, qui s'égrènent [illegible] joints entre eux par des hauts fonds et des bancs de sable, de v[illegible] corail.

[illegible] leur position. Ne voulant pas qu'il ait auprès des femmes un tel avantage sur eux.

Les protestants font régner aux Îles une morale rigide. Les enjô-

FEMME PUISANT DE L'EAU DE PLUIE AVEC UNE NOIX DE COCO DANS UNE VASQUE EN BOIS.

leurs de filles n'y ont pas bon temps. A Founafouti comme à Penrhyn, il y a une peine pécuniaire pour ceux qui ont fait un présent à une fille. Mais aussi les coquettes et les inconsidérées sont traitées comme [illegible]

écume rougeâtre, la langue livide, une marche mal assurée, la queue entre les pattes comme un loup.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de calmer ses craintes, je me dis que la mer pourrait faire une utile diversion à une préoccupation qui allait certainement tourner à l'idée fixe chez lui et les matelots.

Je donnai l'ordre d'appareiller et je repris ma route à travers les îles Fidji, vers l'Australie, où je me décidai en ce moment à aller, et qui n'entrait pas dans mon itinéraire primitif.

Un bon vent nous poussait et nous perdîmes bientôt de vue les côtes basses de Founafouti et ses grands cocotiers.

Peut-être les travaux du bord auraient-ils eu l'effet favorable que j'en attendais si je n'avais eu le tort d'oublier le livre de médecine entre les mains de Philipp qui, pendant que j'étais dans ma cabine, allait à l'avant faire aux matelots des lectures sur la rage. L'équipage accroupi autour de lui écoutait la description des premières manifestations du mal : sensibilité à l'endroit de la morsure, puis douleur à la poitrine, contraction et sécheresse de la gorge.

Au sortir de ces conférences, les hommes venaient l'un après l'autre déclarer qu'ils se sentaient la poitrine déchirée et la gorge brûlée. J'ordonnais un remède anodin quelconque; mais ils en référaient encore au livre fatal qui leur disait trop bien que la rage ne se guérit pas avec de l'ipécacuana ou un gargarisme. La plupart allèrent se coucher et rien — ni injonction ni menace — ne put leur faire quitter leur lit.

Pour comble de maux, le temps se gâta et je n'avais plus assez de mains disponibles pour faire la manœuvre. Les voiles furent déchirées en pièces.

Un voilier anglais que j'avais pris à Souva, nommé Mac Gowen, était seul à ne pas perdre courage, bien qu'il eût été mordu comme les autres. Il passait ses jours et ses nuits à réparer les voiles.

L'ancien bourreau des îles Fidji était aussi plein de bonne volonté; mais il s'était coupé un doigt en ouvrant un bidon de pétrole, et sa blessure, qui s'envenimait et le faisait beaucoup souffrir, ne lui permettait pas de travailler.

Quant à mon maître d'équipage, il venait constamment me dire :

« Capitaine, je me sens bien mal... Des douleurs atroces ici, dans la poitrine... C'est comme si on me fouillait là dedans avec des tenailles... »

J'étais furieux et l'envoyais à tous les diables : « Si vous crevez, on vous jettera à l'eau, lui disais-je... Que tout le monde crève donc et qu'on en finisse !... Pour ce à quoi me servent tous ces gens couchés !... »

Il me restait le vieux nègre qui n'avait pas été mordu et un matelot

VUE DE LEVOUKA

américain qui ne s'était pas encore mis au lit. Ils se révoltèrent, disant qu'ils avaient trop de travail, qu'ils n'y pouvaient suffire. Je fus forcé avec l'aide de Philipp de m'emparer du nègre, de le garrotter et de le mettre aux fers. Cet exemple donna à réfléchir à l'Américain. Il se calma et resta à la barre.

La mer était houleuse et le vent violent; mais nous n'en prenions pas souci. Je renonçai à faire aucune manœuvre. Nous allions maintenant toutes voiles dehors par tous les temps. Nous faisions 250 milles par vingt-quatre heures et à cette allure, nous arrivâmes à Levouka le 23 novembre, après une traversée de neuf jours.

La tête perdue, j'avais oublié en arrivant de hisser le drapeau jaune de santé. La petite vérole régnait alors dans d'autres îles de ces parages. La commission sanitaire de l'île vint aussitôt me faire des reproches d'être entré dans le port sans avoir averti que j'avais des malades à bord.

Je passai ma colère sur mes visiteurs :

— Ce que nous avons à bord, leur criai-je, ce n'est pas la petite

FIDJI. LEVOUKA, FABRICATION DU TAPA.
(Sorte d'étoffe faite d'écorce d'arbre : les femmes peignent la toile terminée.)

vérole, c'est la rage... N'ayez pas peur tant que nous ne vous aurons pas mordus!... Faites un peu moins de bruit et procurez-nous un médecin.

— Un médecin, répondent les membres de la commission, il n'y a pas moyen... Nous n'en avions qu'un : il est devenu fou...

Je vais alors chez le chef de police, lui expose mon cas et lui demande si j'ai des chances de trouver un autre équipage à Levouka.

— Des matelots, impossible, il n'y en a pas ici, me dit-il; il vaut encore mieux garder les vôtres, d'autant plus que dans l'état où ils sont, je ne pourrais pas leur permettre de débarquer...

La malechance s'en mêlait. Je reviens à bord. Je prends des natifs pour nous sortir du port. Je leur fais hisser les voiles et ils remontent dans leur canot, nous abandonnant à notre triste sort.

A peine avions-nous débouqué du groupe des Fidji, que l'Américain se fit porter malade et se mit au lit. Mon yacht était une infirmerie flottante. Le nègre, en parfaite santé avant que je l'eusse mis aux fers,

RIVIÈRE A LEVOUKA (FIDJI).

(Un conduit de roseaux amène l'eau de la montagne et l'empêche de se mêler aux eaux stagnantes où croupissent des matières en décomposition.)

aussitôt bouclé avait été pris d'une dysenterie terrible. C'était à croire qu'il se l'était donnée par méchanceté, pour ajouter à nos embarras. Il ne restait de valides que le voilier et le maître d'équipage, qui continuait à geindre, mais du moins restait sur le pont.

J'avais découvert maintenant ce qui avait rendu mes matelots malades. Au cours d'une discussion avec Philipp, dans laquelle je m'efforçais de le rassurer en lui disant que sa morsure était guérie et que s'il avait dû avoir la rage, le mal se serait déjà déclaré, il me répondit :

— Le temps n'y fait rien, capitaine, ni la guérison de la morsure...

— Et vous avez laissé ce livre à la disposition des hommes! m'écriai-je.

Je proférai contre mon maître d'équipage toutes les malédictions que méritait sa sottise et allai aux malades, à qui je dis que tout ce qu'ils croyaient éprouver n'était que dans leur imagination excitée par la lecture du livre, que c'était l'effet ordinaire des livres de médecine, qu'on croyait toujours ressentir les maux qu'ils décrivent; je leur reprochai leur bêtise et leur poltronnerie; je leur démontrai qu'en ne faisant pas de manœuvres, en abandonnant le navire à la dérive, ils s'exposaient à un danger qui était autrement réel que leurs douleurs dans la poitrine et leur sécheresse dans la gorge; je leur enjoignis de se lever, je les injuriai, je les menaçai; j'appelai à mon aide tous les mouvements oratoires et recourus à toutes les figures du discours. Personne ne bougea de son cadre. Ils me regardaient d'un air morne, indifférents à tout comme des gens qui attendent la mort et à qui toutes les choses humaines ne sont plus rien. Ils m'écoutaient sans comprendre, assoupis dans une vague torpeur où ils ne percevaient plus les sensations du monde extérieur. Peut-être qu'en ce moment ils revoyaient la maison paternelle sous les cocotiers de quelque rive lointaine. Ils repassaient leurs souvenirs d'enfance et se rappelaient leur douce Argos...

INDIGÈNE GRIMPANT A UN COCOTIER POUR CUEILLIR DES NOIX.

Je quittai mes malades et allai reporter dans ma cabine le livre de médecine. Au moment de le remettre dans la bibliothèque, je cédai à la fâcheuse idée de l'ouvrir. Un signet laissé par Philipp marquait l'article

« Hydrophobie ». Je le lis et voici qu'à mon tour il me frappe l'imagination. Il se produit tout de suite une répercussion du moral sur le physique. J'éprouve une sensibilité à l'endroit de ma morsure. Il me semble que j'ai une constriction dans la gorge ; je jette le livre, je hausse les épaules, je remonte sur le pont et je m'adresse mentalement à moi-même la harangue que je venais de faire à mes matelots ; mais sans meilleur succès qu'avec eux. Je mêlais inutilement l'invective et l'ironie. L'obsédante pensée ne me quittait pas.

Je me souvins alors qu'en Amérique on buvait du whisky pour combattre l'empoisonnement du sang, à la suite d'une morsure de serpent. Je me dis que le remède pouvait s'appliquer à la morsure des chiens enragés et j'en absorbai à fortes doses, ce qui changea ce jour-là le cours de mes idées.

Le lendemain, d'autres préoccupations vinrent m'assaillir et l'impression causée par ma lecture se dissipa.

Nous étions dans le mois des cyclones. Le baromètre était bas, la mer grosse et le temps à grains. Brusquement, il tomba plus bas encore. Une multitude de petits nuages appelés *cirrus*, auxquels les marins donnent le nom plus expressif de langues de chat, se formaient en longue ligne circulaire, au-dessus de nous, comme la garniture de cygne d'un éventail. D'autres petits nuages en flocons voltigeaient et s'amoncelaient vers l'ouest, tandis que dans l'horizon livide et barré de tous côtés, de lourdes vapeurs couleur de plomb se mouvaient lentement avec des formes étranges qui avaient je ne sais quoi de sinistre et de mystérieux, où l'on devinait le cataclysme. C'était le ciel des derniers jours, chargé de présages et annonciateur des destructions.

Un cyclone s'avançait vers nous. Je gouvernai plus au sud pour tenter de sortir de son aire. Nous marchions toujours à notre allure désordonnée. Le *Tolna* roulait et fatiguait beaucoup, heurté contre des vagues énormes qui nous couvraient d'écume. Il gémissait dans ses liaisons et sa mâture, semblant prêt à craquer de partout.

Nous étalions maintenant le cyclone, courant parallèlement avec lui. Je portai plus au sud encore sous des vents violents entremêlés de bourrasques. Deux fois nos voiles furent déchirées ; il eût fallu mettre à la

cape; mais j'étais pressé d'arriver. Et comment d'ailleurs aurais-je pu diminuer de voiles avec un seul matelot?

De temps en temps j'allais faire des objurgations à mes hommes; ils restaient étendus sur leurs cadres, semblant ne rien voir ni rien entendre.

— Ils sont dans la période de coma, me disait Philipp; il n'y a qu'à les laisser tranquilles.

Le doigt de l'ancien bourreau des îles Fidji ne se guérissait pas. Chaque fois que j'examinais sa blessure, je la trouvais plus envenimée. Elle prenait une mauvaise apparence et était devenue toute noire.

A Levouka, je l'avais montrée à un des membres de la commission de santé, qui m'avait dit en hochant la tête : « Je crois qu'il faudra couper. »

Je compris qu'on ne pouvait plus y échapper et que la gangrène s'était mise sur la plaie. Différer jusqu'à notre arrivée à Sydney, c'était attendre que le bras tout entier fût pris. J'avertis le pauvre homme et lui dis que j'étais prêt à lui faire l'opération. Il y consentit.

Je dus encore recourir au malheureux livre de médecine. La tête dans mes mains, j'étudiai bien ma leçon : puis je fis descendre le matelot dans la salle à manger. Les lames donnaient au navire des chocs terribles, et c'est à peine si, même assis, nous pouvions tenir notre équilibre. Par un bizarre effet de la destinée, j'étais devenu tourmenteur d'un ancien bourreau. Je lui fis poser la main sur la table et, tout en me reportant au livre ouvert devant moi, pour n'oublier aucune des prescriptions, je coupai le doigt. Les yeux fixes, le blessé me regardait tranquillement sans pousser aucune plainte ni dire un seul mot... J'ignore combien de temps dura l'opération. Je ne pensai à regarder l'heure ni avant ni après : mais elle me parut bien longue. De grosses gouttes de sueur me coulaient sur le front.

Le vent continuait à souffler en ouragan et nous gardions notre vitesse, faute de pouvoir amener la voilure. J'étais d'autant plus inquiet que nous étions dans des parages dont je n'avais pas les cartes à grands points. Ne comptant pas venir de ce côté, je n'avais qu'une carte générale du Pacifique et des cartes d'atlas beaucoup trop petites pour la navigation.

J'eus le bonheur cependant de ne pas m'égarer et, le 8 décembre, j'aperçus une terre qui ne pouvait être que l'Australie. Je continuai ma route toujours vers le sud en prolongeant la côte.

Le même jour, pour terminer la série de nos calamités, nous éprouvâmes un grave accident. La malédiction était sur nous pendant cette traversée. Le vent ayant tourné brusquement, il fallut changer l'amure de la grand'voile. Mon maître d'équipage n'entendit pas mon commandement de « larguez le pic! » et il largua l'écoute. La bitte d'amarrage se cassa. Philipp avait le pied sur la glène. L'écoute, en se déroulant brusquement, enveloppa sa jambe de plusieurs tours et le lança à la mer.

Il fallut mettre à la cape, ce qui demanda du temps, avec le seul homme dont je disposais pour la manœuvre, et nous filions de douze à treize nœuds à l'heure!

L'écoute heureusement était restée enroulée autour de la jambe de Philipp, et nous pûmes, ainsi élingué, le hisser à bord. Il était plus mort que vif. Je le fis coucher, et un matelot canaque nommé Lazzaro, un de mes hydrophobes par persuasion, se leva de son cadre et se mit à le soigner.

J'étais seul maintenant avec un matelot à l'entrée de la rade de Sydney, dans des parages sillonnés de navires. Il faisait nuit et le vent continuait à souffler en tempête. Un vapeur me croisait à droite; un autre à gauche; un troisième nous arrivait par le travers. Partout des fanaux verts et rouges papillottant autour de moi. C'était à devenir enragé, si je ne l'avais été déjà!...

Enfin m'apparurent les feux étincelants du phare de Sydney. Ah! que je l'ai béni, ce phare, sur lequel je fis voile toute la nuit, jusqu'au matin!... Nous touchions enfin au terme de nos maux.

Le 11 décembre, le *Tolna* entrait gaillardement dans la baie. Il avait très belle allure. On ne se serait pas douté qu'il avait passé par tant d'épreuves. Un grand steamer bien connu, l'*Alamida*, venant de San Francisco, nous dépassa en nous saluant du pavillon. Nous lui rendîmes son salut aussi correctement que si nous avions eu un équipage au complet sur le pont.

Un remorqueur vint à nous et nous proposa ses services.

— Combien? lui demandai-je.

— Trente livres...

— Je donne vingt livres. Pas plus.

Je faisais le brave. J'affectais de n'y pas tenir du tout. Il consentit pour vingt livres et nous remorqua jusqu'au bassin de Wolomoulou, d'où le capitaine du port vint nous faire déloger pour nous envoyer dans celui de Farm-Cove, avec les navires de guerre. Le voisinage me plai-

YACHT « TOLNA » EN RADE DE SYDNEY FARM-COWE.

sait; mais je n'étais pas sans inquiétude d'avoir encore à remuer. Je ne pouvais croire que le mauvais sort nous eût abandonnés et que nous étions arrivés au salut. Je ne respirai que quand nous fûmes amarrés.

Je savais devoir retrouver à Sydney ma vieille connaissance le *Curaçoa*. A peine installé, je m'habillai et allai voir le Dr Huskin, l'aimable médecin du bord, un de mes amis de Samoa.

Il était si populaire à Apia parmi les habitants, que le commandant du *Curaçoa*, cédant à leurs instances, ne l'emmenait pas quand il ne faisait que de petits déplacements. Les malades ne voulaient pas guérir ni les enfants venir au monde sans lui.

CHAPITRE XI

DE SYDNEY AUX ILES SAUVAGES

Terre hospitalière. — Régates. — Je passe pour mort. — Broken Bay. — Préparatif belliqueux. — Nous partons. — Histoire de mon cuisinier français. — L'île d'Anatyum — L'aristocratie sauvage.

Nous n'avions pas vu de grande ville depuis treize ou quatorze moi que nous étions partis de San Francisco. Nous avions désappris l'art d nous mouvoir au milieu de la foule et de traverser la chaussée entre le files de voitures. Nous nous heurtions aux passants ; nous manquion de nous faire écraser par les cabs, et le soir, les lanternes des tramway nous hypnotisaient. Nous les regardions arriver sur nous, sans savoi de quel côté nous garer. Il nous fallut quelques jours pour nous guéri de ce commencement d'agoraphobie.

L'Australie est une des contrées les plus charmantes et les plu hospitalières que j'ai connues. Nos jeunes oisifs d'Europe et d'Amérique s'en voudraient de ne pas encore avoir pris le bateau pour Sydney, si je leur disais combien ce pays est enchanteur, combien les mœurs y sont douces et aimables, les femmes jolies et gracieuses. Je les renvoie aux récits des autres voyageurs, ayant hâte d'arriver à la partie la plus intéressante de mon voyage, à mes visites aux îles sauvages du sud.

Je me borne à dire en deux mots l'accueil empressé qui me fut fait à Sydney. Les officiers des navires rencontrés aux différentes stations de ma route me présentèrent à leurs amis et nous eûmes bientôt de nombreuses relations. Le *Yacht Club*, le *Royal Sydney Club* et le *Prince Alfred Yacht Club* nous envoyèrent des délégations pour nous offrir le titre de membres honoraires et nous porter des drapeaux à leurs couleurs. Nous fûmes invités à des promenades en mer, auxquels prit part

le *Tolna*. Les dames me faisaient l'honneur de monter à mon bord, où elles étaient réputées plus en sûreté.

Un jour, j'ai assisté en compagnie de M. S. T. Milson, le sympatique secrétaire du club, à de curieuses régates données par le *Royal Sydney Yacht*.

L'épreuve devait être d'abord la course de Farm Cove à Long Reef avec retour; mais la mer était si mauvaise qu'il avait fallu la réduire à faire deux fois le tour de la bouée Mauly, et même au dernier moment on convint de se borner à un seul tour.

Une houle de ressac s'étendait de South Reef à Middle Head. L'eau, dont on n'apercevait pas le mouvement ascendant et descendant, était absolument perpendiculaire, comme dans les gravures où l'on représente les Israélites traversant la mer Rouge entre des murailles liquides. Quatre grands yachts devaient concourir; mais l'un d'eux ne se présenta pas et un autre abandonna la partie après une petite course d'essai. Deux navires seulement restèrent en présence : le *Thelma* et l'*Iduna*.

Nous étions à bord d'un petit bâtiment, le *Leveret*, affrété par le Yacht Club, et dont le patron me disait que jamais la mer n'avait été dans une telle agitation depuis douze ans qu'il était à Sydney. J'avais vu plus fort; mais ce qui était nouveau pour moi, c'était d'être spectateur et de pouvoir observer un navire aux prises avec une mer aussi démontée. Les vagues creusaient des abîmes où les yachts s'enfonçaient jusqu'au mât de perroquet, puis les emportaient sur leur crête et les suspendaient entre le ciel et l'eau.

Les concurrents arrivèrent à la bouée. C'était là que commençait la difficulté. Il fallait pour évoluer autour d'elle lutter contre un remous terrible. On vit les deux bateaux dans une position verticale, la quille presque debout, escalader une vague à pic comme un rocher. L'*Iduna* semblait se comporter moins bien que le *Thelma*. Il resta quelques secondes sous le vent, refusant et barbotant; mais après un instant pendant lequel les vagues nous les avaient cachés, quand les navires reparurent, l'*Iduna* avait pris l'avance. La grosse mer avait été favorable au bateau le plus lourd, et l'*Iduna* l'emportait par le seul fait de la supériorité du tonnage. Il était maintenant impossible à son compétiteur de

gagner au vent. En égard à la situation, M. Milson laissa aux yachts la faculté de continuer la course jusqu'au fort Maquarie. La proposition fut acceptée : mais la victoire finale n'en resta pas moins à l'*Idana*.

Je fus reçu membre de tous les cercles de Sydney, aussi somptueux que ceux de Londres et où l'on donne des fêtes et des *club-dinners* non moins splendides. Le souvenir de l'Australie restera toujours gravé dans mon cœur : mais si le médecin qui fera mon autopsie ne l'y trouve pas, il le verra sur un autre de mes viscères. Mon foie portera les marques de mon séjour à Sydney et des dîners d'adieu qui m'ont été offerts avant mon départ pour les îles sauvages du Pacifique. Pour mes amphitryons, c'étaient presque des repas de funérailles, car ils m'assuraient tous que nous allions à une mort certaine.

Je semblais ne plus pouvoir échapper à ce triste sort. Déjà le bruit avait couru en Amérique que j'avais privé le soleil de ma présence.

J'avais pu lire, en arrivant à Sydney, un journal de San-Francisco, l'*Examiner* du 25 septembre 1894, qui me consacrait une longue notice nécrologique sous ce titre en grosses lettres : « Count Festetics is dead. » La nouvelle, reproduite par les journaux d'Europe, était encore tenue pour vraie six ans après par mon sellier parisien. Comme j'entrais dans son magasin en novembre 1900, il s'écria en me voyant : « Ah! monsieur, si le comte Festetics n'était pas mort, je croirais que c'est lui!.. C'est étonnant comme vous lui ressemblez...

— Mais c'est moi, lui dis-je.

Il croyait que je plaisantais.

— Non, non, répétait-il. Il est mort.

J'eus quelque peine à établir mon identité.

Avant de quitter l'Australie, j'avais pris du moins toutes les précautions qui pouvaient rassurer mes amis et donner tort à leurs fâcheux pronostics.

J'avais engagé un équipage solide, composé d'hommes de choix, braves et forts. Je les avais munis tous de bons fusils et de baïonnettes. J'avais rempli mon arsenal de haches, de revolvers, de munitions de toutes sortes. Enfin j'étais allé passer un mois à Broken Bay, belle et grande baie située à quinze milles au nord de Sydney pour exercer mes

que nous fûmes pris par ce qu'on appelle en Australie un *southerly burst*. Pendant sept jours, nous courûmes avec la tempête, et bien que rejetés sans cesse à droite et à gauche, nous fîmes une route remarquable en vitesse.

Le 29 juin, dans la soirée, nous étions en vue de l'île Anatyum, devant laquelle je passai la nuit. Au matin, un blanc accompagné de quatre natifs vint en canot à notre bord. C'était le trafiquant de l'île. Il nous proposa de nous faire entrer dans la baie. J'acceptai et ordonnai aux hommes de s'armer pour descendre à terre.

JE ME PRÉPARE A DESCENDRE EN CANOT POUR ALLER A TERRE.

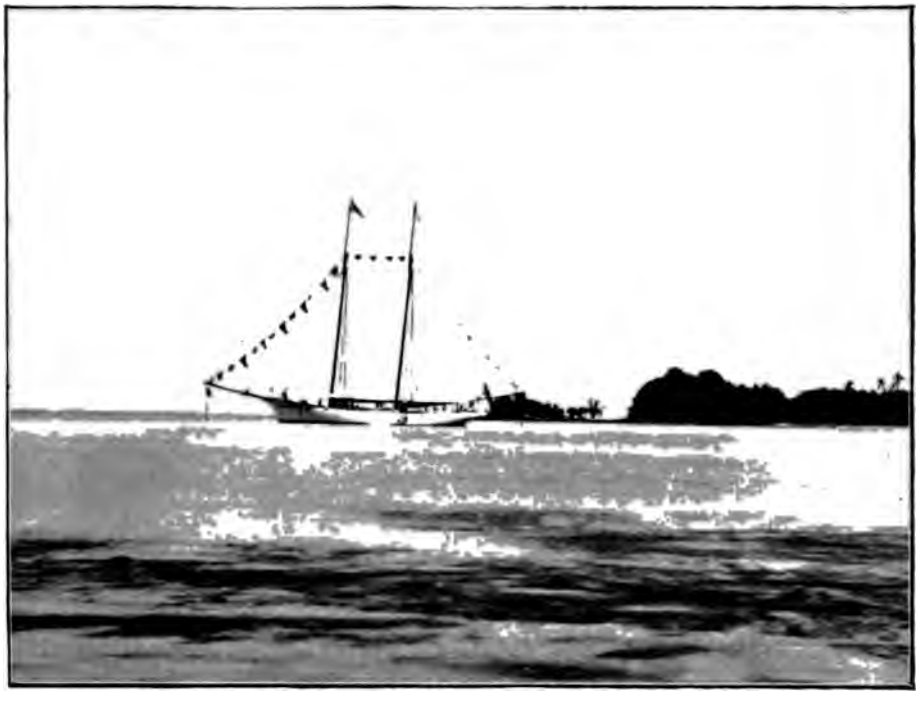
— Ce n'est pas la peine, me dit le *trader*. Les natifs ne sont pas nombreux. La population est en décroissance, et le peu qui en reste est d'une telle paresse qu'ils ne songent pas à nuire.

J'avais à faire quelques réparations au *Talma*, un peu avarié par le mauvais temps. On y procéda dès que nous fûmes à l'ancre et je trouvai dans l'île tout ce qu'il me fallait. Trois Australiens y ont fondé une scierie pour l'exploitation des magnifiques bois de ses forêts : ébénier, santal, teck, etc. Ils ont pour la réparation de leurs outils une forge qui me fut très utile. Ce sont eux qui font tout par eux-mêmes : abatage des arbres, transport, sciage et expédition. Il leur est impossible de trouver des ouvriers parmi les natifs, qui non seulement ne veulent pas travailler, mais ont aussi une peur affreuse des mécaniques. Ils disent que la scie est le diable, et croient que s'ils en approchaient ils seraient coupés en morceaux comme le bois.

A l'arrivée des blancs, ils avaient secoué leur torpeur pour essayer de s'opposer par la force à leur établissement dans leur île; mais dès

que la scie put être mise en mouvement, épouvantés par son grincement, ils se sont réfugiés sur un autre point du rivage.

L'apathie des naturels est si grande qu'il est impossible d'obtenir d'eux aucun service, à quelque prix que ce soit. Leurs cochons et leur volaille courent partout dans l'île à l'état quasi sauvage. Ne trouvant personne à qui nous pussions nous adresser pour en acheter, j'en tuai



LE « TOLNA » PAVOISÉ POUR LA CÉLÉBRATION DE LA FÊTE DE L'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE A ANATYUM.

avec mes hommes, à coups de fusil, ce qui nous fut nécessaire, et j'en estimai à peu près la valeur, dont je remis l'équivalent en tabac, étoffes et couteaux entre les mains du chef, qui parut très content. Il était fort jeune. Je reçus sa visite à bord, où il m'apporta en présent un oreiller indigène, consistant en un morceau de bois rond semblable à celui avec lequel on roule la pâte et supporté par deux pieds comme un petit banc d'ouvreuse. Je m'en suis servi et j'en ai pris l'habitude. C'est toujours sur ce meuble que je dors. Le chef me donna aussi deux robes faites en feuillage en me disant : « Tiens, voilà pour tes femmes!... » Il avait aperçu la femme de chambre de la comtesse, et

me prenant pour un grand chef avec un si joli bateau, il pensait que je devais avoir au moins deux femmes.

Les naturels, et surtout les chefs, sont pour la plupart très généreux. On peut débarquer chez eux sans provisions ni ressources d'aucune sorte. Ils pourvoiront à tous vos besoins, sauf bien entendu le cas de tabou sur l'île ou quelque autre raison qui les ferait vous immoler. Ils sont toujours prêts à donner tout ce qu'ils ont. Ce sont les gens les plus

UNE PARTIE DE L'ÉQUIPAGE DU « TOLNA » MÊLÉE AUX NATIFS D'ANATYUM.

accommodants du monde en affaires. Un roi que je venais de faire poser devant mon objectif me disait :

— Qu'est-ce que tu me donneras pour t'avoir laissé faire mon portrait?

— Mais, lui répondis-je en riant, chez les blancs, c'est celui dont on fait le portrait qui paie...

— Bon, prends ce que tu veux, alors...

Et il était prêt à me donner tout ce que je lui aurais demandé, pour un portrait qu'il ne verrait même pas.

La plupart des chefs que nous avons vus dans les îles étaient des

CHAPITRE XI

DE SYDNEY AUX ILES SAUVAGES

Terre hospitalière. — Régates. — Je passe pour mort. — Broken Bay. — Préparatifs belliqueux. — Nous partons. — Histoire de mon cuisinier français. — L'île d'Anatyum. — L'aristocratie sauvage.

Nous n'avions pas vu de grande ville depuis treize ou quatorze mois que nous étions partis de San Francisco. Nous avions désappris l'art de nous mouvoir au milieu de la foule et de traverser la chaussée entre les files de voitures. Nous nous heurtions aux passants ; nous manquions de nous faire écraser par les cabs, et le soir, les lanternes des tramways nous hypnotisaient. Nous les regardions arriver sur nous, sans savoir de quel côté nous garer. Il nous fallut quelques jours pour nous guérir de ce commencement d'agoraphobie.

L'Australie est une des contrées les plus charmantes et les plus hospitalières que j'ai connues. Nos jeunes oisifs d'Europe et d'Amérique s'en voudraient de ne pas encore avoir pris le bateau pour Sydney, si je leur disais combien ce pays est enchanteur, combien les mœurs y sont douces et aimables, les femmes jolies et gracieuses. Je les renvoie aux récits des autres voyageurs, ayant hâte d'arriver à la partie la plus intéressante de mon voyage, à mes visites aux îles sauvages du sud.

Je me borne à dire en deux mots l'accueil empressé qui me fut fait à Sydney. Les officiers des navires rencontrés aux différentes stations de ma route me présentèrent à leurs amis et nous eûmes bientôt de nombreuses relations. Le *Yacht Club*, le *Royal Sydney Club* et le *Prince Alfred Yacht Club* nous envoyèrent des délégations pour nous offrir le titre de membres honoraires et nous porter des drapeaux à leurs couleurs. Nous fûmes invités à des promenades en mer, auxquels prit part

le *Tolna*. Les dames me faisaient l'honneur de monter à mon bord, où elles étaient réputées plus en sûreté.

Un jour, j'ai assisté en compagnie de M. S. T. Milson, le sympatique secrétaire du club, à de curieuses régates données par le *Royal Sydney Yacht*.

L'épreuve devait être d'abord la course de Farm Cove à Long Reef avec retour; mais la mer était si mauvaise qu'il avait fallu la réduire à faire deux fois le tour de la bouée Mauly, et même au dernier moment on convint de se borner à un seul tour.

Une houle de ressac s'étendait de South Reef à Middle Head. L'eau, dont on n'apercevait pas le mouvement ascendant et descendant, était absolument perpendiculaire, comme dans les gravures où l'on représente les Israélites traversant la mer Rouge entre des murailles liquides. Quatre grands yachts devaient concourir; mais l'un d'eux ne se présenta pas et un autre abandonna la partie après une petite course d'essai. Deux navires seulement restèrent en présence : le *Thelma* et l'*Iduna*.

Nous étions à bord d'un petit bâtiment, le *Lecret*, affrété par le Yacht Club, et dont le patron me disait que jamais la mer n'avait été dans une telle agitation depuis douze ans qu'il était à Sydney. J'avais vu plus fort; mais ce qui était nouveau pour moi, c'était d'être spectateur et de pouvoir observer un navire aux prises avec une mer aussi démontée. Les vagues creusaient des abîmes où les yachts s'enfonçaient jusqu'au mât de perroquet, puis les emportaient sur leur crête et les suspendaient entre le ciel et l'eau.

Les concurrents arrivèrent à la bouée. C'était là que commençait la difficulté. Il fallait pour évoluer autour d'elle lutter contre un remous terrible. On vit les deux bateaux dans une position verticale, la quille presque debout, escalader une vague à pic comme un rocher. L'*Iduna* semblait se comporter moins bien que le *Thelma*. Il resta quelques secondes sous le vent, refusant et barbotant; mais après un instant pendant lequel les vagues nous les avaient cachés, quand les navires reparurent, l'*Iduna* avait pris l'avance. La grosse mer avait été favorable au bateau le plus lourd, et l'*Iduna* l'emportait par le seul fait de la supériorité du tonnage. Il était maintenant impossible à son compétiteur de

gagner au vent. Eu égard à la situation, M. Milson laissa aux yachts la faculté de continuer la course jusqu'au fort Maquarie. La proposition fut acceptée: mais la victoire finale n'en resta pas moins à l'*Iduna*.

Je fus reçu membre de tous les cercles de Sydney, aussi somptueux que ceux de Londres et où l'on donne des fêtes et des *club-dinners* non moins splendides. Le souvenir de l'Australie restera toujours gravé dans mon cœur: mais si le médecin qui fera mon autopsie ne l'y trouve pas, il le verra sur un autre de mes viscères. Mon foie portera les marques de mon séjour à Sydney et des dîners d'adieu qui m'ont été offerts avant mon départ pour les îles sauvages du Pacifique. Pour mes amphitryons, c'étaient presque des repas de funérailles, car ils m'assuraient tous que nous allions à une mort certaine.

Je semblais ne plus pouvoir échapper à ce triste sort. Déjà le bruit avait couru en Amérique que j'avais privé le soleil de ma présence.

J'avais pu lire, en arrivant à Sydney, un journal de San-Francisco, l'*Examiner* du 25 septembre 1894, qui me consacrait une longue notice nécrologique sous ce titre en grosses lettres : « Count Festetics is dead. » La nouvelle, reproduite par les journaux d'Europe, était encore tenue pour vraie six ans après par mon sellier parisien. Comme j'entrais dans son magasin en novembre 1900, il s'écria en me voyant : « Ah! monsieur, si le comte Festetics n'était pas mort, je croirais que c'est lui!.. C'est étonnant comme vous lui ressemblez...

— Mais c'est moi, lui dis-je.

Il croyait que je plaisantais.

Non, non, répétait-il, il est mort.

J'eus quelque peine à établir mon identité.

Avant de quitter l'Australie, j'avais pris du moins toutes les précautions qui pouvaient rassurer mes amis et donner tort à leurs fâcheux pronostics.

J'avais engagé un équipage solide, composé d'hommes de choix, braves et forts. Je les avais munis tous de bons fusils et de baïonnettes. J'avais rempli mon arsenal de haches, de revolvers, de munitions de toutes sortes. Enfin j'étais allé passer un mois à Broken Bay, belle et grande baie située à quinze milles au nord de Sydney pour exercer mes

hommes au maniement des armes et aux autres exercices militaires. J'établis sur le *Tolna* la discipline des bateaux de guerre. Le soir et le matin, on tirait le canon en hissant et en amenant le pavillon. Même en mer, les matelots faisaient l'exercice tous les jours, et ils étaient devenus de véritables soldats, sur lesquels on pouvait compter. Nous sortîmes de Broken Bay le 22 juin 1895. Louis, le Français que j'avais engagé à Apia, s'était grisé, ce qui ne lui était pas arrivé depuis qu'il était avec moi, et se mit à raconter son histoire : « Je ne l'ai pas tuée pour la voler, s'écria-t-il en parlant comme dans un rêve, j'avais bu comme aujourd'hui... Je voulais me venger, et on m'a envoyé à Nouméa... Je me suis sauvé du bagne avec deux camarades... Nous avons été je ne sais où, à la dérive sur une barque, où nous sommes restés pendant plus de quinze jours. Nous n'avions plus rien à manger... Un de nous mourut de faim... Nous lui avons mangé les mains et la figure, gardant son corps pour les autres jours... Cela nous a rendu des forces. Le lendemain il faisait très mauvais temps. Notre barque était presque submergée; mais nous avons vu devant nous une île et nous avons repris nos avirons, auxquels nous ne touchions plus depuis dix jours. La barque était lourde et faisait eau; mais nous approchions tout de même de l'île, quoique bien lentement. Vers le soir, nous en étions tout près. Il faisait noir, et nous ne voyions plus la terre, dont nous tâchions de garder la direction. Tout d'un coup un bruit se fait entendre au fond de la barque; puis une grosse vague nous enlève. Nous avions touché sur le récif bordant la plage de l'île, et la barque chavira. Je n'avais pas la force de nager. Je perdis connaissance... Le lendemain matin je me réveillai couché sur le sable et entouré d'une centaine de natifs. La barque était auprès de moi... Quant à mon compagnon, il était resté au fond de la mer. Les natifs ne paraissaient pas méchants. Je jouai avec les enfants. Cela leur plut. Ils me posèrent des questions auxquelles je répondis toujours : « Oui, oui », et ils m'ont appelé oui-oui. J'ai été le *trader* de l'île, qui s'appelait Santa-Anna, jusqu'au jour où j'ai pu m'embarquer pour Apia sur un navire qui passait... »

Pendant que le Français nous racontait ses aventures, le temps, superbe au départ, se gâtait tout à coup. Nous n'avions pas fait dix milles

que nous fûmes pris par ce qu'on appelle en Australie un *southerly burst*. Pendant sept jours, nous courûmes avec la tempête, et bien que rejetés sans cesse à droite et à gauche, nous fîmes une route remarquable en vitesse.

Le 29 juin, dans la soirée, nous étions en vue de l'île Anatyum, devant laquelle je passai la nuit. Au matin, un blanc accompagné de quatre natifs vint en canot à notre bord. C'était le trafiquant de l'île. Il nous proposa de nous faire entrer dans la baie. J'acceptai et ordonnai aux hommes de s'armer pour descendre à terre.

JE ME PRÉPARE A DESCENDRE EN CANOT POUR ALLER A TERRE.

— Ce n'est pas la peine, me dit le *trader*. Les natifs ne sont pas nombreux. La population est en décroissance, et le peu qui en reste est d'une telle paresse qu'ils ne songent pas à nuire.

J'avais à faire quelques réparations au *Tolna*, un peu avarié par le mauvais temps. On y procéda dès que nous fûmes à l'ancre et je trouvai dans l'île tout ce qu'il me fallait. Trois Australiens y ont fondé une scierie pour l'exploitation des magnifiques bois de ses forêts : ébénier, santal, teck, etc. Ils ont pour la réparation de leurs outils une forge qui me fut très utile. Ce sont eux qui font tout par eux-mêmes : abatage des arbres, transport, sciage et expédition. Il leur est impossible de trouver des ouvriers parmi les natifs, qui non seulement ne veulent pas travailler, mais ont aussi une peur affreuse des mécaniques. Ils disent que la scie est le diable, et croient que s'ils en approchaient ils seraient coupés en morceaux comme le bois.

A l'arrivée des blancs, ils avaient secoué leur torpeur pour essayer de s'opposer par la force à leur établissement dans leur île; mais dès

me prenant pour un grand chef avec un si joli bateau, il pensait que je devais avoir au moins deux femmes.

Les naturels, et surtout les chefs, sont pour la plupart très généreux. On peut débarquer chez eux sans provisions ni ressources d'aucune sorte. Ils pourvoiront à tous vos besoins, sauf bien entendu le cas de tabou sur l'île ou quelque autre raison qui les ferait vous immoler. Ils sont toujours prêts à donner tout ce qu'ils ont. Ce sont les gens les plus

UNE PARTIE DE L'ÉQUIPAGE DU « TOLNA » MÊLÉE AUX NATIFS D'ANATYUM.

accommodants du monde en affaires. Un roi que je venais de faire poser devant mon objectif me disait :

— Qu'est-ce que tu me donneras pour t'avoir laissé faire mon portrait?

— Mais, lui répondis-je en riant, chez les blancs, c'est celui dont on fait le portrait qui paie...

— Bon, prends ce que tu veux, alors...

Et il était prêt à me donner tout ce que je lui aurais demandé, pour un portrait qu'il ne verrait même pas.

La plupart des chefs que nous avons vus dans les îles étaient des

CHAPITRE XII

TANNA

Tanna, l'île cannibale. — Un costume qui fait valoir ce qu'il cache. — La grande prétention des naturels. — Vains efforts des missionnaires. — Anthropophages irréductibles. — Ivrognerie générale. — Vila Harbour. — Un colon français. — Louis Becke et la vie des blancs dans les îles du Pacifique. — Comment on s'établit *trader*. — Un chef qui ne plaisante pas. — Un homme juste.

Nous partîmes le 13 juillet pour Tanna, l'île cannibale par excellence et la plus sauvage sans contredit du groupe des Nouvelles-Hébrides.

Nous franchîmes en une journée la distance de quarante-cinq milles qui la sépare d'Anatyum et passâmes la nuit à la cape, éclairés par la lueur rouge de son volcan. Le lendemain, nous entrâmes dans une crique qu'on nomme Port-Résolution. Une fumée jaunâtre s'échappait maintenant du volcan, situé tout près du rivage, et des vapeurs s'élevaient des sources d'eaux chaudes qui coulaient sur les flancs du cratère. La baie était autrefois plus grande ; mais une éruption en a comblé la moitié avec des coulées de lave et des blocs de rochers qui semblent des ruines romaines au bord de la mer.

Une rangée de feux étaient allumés sur la plage. C'était une invitation que nous faisaient les sauvages à approcher. On les voyait très excités courir par centaines au milieu de la fumée.

Je débarquai avec quelques-uns de mes hommes bien armés. Les sauvages vinrent à nous délibérément et sans manifester aucune crainte. Leurs figures étaient vraiment épouvantables, avec une expression d'animalité farouche, de ruse lâche et de cruauté. J'offris au roi un morceau de calomanda qu'il drapa autour de sa taille ; j'en donnai aussi à quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient ; mais ils ne s'en revêtirent pas et les gardèrent dans leurs mains.

Ils étaient nus ou peu s'en fallait. Leur tenue eût été beaucoup moins indécente s'ils l'avaient été complètement. Un missionnaire qui les avait visités disait : « Avec un gant, on en habillerait cinq et il resterait une mitaine... » Oui, mais il aurait dû ajouter que c'est un gant de géant qu'il aurait fallu.

Il conviendrait ici de parler latin. Les insulaires de Tanna n'ont qu'une fierté. Ils la placent tout entière dans ce qu'ils cachent pour le mieux montrer. Leur grande prétention est de posséder des qualités de virilité tout à fait exceptionnelles, et si l'on en jugeait par les apparences, on serait obligé de leur concéder cela; mais il est permis de soupçonner un peu de supercherie et d'artifice dans les enroulements d'un petit linge fait d'une écorce tannée. La nuance de ces bandelettes, dont j'ai des spécimens dans ma collection, varie suivant les saisons, qui sont marquées pour les naturels par les différentes époques de leurs travaux agricoles. Par exemple, au moment de la récolte des taros, elles se portent rouges. Je n'ai pu avoir à ce sujet de renseignements complets; mais j'ai compris que certaines circonstances intimes font qu'on ne se conforme pas toujours à la couleur momentanément de mode. On ne m'a pas dit s'il y en a une pour le deuil; mais il en est une spéciale aux hommes mariés, qui s'en parent deux ou trois jours par mois pour montrer aux femmes qu'ils sont en disponibilité...

ATTERRISSAGE A TANNA.

Des missionnaires sont venus qui ont essayé d'arracher les naturels à l'abjection de leurs mœurs; on les a mis à mort. Il en était un cependant, au moment de ma visite, qui était arrivé depuis quelque temps déjà et qu'on n'avait pas encore massacré. Il habitait une autre partie de l'île. Du reste, il ne faisait pas de conversions. Il y avait surtout la

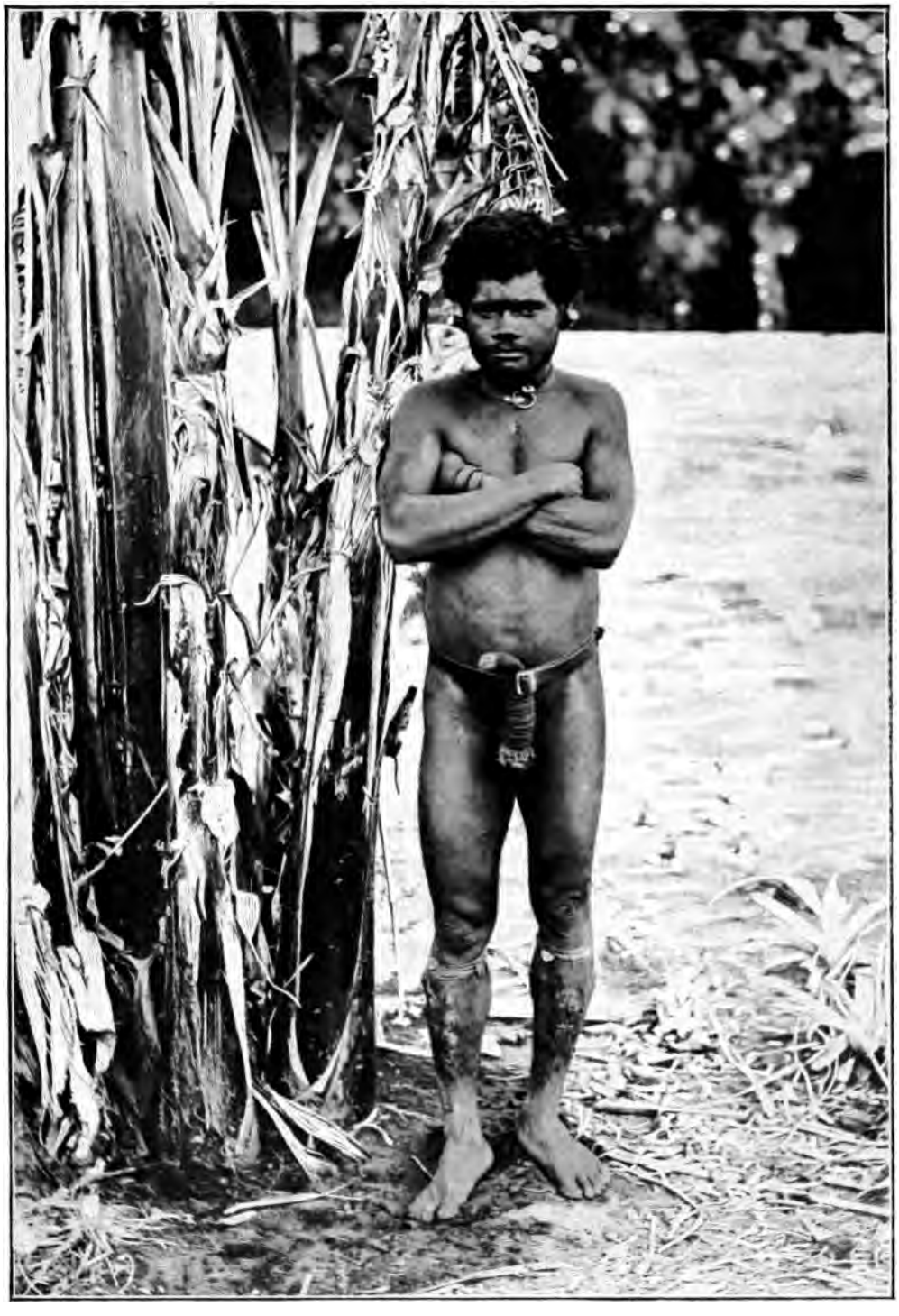
question d'anthropophagie sur laquelle les sauvages étaient tout à fait irréductibles. Le roi m'a tenu ce raisonnement : « Le missionnaire

HABITANTES DU RIVAGE DE TANNA (FEMME ET FILLE).

veut nous défendre de manger de la chair humaine; mais nos pères en ont mangé; pourquoi n'en mangerais-je pas comme eux?

J'ai jugé superflu d'engager une discussion avec un homme buté. Je me bornai à lui demander s'il avait déjà mangé du blanc.

— Oui, me répondit-il; mais je n'en suis pas grand amateur...



TANNA. HOMME DU RIVAGE.

— Et pourquoi donc? repris-je un peu piqué.

— Cela a mauvais goût. C'est trop salé...

Les naturels aiment mieux tout simplement la chair de leurs congénères des îles voisines; mais le roi m'avoua que toutes ses préférences étaient pour celle des jaunes. Il vient quelquefois dans les parages de l'île des Chinois et des Japonais. C'est, paraît-il, un mets des dieux.

Le roi me questionna à son tour. Je ne faisais pas de commerce; je ne cherchais pas à le convertir. Qu'est-ce qui m'attirait si loin du pays des blancs, où l'on est si riche?

LA REINE DE TANNA.

— Je suis venu pour voir, lui disais-je. Mais il ne put jamais comprendre. Les sauvages sont fermés à toute curiosité. Ce mot même leur est inconnu. Il faudrait, pour le faire passer dans leur langue, recourir à des périphrases comme celles qu'on avait prises pour traduire en turc le mot d' « archéologue » sur le passeport de Mérimée en Asie-Mineure. On l'intitulait « amant des vieilles murailles »; ce qui faisait rire les pachas.

Des pessimistes prétendent que le besoin d'abrutissement est une caractéristique des civilisations modernes. Les naturels de Tanna le ressentent aussi. Ils passent leur journée accroupis devant un feu de bois vert à en respirer la fumée, qui leur procure un engourdissement où ils se complaisent. C'est pour eux l'opium des Chinois; cela leur tient lieu du cabaret et du café-concert des Occidentaux. Ils enfument leur cabane, où ils restent de longues heures dans un état de demi-asphyxie. Par instants, quand ils ne peuvent plus y tenir, ils vont avec une grimace humer une bouffée d'air à la porte, et ils s'en retournent s'asseoir devant le feu.

Tous les noirs, régulièrement, s'enivrent de kava. Ce breuvage, inof-

fensif à Samoa, soit à cause de la différence du mode de préparation, soit pour quelque autre raison, produit ici parfois une excitation dangereuse. Beaucoup de buveurs tombent anéantis et s'écroulent à terre comme des masses inertes; mais d'autres deviennent furieux. Le gin, quand on commet l'imprudence de leur en donner, a des effets plus terribles encore. Ils sont pris de folie sanguinaire et courent dans le village en massacrant au hasard. Le roi me conseilla de ne pas rester

TANNA. FEMMES DE L'INTÉRIEUR. BUSH-WOMEN.

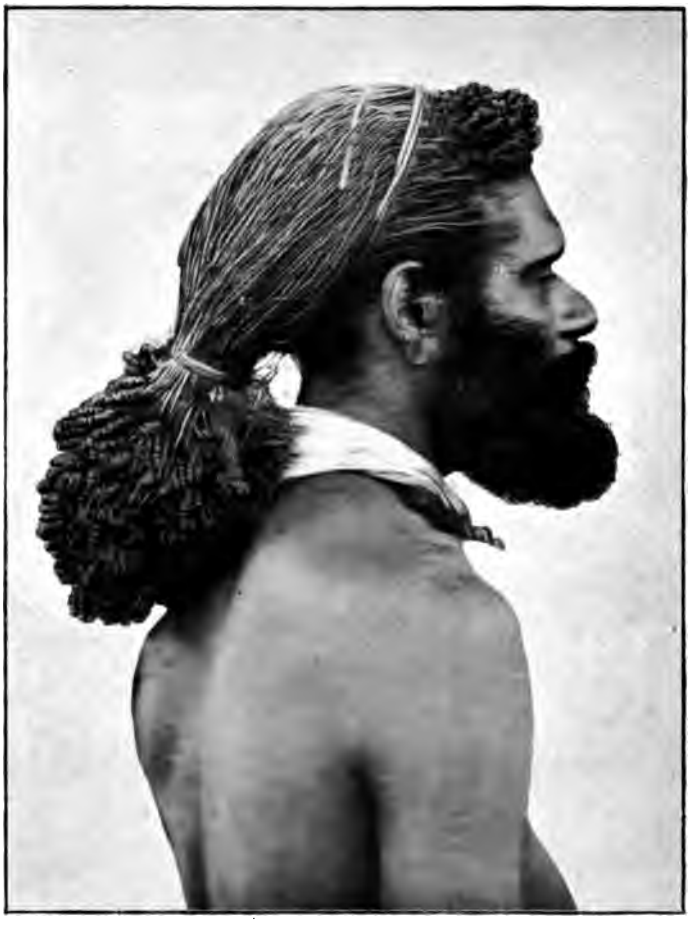
à terre le soir. Lui aussi buvait du kava, me disait-il, et il ne pouvait répondre de notre sûreté.

Je restai quelques jours dans la baie. Je pêchai à la dynamite, au grand étonnement des natifs, qui plongeaient pour aller me chercher les poissons et à qui j'en donnai une partie, ce qui acheva de me concilier leur bienveillance. Ils étaient stupéfaits de la quantité que j'en prenais. Une seule cartouche suffisait pour en remplir la barque.

Je descendais dans l'île le matin, et j'y faisais des excursions à l'intérieur; je photographiai les naturels de bonne volonté : le roi revêtu de

TANNA. LE ROI ET SES ENFANTS.

la pièce de calicot que je lui avais donnée, avec ses enfants, de figure intelligente; des hommes de la brousse armés de fusils, des femmes en train de préparer le copra et la reine assise par terre à côté de ses cochons. Celles-ci sont aussi affreuses que leurs maris, mais vêtues de



TANNA. CHEVELURE ARTISTEMENT BOUCLÉE ET TRESSÉE D'UN ÉLÉGANT DE LA BROUSSE.

façon moins immodeste. Elles portent une petite jupe faite de fibres de cocotier, assez semblable, quoique plus longue, au tutu de nos ballerines; mais quel triste foyer de la danse elles feraient! Je n'en ai vu que très peu qui fissent exception à la laideur générale. Beaucoup de bijoux du reste : une dizaine d'anneaux à chaque oreille, autant de colliers au cou, des bracelets aux bras et aux jambes. La coiffure est assez gracieuse et rappelle le madras ou la fanchon des créoles.

Certains hommes, par contre, ont une manière de se coiffer qui n'a rien de cette grâce négligée et doit demander une bien grande patience. La chevelure tout entière est divisée en une infinité de petites tresses de huit à dix cheveux seulement chacune, qui sont rattachées par un nœud sur l'occiput et s'évasent ensuite en grosse touffe crépue. Ainsi arrangée, la tête d'un élégant de la brousse ne ressemble pas mal, moins la régularité des traits, aux figures des bas-reliefs assyriens.

Je quittai Tanna le 16 juillet, à sept heures du matin, pour Vila Harbour, de l'île Sandwich des Nouvelles-Hébrides, où nous arrivâmes le même jour après une excellente traversée. Les vents alizés soufflent si régulièrement dans ces régions qu'on y peut faire autant de chemin à la voile qu'à la vapeur.

La baie, très peu profonde, est toute parsemée de coraux et l'accès en est assez difficile. Les officiers du vaisseau anglais *Goldfinch*, qui s'y trouvait, voulurent bien me complimenter sur la façon dont le *Tolna* y entra. Le croiseur venait châtier des meurtres commis par les naturels quelques jours auparavant.

Vila Harbour est l'île principale du groupe. Le port, entouré de verdure et bordé de rochers, est très pittoresque. Au fond est le village, où les huttes des natifs s'entremêlent de maisons semi-européennes habitées par des blancs. L'île est montagneuse et couverte d'arbres gigantesques dont les bouquets s'élargissent jusqu'à deux cents mètres. La fièvre y est malheureusement à l'état endémique, et les blancs ne peuvent y vivre qu'en se bourrant de quinine. Même les travailleurs indigènes amenés d'autres parties de l'Océanie paient leur tribut à la mal'aria.

La population de Vila Harbour est catholique, et l'île est le siège d'une mission d'où les prêtres rayonnent dans tout le groupe.

La plupart des blancs sont d'anciens déportés français échappés de la Nouvelle-Calédonie. On prétend que l'administration pénitentiaire française favorise parfois secrètement l'évasion des condamnés de bonne conduite pour désencombrer la colonie.

La France entretient à Vila Harbour un médecin chargé de soigner les réfugiés. Il est en même temps représentant d'une grande maison française qui a des plantations de café dans l'île.

ILE DE TANNA (NOUVELLES-HÉBRIDES). BUSH-MEN (HOMMES DE LA BROUSSE).

Nous fûmes invités à dîner chez lui. Il me raconta qu'il faisait des études sur le virus des flèches empoisonnées; mais il avouait qu'il n'avait jamais pu sauver aucun de ceux qui en avaient été atteints. Même après l'ablation de la partie blessée, bras ou jambe, le tétanos s'était toujours déclaré au bout de vingt-quatre ou de quarante-huit heures.

Nous fîmes aussi un déjeuner chez un autre Français. Grande fut notre surprise de trouver un homme d'excellente éducation dans cette île barbare. Il habitait une très jolie maison, meublée avec goût et même avec un certain luxe, dans un site agréable, au milieu d'un beau jardin. Le service était fait par des natives expertes et stylées comme des bonnes françaises.

Notre hôte n'était connu à Vila Harbour que sous un nom d'emprunt. Il me l'a laissé entendre, mais ne m'a pas dit son véritable nom. Gai et plein de rondeur, malgré le mystère qui l'entourait, ami de la table et bon vivant comme tous ses compatriotes, il m'a paru avoir une entente supérieure de l'existence. Quelque peu sultan avec cela, il avait un petit harem qu'il recrutait à l'île des Lépreux. L'étiquette n'est pas engageante; mais il ne faut pas s'y arrêter. C'est l'endroit du groupe où l'on trouve les plus belles filles, m'a-t-il dit. Les natives étaient toutes propres et fort gentiment habillées. L'une d'elles était merveilleusement jolie dans sa robe de couleurs vives et de coupe élégante. J'en fis l'observation :

— Ah! c'est la favorite actuelle, me dit le maître du logis, ma dernière acquisition.

Tous les travailleurs qu'emploie le Français lui sont amenés par des *labour-ships* semblables à celui que j'ai rencontré à Founafouti. Il faut aller les chercher le plus loin possible. Ceux des environs ne veulent rien faire. Ils rompent leur contrat au moindre caprice et s'en retournent chez eux. On ne peut obtenir quelque chose des naturels qu'en les dépaysant.

Le Français cultive le café, le cocotier pour le copra, les bananiers dont chaque espèce a besoin d'un régime particulier et dont les fruits s'expédient en Australie. Ses plantations, quoique de grand rapport, semblent un jardin d'agrément. Les cocotiers sont alignés en larges

allées comme dans un parc de Lenôtre. Les cacaoyers sont groupés en bocages, et les caféiers, à l'ombre des arbres, y forment de charmants arbustes avec leurs fleurs blanches qui répandent un parfum délicieux et des baies d'un rouge vif pareilles aux fruits du cornouillier. On les tient bas par égard pour la paresse des natifs, qui peuvent ainsi les soigner sans avoir besoin de monter à l'échelle ni de lever les bras.

Un écrivain que j'ai rencontré à Sydney, M. Louis Becke, qui a lui-même trafiqué longtemps dans les îles du Pacifique, a raconté dans un livre étrangement savoureux la curieuse existence d'un commerçant blanc parmi les sauvages. Je ne résiste pas à la tentation de reproduire ici le récit qu'il y fait de l'arrivée et de l'installation d'un de ces *traders*, comme on les appelle.

« Il débarque un jour d'un baleinier d'Australie avec une caisse de vêtements, un fusil ou deux et un tierçon de tabac roulé; une femme native au regard farouche et fier est avec lui. De longues nattes de cheveux pendent sur ses épaules et elle tient par la main un enfant.

« Le second maître du baleinier, qui a la charge du bateau, n'a pas aimé la physionomie des natifs qui sont venus entourer le nouvel arrivé; il a crié à celui-ci un rapide adieu et s'est éloigné du rivage pour mettre en panne hors de la passe. Alors les natifs criards entourent de plus près les débarqués en les pressant de questions. Mais ni l'homme ni la femme n'ont encore parlé; lui, le pied sur son tierçon de tabac et les mains dans ses poches; elle, promenant un regard défiant sur les femmes qui la dévisagent. L'enfant s'accroche aux manches de sa robe, muet de frayeur.

« Probyn, le trader, ne s'étonne ni ne s'émeut du tapage et des gesticulations. Le chef du village n'avait pas encore paru, et tant qu'il ne serait pas arrivé, le tapage continuerait.

« Enfin les natifs font silence. Ils vont se grouper à droite pour livrer passage au chef Tahori, qui paraît armé de sa massue d'ébène et dont le gros corps luit d'huile de coco. Il se pose en face du blanc et le regarde attentivement. Sans doute l'examen est favorable. Il étend son énorme bras nu et secoue la main de Probyn, en prononçant le seul

ILE DE TANNA (NOUVELLES-HÉBRIDES). PRÉPARATION DU COPRA. TRAVAIL FAIT PAR LES FEMMES.

mot qu'il sache de la langue samoenne : « *Talofa!* » A toi mon amitié; puis, s'exprimant dans son propre dialecte, il demande :

« — Quel est ton nom? Que veux-tu?

« Dans la langue *tokelau* que le groupe aux yeux sauvages comprend autour de lui, il répond : « Je suis venu pour vivre ici avec vous et commercer. Et il montre le tonneau de tabac.

« — D'où viens-tu?

« — Du pays appelé Nakumono, dans le Tokelau.

« — Pourquoi viens-tu ici?

« — Parce que j'ai tuê quelqu'un.

« — Bon, grogne le gros chef, il n'y a pas de liens sur ta langue; mais pourquoi le bateau est-il parti si vite?

« — Le bruit l'a effrayé. Celui-ci avec sa tête de fou a crié trop haut... Il désignait un des natifs qui avait été encore plus criard et turbulent que ses camarades.

« La grosse figure barbue de Tahori se tourna vers celui que le blanc lui indiquait : « Ah! c'est toi, Makoi?... Tu es cause que les étrangers se dépêchent de s'en aller... Sans toi, j'aurais été au bateau et acheté beaucoup de choses... Viens ici!

« Alors il se baissa et ramena un des fusils de Probyn, le tendit au blanc et silencieusement lui montra d'un signe de tête le grand natif. Les autres natifs s'écartèrent. Niaboug, la femme de Probyn, lâcha son enfant, mit sa main dans sa poitrine, d'où elle retira une clef avec laquelle elle ouvrit un coffre. Elle leva le couvercle, fixa ses yeux noirs sur Probyn et attendit.

« Probyn, le fusil dans sa main gauche, réfléchit un instant, puis il demanda :

« — A qui est-il?

« — A moi, dit Tahori, il est d'Oiatoupou et mon esclave.

« — A-t-il une femme?

« — Non, il est pauvre et travaille dans mon champ de *pouraka*.

« — Bien, dit Probyn, et il fit signe à sa femme.

« Elle plongea sa main dans le coffre et lui tendit une boîte à poudre, une balle, une capsule et quelques feuilles de papier.

« Lentement il chargea le fusil et Tahori, saisissant le bras de son esclave, le conduisit un peu plus loin. Il resta auprès de lui, la massue à la main.

« Probyn se rendait compte que sa situation allait dépendre de son adresse. La balle traversa la poitrine de Makoi. Quatre hommes ramassèrent le corps et l'emportèrent dans une cabane.

« Probyn déposa le fusil et fit de nouveau signe à Niaboug. Elle lui tendit une hachette et des ciseaux. Tahori sourit et attirant à lui le petit garçon, lui caressa les cheveux.

« A un signe de lui, une femme apporta à Niaboug une coupe de toddy doux. Le chef s'accroupit, les jambes croisées, et regarda Probyn ouvrir le tierçon de tabac. Niaboug referma le coffre, sur lequel elle s'assit.

« — Qui es-tu? lui demanda Tahori en continuant à caresser l'enfant.

« — Niaboug; mais ma bouche ne sait pas bien dire votre langue... Je suis de Naura. Petit à petit je la comprendrai...

« — C'est vrai... Ton mari est un grand homme, ajoute le chef en montrant Probyn.

« — Un grand homme, en vérité. Il n'y a pas une chose au monde qu'il ne sache faire.

« — *E moé,* c'est vrai, approuva le gros homme. Je peux voir cela. Regarde. Il sera comme mon frère, et ton enfant mangera ce qu'il y a de meilleur dans le pays.

« Probyn se retourna, tendant ses deux mains pleines de *sticks* de tabac :

« — Un panier, demanda-t-il.

« Une jeune fille sortit des cocotiers à l'appel de Tahori et se plaça derrière lui avec un panier. Probyn compta deux cents sticks.

« — Vois, Tahori. Je suis un homme juste avec toi parce que tu as été un homme juste avec moi. Voilà le prix de celui que tu m'as donné.

« Tahori se leva et parla à son peuple :

« — Regardez cet homme, dit-il. C'est un grand homme. Son cœur

s'étend depuis ses reins jusqu'à sa gorge. Apportez vite des provisions à ma maison pour que lui, sa femme et son enfant puissent manger. Et demain chaque homme coupera du bois pour sa maison, une maison qui sera longue de six toises et large de quatre. Des hommes comme lui viennent des dieux. »

CHAPITRE XIII

L'ILE D'ÉPI.

L'île d'Épi. — Les courants. — Le roi de Tartary Bay. — Un faux départ nous brouille avec la population, qui menace de nous attaquer. — Mentalité des sauvages. — Ambrym. — Le village de Rhanoun. — Momies suspendues au plafond des huttes. — La plaie du roi à la jambe est son fétiche. — Les flatteurs. — Une tribu d'Israël retrouvée. — Flèches empoisonnées. — Le Dieu des Chrétiens mis parmi les idoles des sauvages.

Partis le 23 juillet pour l'île d'Épi, nous y arrivâmes le lendemain soir. Mon intention était de mouiller à l'île de Menne; mais la nuit arrivant, nous dûmes ancrer à Nelson Bay, une anse entourée de montagnes très élevées et couverte d'une végétation luxuriante.

Je descendis à terre avec deux embarcations bien armées, car les naturels y sont très farouches. Le lendemain matin nous allâmes à Menne pour y jeter l'ancre: mais nous ne pûmes y parvenir, à cause d'un courant très fort entre les deux îles. Il était tel qu'à peine engagé dans le canal, long de deux milles à peu près, le *Tolna* fut rejeté à l'autre bout comme une flèche.

Nous ancrâmes à Tartary Bay au nord d'Épi; mais je regrettais mon ancien mouillage, dont l'aspect était plus pittoresque et près duquel un village se trouvait. J'y retournai le lendemain en canot avec quatre hommes.

Les natifs me reçurent bien. Ils sont nus. Quelques-uns seulement ont un morceau d'étoffe pendant par devant; ils ont autour de la taille une ceinture faite d'écorce d'arbre et portent au-dessus du coude des bracelets de perles de couleur ou de coquillages. Leurs armes sont des arcs ou des casse-tête en bois sculptés avec beaucoup de soin. Les flèches et les sagaies ont une pointe en os humain et sont toujours empoisonnées.

J'ai pu acheter de nombreux objets pour ma collection, et les naturels

ILE D'ÈPI. TARTARY BAY.

(Les indigènes sont très dangereux à cause de leurs flèches empoisonnées dont ils ne se séparent jamais.)

ont bien voulu me permettre de les photographier. L'objectif leur inspirait d'abord beaucoup de crainte quand je le braquais sur eux; ils le prenaient pour un canon; mais peu à peu ils se rassurèrent et moyennant des présents que je leur fis, ils se prêtaient très complaisamment à la pose.

Le roi de Tartary Bay vint me rendre visite à bord avec toute sa suite, armée comme lui d'arcs et de flèches dont les naturels ne se séparent jamais. Il avait la figure étrangement bariolée de différentes couleurs. Le front était noir, les joues bleues et le nez rouge. C'était horrible. Je l'ai photographié sur le pont du *Tolna;* malheureusement l'épreuve n'a pas rendu la bigarrure des traits.

ILE D'ÉPI. TARTARY BAY. LE ROI.
La figure est peinte de couleurs rouge, blanche et noire.

Je pus faire de l'eau dans l'île. Nous allâmes remplir nos tonneaux à une petite rivière avec la yole et le youyou.

Les montagnes qui forment l'intérieur sont couvertes de forêts vierges, que sillonnent seulement quelques pistes suivies par les naturels pour aller du rivage dans la brousse.

Nos rapports avec la population avaient été bons et nous n'aurions eu qu'à nous en louer, sans un petit incident qui nous a aliéné sa sympathie. Nous lui avions fait nos adieux et nous étions partis le matin pour une île voisine; mais le vent nous manqua et le courant nous poussa jusque sur les récifs. Je fis mettre à la mer les deux canots, où mes hommes durent ramer pour remorquer le yacht, qu'ils ramenèrent dans la baie que nous avions quittée, opération qui demanda une demi-journée.

Qui pourra dire la bizarre psychologie des natifs? Ce faux départ leur déplut. Ils nous crièrent des injures : « Quand on est parti, on ne revient pas, disaient-ils. C'est un mauvais bateau et des gens sans force

de caractère... » Un ou deux qui parlaient le *pidgin* furent choisis pour nous porter leur ultimatum. Ils s'avancèrent dans la mer et nous dirent qu'ils allaient venir nous attaquer pendant la nuit, si nous ne nous en allions pas tout de suite.

Ce fut toute la nuit un vacarme affreux sur la plage. Nous nous tinmes sur nos gardes, l'arme au bras et prêts à repousser toute agression.

Je crois bien que la victoire définitive nous serait restée; mais nous aurions pu la payer cher. Les flèches empoisonnées n'en étaient pas moins redoutables, malgré nos armes perfectionnées. D'un autre côté, la navigation de nuit était plus dangereuse encore, avec le courant qui régnait dans le canal.

Il est probable qu'il eût fallu combattre, si le ciel ne nous était venu en aide. Une grosse averse se mit à tomber et dura toute la nuit. Les natifs détestent l'eau sous cette forme. Autant ils aiment à se baigner au soleil, autant l'impression de la pluie froide qui mouille leur corps nu leur est désagréable. Dès les premières gouttes, les rumeurs menaçantes s'apaisèrent sur le rivage; puis bientôt tout se tut. Chacun était rentré chez soi et, accroupi dans sa hutte, s'enivrait de kava et s'endormait.

Le lendemain matin, vers sept heures, nous partîmes pour Ambrym, situé un peu plus au nord. Nous y étions le même jour vers quatre heures.

Des naturels vinrent tout de suite nous voir à bord. Ils avaient leur arc et leurs flèches. Quelques-uns étaient armés de lances. Je descendis à terre avec eux. Ils sont encore plus court-vêtus que leurs congénères des îles voisines. Leur costume se réduit à une feuille de pandanus. Les femmes ont des ceintures en fils de coco.

Ambrym a un volcan comme Tanna. Les indigènes m'ont fait comprendre qu'un navire de guerre était passé récemment et que ses officiers avaient été faire des observations tout près du cratère en éruption. Ils paraissaient en avoir été très frappés. L'habitude ne les a pas familiarisés avec leur voisin et ils se tiennent à son égard sur le pied de la défiance.

L'aspect du village de Rhanone, où je fus conduit, était assez animé et n'était pas dépourvu d'une certaine gaîté. Des palissades autour des huttes formaient des petites cours où étaient enfermés des poulets et des cochons. Les maisons sont bâties en longueur et très basses, à cause des nombreux typhons qui soufflent dans ces parages. Ils sont d'une telle violence qu'on m'a montré une planche qui, emportée d'une maison, s'est incrustée dans un arbre contre lequel elle avait été lancée. Les natifs m'ont raconté que les officiers du navire de guerre avaient dessiné l'arbre.

Je suis entré dans plusieurs huttes. L'ornement principal en est un corps mort conservé, que les naturels suspendent au plafond, au-dessus de l'endroit où ils couchent, de façon que la tête de la momie soit en face de la leur. Le matin, en ouvrant les yeux à leur réveil, ils rencontrent ses prunelles vides et le sourire affreux des dents jaunes que découvrent les lèvres rétractées. Ces corps, dont on barbouille la figure de différentes couleurs, ont été trouvés dans l'île. Ils ont pour les naturels une si grande valeur qu'aucun d'eux n'a consenti à m'en vendre. L'art de conserver les morts est aujourd'hui perdu pour eux, s'ils l'ont jamais connu; ces momies, très anciennes, proviennent peut-être d'une civilisation antérieure comme les fameuses idoles de l'île de Pâques. Je suis de ceux qui croient que les archipels montagneux et volcaniques de la Polynésie sont les sommets d'un continent qui s'est affaissé comme l'Atlantide de Platon et l'île de Saint-Brandan des légendes gaéliques.

Le roi d'Ambrym est assez vieux. Il a une plaie de mauvaise nature à la jambe, qui est couverte du haut en bas d'un suintement sanguinolent. La vue en est très répugnante. Des médecins de marine l'ont traitée; mais quand il voyait qu'elle était en voie de guérison, le roi la rouvrait : « Elle me porte bonheur, dit-il. Je n'ai jamais eu tant de cochons que depuis que j'ai ce mal....»

Les cochons sont ici ce que les bœufs étaient en Grèce aux temps homériques. Ils constituent toute la richesse des grands et servent de numéraire. Tout s'achète avec des cochons, même les femmes et les titres de chef.

Le roi d'Ambrym en a donc beaucoup et c'est un grand roi. La flatterie n'est pas inconnue dans ses États. De temps en temps son peuple le fait monter en grade. Il lui octroie une royauté superlative en le faisant roi de soi-même, puis, enchérissant encore, il le nomme roi du roi de soi-même. L'idée est bizarre, mais judicieuse. Elle supprime l'esprit de conquête chez le monarque qui n'a plus besoin de chercher un agrandissement au dehors. C'est ce qu'on appelle pour les fonctionnaires l'avancement sur place. Il va sans dire que chaque nouvel honneur décrété au roi est le signal de largesses et de festins. On érige devant la hutte royale un poteau taillé et peint en figure humaine, qu'on décore de rubans multicolores comme un chapeau de marié villageois et qu'on entoure d'un palis.

ILE D'AMBRYM. TAMBOUR DE GUERRE ET DE RASSEMBLEMENT.

J'ai photographié ces monuments commémoratifs. Quant au roi et à ses officiers, ils n'ont jamais voulu me laisser faire leur portrait. L'appareil leur causait tant de frayeur que j'ai dû le remettre dans sa boîte. Je ne me tins pas pour battu cependant et j'allai faire un tour du côté des femmes. La reine et une de ses servantes furent plus braves que tous les hommes de l'île et consentirent à poser. Quant aux autres femmes, elles s'étaient enfuies dans leur cabane.

Les naturels vinrent commercer avec moi à bord, m'apportant dans

une grande pirogue tous les objets de leur industrie. qui leur parurent pouvoir m'intéresser : bracelets, armes, colliers, etc., ainsi que des

ILE D'AMBRYM. FEMME DU CHEF DE RHANOUN PORTANT LA DENT TOURNÉE DU COCHON, BIJOU DE GRANDE VALEUR DANS CETTE ILE.

vivres : cochons, poulets, fruits et légumes. Comme la généralité des Polynésiens, ceux d'Ambrym semblent très entendus en affaires. On retrouverait peut-être de ce côté quelqu'une des tribus d'Israël disparues. Ils mettent des cochons en pension chez des engraisseurs, et il

est convenu que lorsqu'on les rendra ils devront avoir augmenté d'une certaine quantité de poids, fixée d'avance, et s'ils avaient des dents qui commençaient à tourner, elles doivent alors former le cercle complet. Les dents de cochon tournées ont une grande valeur. On les obtient en arrachant la dent correspondante de l'autre mâchoire. C'est un ornement qui se porte au cou comme un médaillon. La femme du roi en avait deux. Une dent formant un double tour est un joyau sans prix.

Une autre preuve de la curieuse aptitude commerciale des habitants est le tabou que le roi avait mis sur les armes au moment de ma visite. Ils attendaient celle de sauvages d'autres îles qui devaient faire des échanges avec eux, et pour éviter qu'il se produisît aucune collision — ce qui eût pu les empêcher de revenir une autre fois — il était défendu aux natifs d'Ambrym de se servir de leurs armes et d'en porter, excepté quand ils étaient en contact avec des blancs. C'était notre arrivée qui avait levé momentanément l'interdit.

Je recueillis du roi quelques renseignements sur la façon dont se préparent les flèches empoisonnées. Elles sont faites d'un roseau auquel on attache un morceau de bois dur. La pointe est un os humain qui doit rester dans la plaie.

Ce fragment qui pénètre dans le corps comme une balle pourrait déjà suffire à introduire dans le sang un principe virulent; mais les sauvages ne s'en contentent pas : ils font tremper la flèche pendant quelques jours dans les entrailles d'un cadavre en putréfaction; puis, cela n'étant pas encore assez pour eux, ils la déposent dans la vase des marécages fiévreux où fermentent les débris de plantes en dissolution. Lorsqu'ils la retirent après un assez long séjour, elle a pris de jolies nuances chatoyantes et marbrées de bleu clair, de vert tendre et de rose pâle. C'est une arme élégante et qui donne la mort avec grâce.

Les naturels font grande attention de ne point se piquer en maniant leurs flèches.

Le contact de la pointe avec une écorchure à la main, avec une envie mal arrachée, suffirait peut-être à donner le tétanos. On les porte dans des espèces de carquois en feuilles tressées, qui en contiennent de six à douze.

Ambrym, comme Tanna, se montre très rebelle à la prédication chrétienne. On n'y massacre pas les missionnaires; on les reçoit bien; on les écoute attentivement; puis quand l'instruction est finie, le roi leur dit : « J'accepte tes dieux, prends les miens... »

Et les natifs veulent forcer le prêtre catholique à placer leurs idoles à côté de son crucifix. Ainsi faisaient les Romains avec les divinités des nations conquises. Ils les mettaient tous ensemble dans leur Panthéon. Pour les sauvages d'Ambrym, Jésus-Christ n'est qu'un dieu de plus à joindre à ceux qu'ils connaissaient déjà; ils consentent à l'honorer, à la charge que les blancs en useront de même avec leurs dieux. Cela leur paraît logique.

CHAPITRE XIV

ILE DE LA PENTECÔTE

L'île de la Pentecôte. — Un Français de vieille roche. — Les morts conservés dans leurs cabanes. — Une marche vers le village-charnier. — Mon escorte tombe en route. — Vérité d'une observation de Dante. — Small Bay. — Ne jamais tourner la tête et éviter de tomber quand on parle avec les sauvages. — « Fermé pour cause de décès. » — La loi de l'homme. — La maison de réunion interdite aux femmes.

Le 30 juillet, nous allâmes en deux heures d'Ambrym à l'île de la Pentecôte, où nous mouillâmes au lieu dit Truchy, ainsi nommé d'un Français qui y est établi.

M. Truchy est un grand et solide gaillard, une sorte de Bas-de-Cuir, le type de ces fameux boucaniers normands, que les Espagnols pendaient avec cette inscription sur la potence : « Non comme Français, mais comme hérétiques. » Je n'ai jamais pu parvenir à lui faire raconter son histoire avant son arrivée dans l'île; mais il m'a donné de curieux détails sur son existence présente. Elle est bien la plus étrange qu'on puisse imaginer, au milieu de sauvages qui tentent continuellement de l'assassiner.

— Quand les natifs m'apportent leurs noix de coco à acheter, je ne peux pas me baisser pour les compter, me disait-il. C'est le moment où ils me guettent pour me tuer... Ils m'ont déjà fait ce coup-là, je ne sais combien de fois; mais ils ne réussissent pas, parce que, voyez-vous, j'ai des yeux dans le dos... Je me retourne et j'arrête la hache levée sur moi... Je me suis habitué à regarder plus par derrière que par devant, et je vous conseille d'en faire autant, monsieur le comte, en voyageant dans les îles... Si vous saviez ce que pèse la vie d'un blanc pour ces gens-là!... Et la nuit donc, ils rôdent autour de ma paillotte... Ils envoient de tous côtés des grands coups de sagaie dans les murs en feuilles pour

tâcher de me larder pendant que je dors... Mais je couche au milieu de ma chambre avec tous mes fusils chargés autour de mon lit.

— Mais où sont-ils? On n'en voit pas, demandai-je.

— Ah! c'est que ce sont des sauvages plus sauvages que les autres... Le rivage leur paraît encore trop près du monde civilisé... Ils se cachent dans la brousse et les montagnes, où ils sont continuellement à se faire la guerre et à se manger les uns les autres... Il n'y a pas de jours que je n'en voie passer par ici portant des morceaux de cadavre, qui un bras, qui une jambe, qui une cuisse... Mais c'est la même chose dans toutes les îles; ce qu'il y a de particulier aux sauvages de la Pentecôte, c'est la drôle de coutume qu'ils ont de garder leurs morts chez eux. Ils les entortillent dans une natte et leur dressent une espèce de lit avec des pièces de bois, sur lequel ils les déposent dans la maison. Les autres membres de la famille ne semblent pas gênés le moins du monde par la présence du cadavre. Ils continuent à coucher, à manger auprès de lui, sans y faire attention... Quand un natif a perdu depuis quelque temps un de ses parents, il a la peau imprégnée d'un tel bouquet qu'on ne peut pas tenir à côté de lui... On donne des festins en l'honneur du défunt et les amateurs ne manquent pas!... On mange devant lui dans sa cabane tout ce qu'il possédait : ses poulets et ses cochons... Il lui arrive pour cela des amis de tous les coins de l'île... Si encore on procédait au dîner tout de suite après la mort; mais les convenances sont ici d'attendre quelques jours, le temps de laisser faisander le macchabée...

— Mais comment peuvent-ils supporter cet épouvantable voisinage? Ils doivent avoir la peste...

— Dame! on s'habitue à tout, il faut croire; mais ce qui est certain, c'est qu'ils ne vivent pas vieux. Ils meurent presque tous poitrinaires... Avec une hygiène comme celle-là...

— On n'enterre jamais les cadavres?...

— Non, on les garde là toujours. Quand ils sont dans un état de putréfaction complète, les natifs piquent dedans leurs flèches pour les empoisonner, et lorsque toutes les chairs sont parties, ils prennent les os, qu'ils aiguisent pour en faire des pointes... Ils empoisonnent aussi

leurs flèches avec une espèce de terre glaise qu'ils se procurent en faisant des trous dans la montagne...

J'ai invité M. Truchy à dîner à bord. Il me rappelait l'aventurier français traditionnel et symbolique des vieux drames de l'Ambigu ou des romans de trappeurs et de batteurs d'estrade de Gustave Aymard : d'intellectualité un peu triviale, mais plein de riposte, il fait des calembours héroïques dans un décor de savanes, disperse d'un éclat de rire des tribus ameutées, marche dans les embuscades d'Indiens comme dans des toiles d'araignées, arrive toujours à point nommé, quand la situation devient critique, pour punir le traître, venger l'innocence persécutée et unir les amoureux séparés... J'avais toujours cru qu'il en était de ce Français comme de l'éléphant abstrait de la Scolastique, sur lequel tous les autres éléphants étaient modelés, mais qui n'existait pas. M. Truchy m'a détrompé. C'est le Français le plus complet que j'eusse encore rencontré, le Français-type. Je ne me souviens pas d'avoir jamais autant ri qu'aux récits qu'il nous a faits et aux théories qu'il nous a développées. Comment ce gai compagnon, ce parleur intarissable pouvait-il supporter sa solitude? Il se passe pour lui des années avant que n'aborde dans son île quelqu'un capable de comprendre un bon mot ou de goûter le sel d'une anecdote... Comme la table d'hôte doit lui manquer!...

— Monsieur Truchy, lui dis-je, y aurait-il moyen d'aller voir ces gens-là dans leur village?

— Eh bien, pardine, c'est pas moi qui vous y accompagnerai...

— Je ne vous en demande pas tant... Indiquez-moi seulement le chemin et trouvez-moi un guide... J'irai avec mes hommes...

M. Truchy me procura un natif, et le lendemain je me mis en route. J'avais avec moi cinq de mes matelots bien armés. C'étaient des volontaires. J'avais dit à mon équipage quelle expédition nous allions faire, en demandant ceux qui voulaient en être.

La marche dans les broussailles très épaisses était fatigante. Il fallait écarter des branches, enjamber des lianes, gravir des escaliers de rochers. Des arbustes aux aiguilles acérées nous déchiraient les mains. L'enchevêtrement des racines et des convolvulus formait sous nos

pieds des trappes et des pièges. D'énormes troncs gisaient épars, ensevelis sous l'amoncellement des sarments et des épidendres. Nous allions ainsi depuis près de quatre heures, suivant une piste qui grimpait en pente raide sur la montagne, et nous commencions à nous fatiguer, quand une exhalaison infecte nous frappa tout à coup aux narines.

C'était comme une odeur d'ammoniac qui augmentait à chaque pas que nous faisions. Au bout d'un quart d'heure, la puanteur était si forte, que les hommes ralentissaient leur marche inconsciemment. On aurait dit que nous étions à côté d'une bête morte laissée là depuis des semaines. Nous nous attachâmes des mouchoirs sur la bouche et devant le nez; mais rien ne pouvait nous dérober à l'émanation qui pénétrait le tissu.

Deux de mes hommes s'assirent par terre, disant qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin. Ils étaient livides. Je les laissai en arrière. A vingt mètres de là, un autre tomba suffoqué; puis un quatrième. Un dernier matelot me restait. Il marcha longtemps encore avec moi, derrière le guide. C'était un courageux garçon. Il n'avait pas comme moi l'ambition de pouvoir raconter qu'il avait pénétré dans un de ces villages-charniers où aucun blanc peut-être n'avait encore mis le pied. C'est par dévouement et par affection qu'il me suivait.

Nous arrivâmes enfin à une éclaircie et le guide me montra quelques huttes disséminées. C'était là.

En ce moment mon matelot s'affaissa pâle et sans connaissance, comme un homme qu'on remonte asphyxié d'une fosse aux gaz délétères.

Je lui versai entre les lèvres quelques gouttes de cognac qui le firent revenir à lui; je l'assis, appuyé contre un arbre, et repris ma route vers le village.

J'étais seul maintenant à la merci de sauvages, à qui personne n'aurait pu aller me redemander. Je me sentais prêt à tomber comme mes matelots, si ma volonté m'abandonnait une seule seconde, et je me raidissais de toute la force de mes nerfs pour me tenir debout. Mon guide me semblait ironique. L'aventure de mes hommes avait paru l'amuser beaucoup. Il était tout guilleret depuis que mon dernier fidèle

m'avait abandonné. Je crois que je n'aurais pas opposé une grande résistance à une attaque. Les effluves empestés m'arrivaient avec un redoublement d'intensité. Je ne comprends pas comment j'ai pu ne pas perdre connaissance et continuer cette marche.

Quand nous fûmes arrivés aux premières cabanes, un groupe de natifs vint à nous. Tous étaient armés de massues. D'apparence chétive, ils avaient cependant, je crois, une grande force musculaire. Leurs figures étaient horribles. Je compris qu'ils étaient avertis de ma visite. Ils montrèrent de l'étonnement en me voyant arriver seul. Le chef, assez vieux, était d'une extrême maigreur. Il fut très affable et m'indiqua d'un geste sa hutte, vers laquelle je m'avançai. Il se plaça à côté de moi et les autres natifs se groupèrent autour de nous. Ils exhalaient une odeur pire encore que celle répandue dans l'air.

Arrivé devant la cabane, le chef me fit signe d'entrer. J'avançai d'un pas vers la porte, mais je reculai. La puanteur qui en sortait était foudroyante. Un instant, j'ai perdu la notion des choses. Les figures grimaçantes des sauvages tournoyaient autour de moi. Je chancelai, ne voyant plus clair. Ce fut comme si une des massues qui m'entouraient se fût abattue sur mon crâne. Je parvins cependant à me ressaisir par un violent appel à ce qui me restait de force, et j'entrai.

Il y avait trois lits dans l'intérieur de la cabane. Sur deux d'entre eux, à droite et à gauche, était un cadavre en putréfaction. Le troisième était vide. C'est là que couchait le chef. Au mur étaient des objets accrochés, sans doute des armes. Je les vis vaguement. Je me rejetai bien vite au dehors. Chose étrange et presque incroyable, l'atmosphère extérieure avait cessé d'être viciée pour moi. Elle me parut aussi pure que celle que je respirais au large sur le pont du *Tolna*. J'ai compris alors comment les sauvages ne sentaient rien. Dante avait noté cette observation avant moi : « Il faut descendre ici lentement, fait-il dire à Virgile dans le cercle des hérétiques, afin d'accoutumer un peu nos sens à cette triste odeur; plus tard nous n'y ferons plus attention. »

Tout à fait remis maintenant et respirant librement, je fis des cadeaux au chef et à sa suite, leur achetai quelques armes, et accompagné de mon guide, qui m'était resté fidèle, je pris le chemin du retour.

Au bout d'une heure de marche, je rencontrai mes cinq matelots qui s'étaient concentrés sur la limite de la zone empestée, où ils m'attendaient.

Le soir, je revis M. Truchy, à qui je racontai mon voyage et qui compléta les renseignements qu'il m'avait déjà donnés sur les natifs. Ils n'ont pas de rois; mais des chefs. Ce sont les grands propriétaires de cochons. On devient chef quand on en a assez pour acheter un titre. Les riches ont jusqu'à douze femmes. D'autres n'en ont pas, obligés de rester célibataires, faute de pouvoir s'en procurer. Les natives — ce qui ne fait pas l'éloge des hommes, remarqua M. Truchy, — ne se plaisent pas dans l'île. Elles n'ont qu'un désir : celui de s'en aller, et pour peu qu'elles aient l'odorat plus développé que leurs maris, le fait ne doit pas surprendre. Chaque fois qu'un bateau de travail se présente, elles sautent dans les canots pour s'enfuir. Les hommes, furieux de perdre leurs compagnes, tirent sur les matelots. Des navires de guerre viennent de temps en temps châtier les insulaires, à la suite de ces incidents; ce qui n'aboutit qu'à les irriter davantage. Un croiseur était encore passé récemment et avait tiré quelques coups de canon sur le rivage. La population de la Pentecôte est du reste en décroissance, phénomène qui s'explique sans peine par la fréquence des maladies de poitrine, la rareté des femmes et les massacres des guerres intestines.

MASQUE INDIGÈNE
DE TRUCHY STATION.

De Truchy, nous nous sommes rendus à un autre point de l'île, à Small Bay, une crique resserrée entre de hautes montagnes escarpées et bordée de rochers. Les naturels n'y sont pas moins farouches que

ceux que je venais de visiter. Je suis descendu sur le rivage avec un des canots, laissant l'autre en mer pour protéger le premier en cas d'attaque. Quelques coups de feu furent d'abord tirés contre nous. J'empêchai qu'on y répondît et continuai à m'avancer vers la terre, où j'abordai. Les natifs comprirent alors que nous n'avions pas d'intentions hostiles et s'approchèrent de nous. Tous étaient armés d'un fusil et d'un casse-tête ana-

INDIGÈNES DE STEEP CLIFF BAY.

logue au tomahawk des Peaux-Rouges, qu'ils portaient droit sur l'épaule, de façon à être constamment prêts à frapper.

Ils nous firent un accueil amical; mais nous pûmes nous rendre compte qu'il était bon de se tenir sur ses gardes avec eux. Ils tournaient continuellement autour de nous et toujours il y en avait un qui trouvait moyen de se glisser derrière notre dos. Il faudrait, comme disait M. Truchy, avoir des yeux partout. Dès qu'un indigène n'est plus sous votre rayon visuel, il devient dangereux. Ils n'osent pas attaquer en face. On les contient par le regard, comme les fauves. Aussi, dans les îles, quand on traite avec eux, leur interdit-on de bouger pour qu'ils ne puissent vous tourner. Ils comprennent très bien qu'on use de cette

précaution et ils ne s'en étonnent ni ne s'en formalisent. Parfois quand ils méditent un mauvais coup, les sauvages, pour se débarrasser du regard qui les intimide, montrent au loin un objet et ils profitent du moment où on a l'attention portée d'un autre côté, pour abattre leur massue. Malheur au blanc qui manque du pied devant des natifs et tombe par terre! Il ne se relèvera pas. C'est l'instinct des animaux féroces de se jeter sur leur dompteur s'il trébuche dans leur cage.

J'ai pris des photographies sans me départir de mes précautions. Pendant que j'avais la tête sous la toile, je postais deux hommes derrière moi l'arme au bras. Les sauvages faisaient bien mauvaise mine à ce jeu qu'ils ne connaissaient pas.

ILE DE LA PENTECOTE. STEEP CLIFF BAY.
NATIFS EN PIROGUE A UN HOMME.
(Ils portent une touffe de feuilles derrière à la taille.)

Après cinq jours passés à Small Bay, nous nous rendîmes à l'île des Lépreux ou Aoba, où nous mouillâmes dans une anse qu'on nomme Rice Bay. Un commerçant habite sur le rivage et fabrique du copra. Les natifs du voisinage sont d'humeur pacifique et douce. Ils ne portent pas d'armes empoisonnées, mais ceux qui vivent un peu plus loin n'ont pas une aussi bonne nature.

Je me suis rendu dans le youyou avec quatre hommes à quelques encâblures de là, à la prochaine baie, où le commerçant m'avait dit qu'était établi un de ses confrères.

En effet, nous apercevons, en débarquant, une petite maison, vers laquelle nous nous dirigeons. Un papier blanc était collé sur la porte. Quelle n'est pas notre surprise en y lisant ces mots : « L'homme qui demeurait ici vient d'être assassiné par les natifs »!...

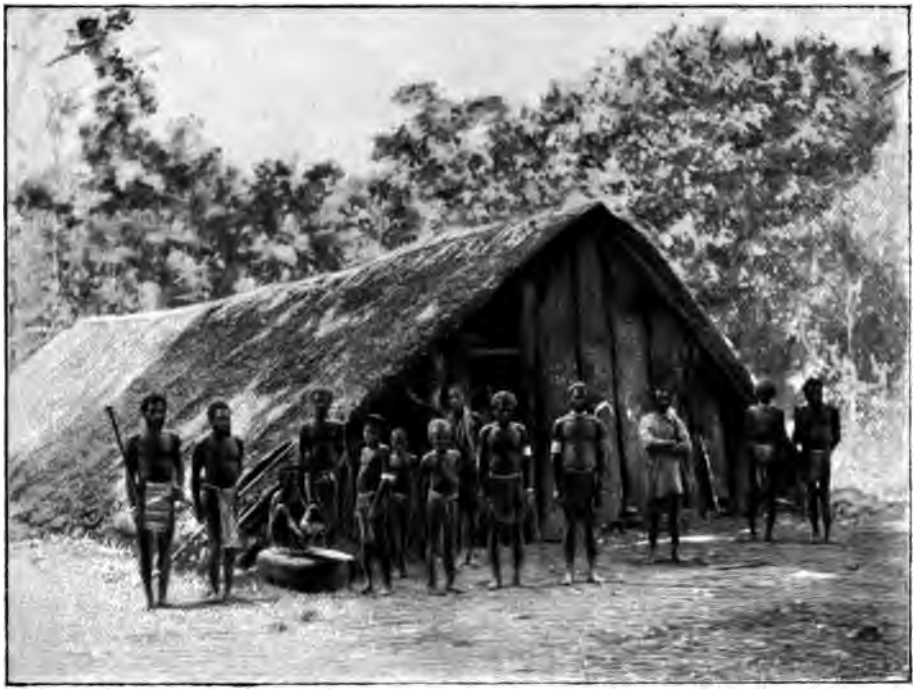
C'était vrai! Le commerçant de Rice Bay, ayant appris l'assassinat

de son confrère, avait aussitôt fait placer cette pancarte sur la porte par un serviteur à lui qu'il avait immédiatement dépêché. Qui se serait

NATIF DE L'ILE DES LÉPREUX OU AOBA.

attendu à retrouver si loin notre « Fermé pour cause de décès », avec une légère variante, il est vrai?

Je suis resté trois jours à l'île des Lépreux et me suis livré à une petite enquête sur le meurtre. D'accord avec les chefs, nous avons mis



ILE DES LÉPREUX OU AOBA. NATIFS DE L'INTÉRIEUR

(Hommes de la brousse et maison de réunion.)

ILE DES LÉPREUX OU AOBA (NOUVELLES-HÉBRIDES). FEMMES ET ENFANTS.

un tabou sur la maison et ses dépendances pour qu'on ne touchât à rien avant l'arrivée du navire de guerre qui viendra faire les constatations et disposer des biens du mort. J'ai été avec les chefs et les natu-

ILE DES LÉPREUX OU AOBA. NATIF ARMÉ.

rels jusqu'à leur village, au milieu de la brousse. On m'a indiqué ceux qu'on soupçonnait d'être les auteurs de l'assassinat; ils ont eu grand'peur en nous voyant et croyaient que nous étions l'équipage du bateau de guerre vengeur; bientôt pourtant ils se sont familiarisés quand ils

ont été détrompés. J'avais bonne envie de les prendre; mais nous n'étions que cinq contre des centaines.

Les habitants de l'île des Lépreux sont très paresseux; ils n'ont ni art ni industrie d'aucune sorte. Ce sont les femmes qui font tout le travail chez eux. Elles ne se contentent pas de fabriquer des nattes comme ailleurs; elles grimpent sur les arbres pour cueillir les noix de coco et taillent même les flèches de leur mari. Les hommes n'en ont pas moins tous les privilèges. Il existe dans tous les villages une « maison de réunion » où ils ont seuls le droit d'entrer. C'est là qu'ils se tiennent presque toute la journée, discutant, fumant ou dormant. C'est à la fois le club moderne et l'agora antique, car on y décide de la guerre ou de la paix. Il arrive qu'à la suite d'une discussion de ce genre, on part en expédition contre une tribu voisine. L'entrée de la maison de réunion est interdite aux femmes. Il leur est défendu même de passer devant la porte.

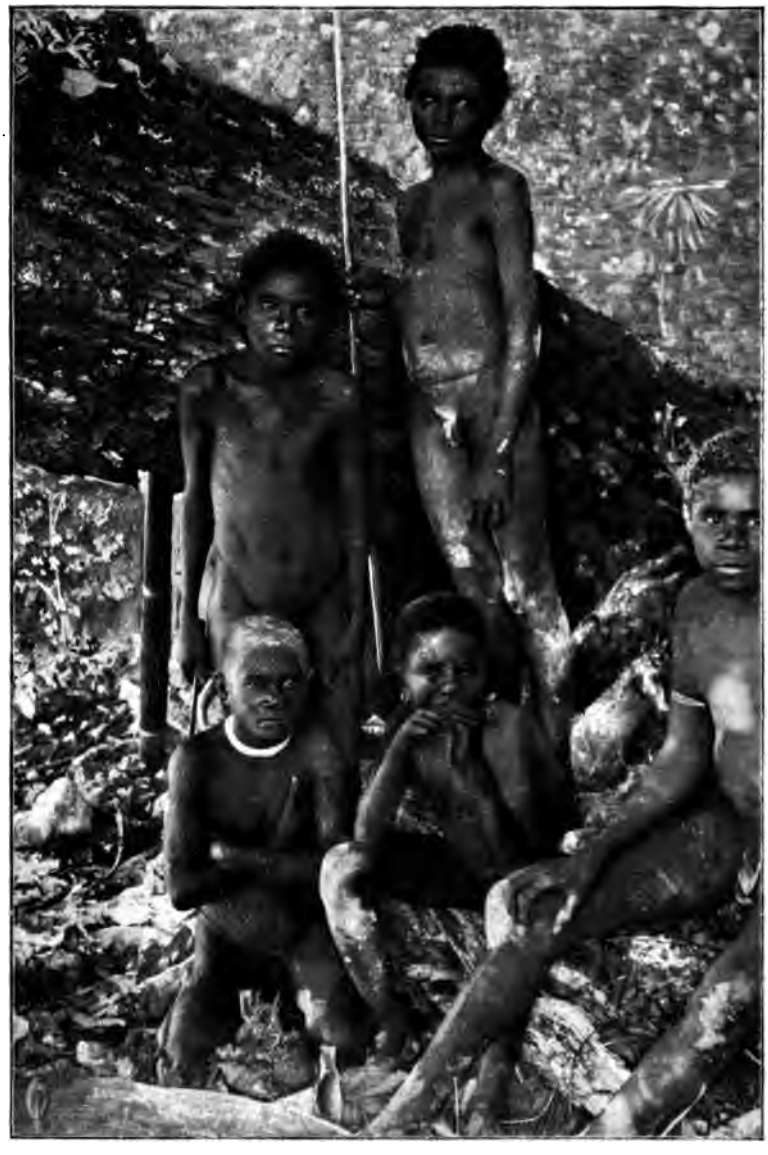
la montagne, d'autres venus du rivage opposé et appartenant à des tribus différentes, s'étaient disputé la place : on en était venu aux

FEMMES DE HOG HARBOUR. ESPIRITU SANTO.

mains. Une des bandes concurrentes avait été battue et s'était enfuie, non sans laisser des morts.

Nous vîmes des pirogues remplies de corps déjà débités qu'on emportait vers le village des vainqueurs pour y être distribués et mangés.

Les natifs avaient amené des quantités de cochons et des multitudes de poulets. La plage semblait une foire. On y voyait, ramassés en tas,



ENFANTS DE HOG HARBOUR. ILE D'ESPIRITU SANTO.

(Les marques blanches sont dues à la chaux, dont ils se couvrent pour guérir les piqûres d'insectes.)

des noix de coco, des ignames, des taros, des fruits de toutes sortes, de petits ouvrages faits par les femmes de la brousse. J'achetai de tout contre du tabac, des verroteries et des couteaux.

Les natifs sont bizarrement habillés de quelques fils de coco pendant à une ficelle qui s'attache à un morceau de bois, au bas des reins; devant ils portent de jolies petites nattes étroites se terminant par des franges. Les enfants ne portent aucun vêtement, non plus que les femmes. Celles-ci paraissent très gênées de leur nudité. Elles prennent le plus souvent la pose de la Vénus du Capitole ou bien, par des

ILE D'ESPIRITU SANTO.
NATIFS DE HOG HARBOUR FAISANT DES ÉCHANGES AVEC LE « TOLNA ».

torsions de jambes, elles essaient de rassurer un peu leur pudeur. Quelques-unes seulement ont une feuille minuscule qui suffit à dissiper leur embarras.

Je remarquai des natifs qui avaient des cheveux décolorés par la chaux. Une petite fille entre autres, que j'ai photographiée dans un groupe de femmes, avait les siens tout blancs. Mon objectif inspirait comme toujours une grande défiance. On le prenait pour un canon! J'ai eu beaucoup de peine à obtenir quelques épreuves, et les physionomies reproduites ne sont pas exemptes d'inquiétude.

Pendant que j'étais en marché avec les sauvages, d'autres sont

NOUVELLES-HÉBRIDES. ESPIRITU SANTO. HOG HARBOUR.

arrivés qui leur ont dit : « Vous avez fini vos affaires, allez-vous-en maintenant, que nous prenions votre place pour vendre à notre tour. »

Les premiers occupants refusèrent de se retirer et un nouveau combat s'engagea. Je vis tuer sous mes yeux, d'un coup de casse-tête, le chef de ceux avec qui je venais de faire des échanges, « prince de belle prestance et d'honnête accueil, » que j'avais photographié un instant auparavant au milieu de quelques-uns des siens. Cette perte démoralisa les guerriers de sa tribu, qui prirent la fuite.

Les nouveaux occupants m'offrirent alors leurs marchandises : toujours des cochons, toujours des poulets, toujours des noix de coco, des ignames et des taros. Je n'avais plus besoin de rien, mais je ne pouvais guère me dispenser d'acheter. Il fallait bien accorder à des vainqueurs le traitement de la nation la plus favorisée. Je donnai ce qui restait dans mon canot de tabac, de verroteries et de couteaux, contre des approvisionnements dont je regorgeais déjà et que je ne savais plus comment emporter sur le yacht. Pendant que l'on me fourrait encore des cochons et encore des poulets, je voyais des sauvages se jeter sur les cadavres et les découper en morceaux. D'autres en même temps ramassaient des branches sèches et allumaient du feu.

Quand je m'embarquai pour regagner le *Tolna*, tous les natifs s'étaient accroupis par groupes, sur la plage, et commençaient leur repas de chair humaine. Des hommes avec qui j'avais fait des échanges moins d'une heure auparavant étaient déjà réduits à l'état de rôti. Carlyle aurait fait là-dessus de belles réflexions.

Loin d'être gênés par la présence des blancs, les natifs semblaient fiers de se livrer devant nous à la manifestation d'une de leurs coutumes nationales. Ils affirmaient leur victoire sur la tribu rivale, nous montraient de cette façon, qu'ils jugeaient sans réplique, leur force et leur vaillance supérieures. Le cannibalisme n'est pas seulement un besoin de varier la nourriture animale dans un pays où l'on ne connaît pas d'autre mammifère comestible que le cochon. C'est encore un symbole. C'est le signe de la victoire, comme pour les civilisés actuels d'entrer dans la capitale de l'ennemi et de passer sous ses arcs de triomphe, pour les anciens Romains de monter au Capitole, et pour les

empereurs byzantins de se montrer à l'Hippodrome, le pied posé sur le cou d'un compétiteur vaincu.

Il est certain que c'est une terrible humiliation de descendre dans l'œsophage de son ennemi. On n'imagine pas une dispersion et une désagrégation plus complètes de notre *moi* orgueilleux... Et pourtant ce geste brutal du vainqueur qui s'incorpore le vaincu a pu passer, tant est diverse et contradictoire la psychologie humaine, pour un acte de piété filiale. Témoin l'anecdote de cette ambassade auprès de Darius, d'une tribu indienne où les enfants mangeaient leurs parents morts pour qu'ils ne sortissent pas de la famille.

Sans quitter les Nouvelles-Hébrides, on trouve une contradiction analogue dans la sagaie des sauvages. Elle est garnie à son extrémité de trois pointes faites en os provenant de la famille du guerrier et, au-dessous, d'autres pointes fichées en diagonale proviennent du corps des ennemis tués par lui, chaque pointe marquant un ennemi tué, de telle sorte que, sur le même morceau de bois, des os disposés de la même façon sont les uns glorifiés et les autres honnis.

Mes matelots eurent le temps de voir le festin cannibale se terminer. Il fallut faire plusieurs voyages du rivage au *Tolua* pour rapporter toutes nos emplettes. Nous avions maintenant tant de petits cochons sur le pont qu'à peine on pouvait s'y mouvoir. Heureusement leur fréquentation était moins désagréable que ne l'eût été celle de leurs congénères d'Europe. J'ai déjà dit combien les cochons océaniens se familiarisent facilement. Fort gentils, très propres, exclusivement nourris de noix de coco, ils suivent comme des chiens et grimpent sur les genoux comme des chats, pour dormir et se faire caresser.

Le 11 août, à sept heures et demie du matin, par une bonne brise du sud-est, nous partîmes pour Port-Olry, un autre point de l'île.

Au moment où nous arrivions dans le port, à neuf heures et demie, nous nous aperçûmes de la disparition de l'un de nos deux canots. J'envoyai immédiatement des matelots à sa recherche dans l'embarcation restante. Ils tardèrent à revenir, et j'avais vu rôder dans la direction où ils avaient disparu des pirogues natives qui m'inspiraient quelque inquiétude. Enfin, au bout de deux heures, ils revinrent sains et saufs, rame-

FEMMES DE HOG HARBOUR. ESPIRITU SANTO.

(Elles vivent sauvages dans la brousse.)

Au moment de notre arrivée à Port-Olry, le missionnaire était occupé à creuser entre sa maison et l'église une tombe pour le capitaine Rossi. C'était le nom de la victime. Nous débarquions juste pour l'aider dans cette triste occupation. Je chargeai deux de mes matelots d'achever le travail commencé.

Les sauvages avaient remis le corps au prêtre, en l'avertissant que s'il apparaissait un navire de guerre, ils tueraient l'un de ses convertis

ILE D'ESPIRITU SANTO. PORT-OLRY. LA TOMBE DU CAPITAINE ROSSI CHEZ LE MISSIONNAIRE.

ou lui-même. Je lui proposai de l'emmener sur le *Tolna* pour le soustraire à la réalisation trop présumable de ces menaces; mais il n'accepta pas, me disant que son poste était là et qu'il ne devait pas le quitter.

Je manifestai l'intention d'aller visiter les villages de natifs dans la brousse et les montagnes. Le missionnaire voulut bien m'accompagner. Avec mes matelots et mes guides, nous formions toute une caravane. Le chemin à travers la forêt était long et difficile. Nous enfoncions dans un profond tapis de végétation, où des lianes traînantes s'accro-

auxquelles sont enfilées des perles. Quant aux femmes, elles mettent pour sortir une petite feuille de pandanus, qu'elles font tenir parfois sans aucun lien, en serrant les jambes l'une contre l'autre.

Les maisons ont la forme d'une tente ou d'un toit posé à terre. Elles sont longues d'environ trente mètres sur quatre de large. Les hommes n'habitent pas avec les femmes. Ils peuvent avoir autant d'épouses qu'ils le veulent; mais elles doivent demeurer à part, chacune dans une petite maison où leur mari va les voir. Un autre homme ne pénètre pas dans la case d'une femme, et une femme ne doit pas même approcher de celle d'un homme. Quand un homme meurt, on enterre ses femmes avec lui comme des veuves du Malabar. Les idées des sauvages sur la vie future leur font croire qu'il aura encore besoin des soins de ses épouses dans un autre monde. C'est aussi une façon d'ôter aux femmes la tentation de tuer leur mari.

NATIF DE LA BROUSSE PRÈS DE PORT-OLRY (ESPIRITU SANTO), ARMÉ DE SA SAGAIE EMPOISONNÉE.

Nous avons quitté Port-Olry le lendemain de notre excursion au village natif pour nous rendre à la baie de Saint-Philippe, toujours dans l'île d'Espiritu Santo. Nous y mouillâmes dans un site pittoresque, à l'embouchure de la rivière Jourdan. Elle est assez large et les bords en sont plats et garnis de roseaux dans le voisinage de la mer; mais ils se relèvent bientôt en amont et deviennent très escarpés. Le cours du Jourdan est rapide et torrentueux.

Aussitôt débarqué, je suis allé y pêcher à la dynamite et j'ai pris une grande quantité de poissons. Je remontai ensuite en canot la rivière, dont la navigation était rendue difficile par la force du courant et le peu de profondeur du fond. A certains endroits, les matelots devaient des-

cendre et remorquer le bateau. Les canards sauvages étaient nombreux et j'en ai tué beaucoup, ainsi que des pigeons ramiers.

Les habitants de cette partie de l'île sont très craintifs et ne se décident à s'approcher des blancs que lentement et à petits pas. Une attitude qui ne leur paraît pas suffisamment cordiale, un geste un peu brusque, leur font rebrousser chemin, et ils disparaissent de nouveau dans les fourrés. Ils ont pour armes, outre les arcs et les flèches, des sagaies garnies de pointes en os humains disposés comme je l'ai dit plus haut. Ils les lancent avec la main comme la javeline romaine. Elles sont faites d'un bois flexible et qui vibre et siffle au moment où on les darde.

BAIE DE SAINT-PHILIPPE. RIVIÈRE JOURDAN, ILE D'ESPIRITU SANTO. INDIGÈNES.

Le jour qui suivit notre installation dans l'estuaire du Jourdan, je pris mon youyou, et, accompagné de cinq hommes, je partis en expédition, malgré une pluie battante. Nous contournâmes la pointe de l'île. A cinq milles environ de notre mouillage, nous aperçûmes une fumée qui s'élevait au-dessus des arbres. Que j'envie les anciens navigateurs pour l'émotion qu'ils ont dû éprouver lorsqu'en approchant d'une terre que leurs cartes n'indiquaient pas, ils apercevaient de loin, comme moi, cette mince colonne de vapeur qui leur révélait la présence d'une variété d'êtres humains encore inconnue! C'est une joie dont nous sommes désormais sevrés. Les sauvages que j'allais voir avaient déjà perdu quelque chose de leur primitive candeur. Ils avaient fait des échanges avec des bateaux d'esclaves. Leur manière d'être et leur mode de penser s'étaient modifiés au contact des blancs, comme on trouve des bouts de fil et des chiffons d'étoffe dans le nid des oiseaux des villes, comme l'architecture des hirondelles s'est transformée en Amérique.

J'avais refait en moi artificiellement l'état d'âme d'un Cook, ou d'un Bougainville, lorsque, descendu à terre, je m'engageai à travers la brousse à la recherche des natifs. J'avais laissé le youyou à la garde d'un matelot sur la plage. Je postai à une certaine distance un autre de mes hommes, de façon qu'il pût entendre un appel de la rive, et plus loin encore un troisième, à portée de la voix du second, formant ainsi sur mon chemin une chaîne qui me reliait au canot.

Je suivis, avec les deux compagnons qui me restaient, une piste en zigzag, que ma pratique des forêts polynésiennes m'avait permis de reconnaître au milieu de la profuse végétation des fougères. Nous marchions sous les futaies gigantesques des bois d'aigle, des gommiers et des tecks. L'escalade des épidendres grimpait aux arbres. L'enguirlandement des lianes courait en astragales d'une cime à l'autre. Des rameaux en stalactites pendaient aux branches des multipliants autoreproducteurs dressés sur l'arc-boutant de leurs racines aériennes. Des orchidées s'entrelaçaient en fourrés, et dans l'ombre apparaissaient en visions fantasques les figures bizarrement contournées des ophrys. Des fleurs blanches et rouges brillaient sur la hampe des limodores comme des étoiles aux reflets changeants, mêlées à la verdure sombre. La pluie perçait l'épais couvert des frondaisons. Les sous-bois s'estompaient d'une brume bleuâtre. Les nappes d'herbe avaient des transparences d'émeraude. Le cornet des larges feuilles convolutées que nous frôlions au passage nous éclaboussait de gouttelettes. Une buée chaude montait de la terre et enveloppait la forêt. Il y avait dans l'air une senteur de mousse humide à laquelle se mêlaient le parfum des massifs de calophyllum et les esprits subtils exhalés des tissus ligneux; mais par-dessus tout cela, je distinguais l'odeur du sol lui-même, cette odeur sauvage et fauve qui, si l'on me transportait par quelque opération magique dans une île océanienne, me ferait reconnaître, les yeux fermés, en quels lieux du monde je serais.

C'est à cette odeur plus encore qu'au paysage que sont rivés mes souvenirs. C'est elle qui me manque depuis que je suis rentré dans notre vieux monde. Une jolie Parisienne disait dernièrement : « Je ne peux pas quitter Paris. Il me faut l'odeur du crottin... » Moi, ce

qu'il me faut, c'est l'odeur de la terre sauvage. Je la cherche; je la hume, adhérente aux objets que j'ai rapportés des îles, comme on retrouve le goût d'un baiser au parfum d'un vieux billet d'amour. C'est en elle que mon âme voudrait se baigner encore, se rafraîchir à ses vertus balsamiques, se sentir caressée sur toutes ses surfaces et dans tous ses replis.

Les natifs d'Espiritu Santo cachent si bien leurs habitations qu'elles sont invisibles pour quiconque n'a pas une grande habitude de la brousse. Dans les lagunes, les crustacés prennent la nuance des coraux parmi lesquels ils vivent. Des crabes rouges courent dans les branches des paucillopores rouges et des crabes bleus entre les brindilles des millépores bleus. De même les huttes des sauvages sont vertes dans la verdure. Après avoir marché quelque temps, je découvris un toit de feuilles. Je poussai plus loin et ne tardai pas à dénicher tout un village, éparpillé sous les arbres; mais il était vide. Notre approche n'avait pas échappé aux habitants, qui s'étaient enfuis.

Nous étions trempés par l'averse et nous mourions de faim. Partis de grand matin, je m'étais laissé entraîner beaucoup plus loin que je ne comptais aller, et je n'avais pas de provisions. Nous cherchions en ce moment de quoi nous mettre sous la dent, bien plus que matière à des observations ethnographiques ou à des descriptions pittoresques. Je choisis une maison, celle qui avait la meilleure apparence, et j'y entrai avec mes deux matelots. Nous y étions à l'abri de la pluie. C'était déjà quelque chose; mais je voulais davantage et je fouillai partout pour trouver les vivres que sans doute on y avait cachés. La maison était haute et vaste. De longues branches disposées sur des tronçons d'arbres formaient des lits ou des bancs. Sur un billot qui servait de table étaient posées des poteries et dans les coins il y avait des morceaux de gros roseaux creux, avec lesquels les femmes vont puiser de l'eau; mais je ne voyais rien à manger.

Nous visitâmes d'autres maisons sans plus de succès et nous allions nous résigner à la dure nécessité de jeûner jusqu'à notre retour à bord du *Tolna*, quand nous vîmes arriver un natif tout tremblant. Il se courbait avec tant d'humilité, qu'il semblait marcher à quatre pattes :

pouvoir et de fortune ne font pas moins de victimes que le cannibalisme. On dit que les sauvages sont les représentants d'une humanité dégénérée. C'est peut-être vrai; mais moins dégénérée que chez nous dans bien des cas. Ils sont restés plus près que nous de la barbarie primitive, qui fut l'état parfait de notre espèce, celui où l'homme a été le plus complet, où le jeu de ses facultés intellectuelles et des organes physiques s'est balancé le plus harmonieusement. Nous sommes fiers de notre civilisation, sans voir qu'elle est la béquille qui soutient notre faiblesse. C'est le régime que suit un valétudinaire, ce sont les petits soins de sa gouvernante à un vieillard. Nous ne pouvons pas nous en passer et il faut nous y résigner; mais nous en vanter est trop.

Il faisait nuit quand nous rentrâmes à bord. On y était très inquiet, croyant que nous avions été massacrés :

— Eh bien, lequel de vous aurait lu la messe, si le capitaine était mort? » demandai-je aux matelots que j'avais laissés sur le navire. Je n'ai pu obtenir de réponse à cette question.

Le lendemain, je fis une excursion dans la brousse, à la recherche de villages indigènes; mais dans tous nous trouvions la solitude. Les indigènes s'étaient enfuis, terrifiés par la vue de marins habillés comme ceux des vaisseaux de guerre. Dans un village cependant était restée une vieille femme que son âge ou la maladie avait empêchée de suivre l'exode. Quand elle nous vit approcher, elle poussa des hurlements si affreux que nous en fûmes épouvantés et que nous prîmes la fuite à notre tour, nos nerfs ne pouvant plus supporter ses cris stridents.

Enfin nous tombâmes sur des natifs moins poltrons que les autres et qui nous guidèrent jusqu'à un village situé près de la mer. Là les habitants n'avaient pas émigré. Ils s'étaient déjà familiarisés avec la vue de notre navire, qu'ils apercevaient de loin, du haut d'un promontoire.

Nous déjeunâmes dans la rue, servis par les naturels qui nous avaient amenés. Les autres s'étaient groupés autour de nous et nous regardaient de tous leurs yeux, en parlant entre eux avec animation.

Je fis quelques échanges et leur donnai du poisson que j'avais pris à la dynamite, ce qui les rendit très heureux : « Bon bateau, répé-

taient-ils, bon bateau!... Jamais bon bateau comme cela ici... »

Ils nous suivirent jusqu'à notre canot, qu'ils prirent sur leurs épaules pour le mettre à l'eau, et le chef me fit présent d'une douzaine de jolies

BAIE DE SAINT-PHILIPPE. RIVIÈRE JOURDAN. ESPIRITU SANTO. FEMME DE CHEF.

filles, que je dus abandonner plaintives sur le rivage, laissant aux populations un exemple de morale en action digne du jeune Scipion, décidément trop vanté.

Dans l'après-midi les femmes et les filles du chef vinrent me voir à

bord. Je voulus les faire asseoir pour les photographier dans cette pose, mais ce fut très difficile. Jamais elles ne s'étaient assises. Elles

BAIE DE SAINT-PHILIPPE. RIVIÈRE JOURDAN. ILE D'ESPIRITU SANTO.
FILLE DE CHEF EN VISITE A BORD DU « TOLNA ».
(Elle s'asseyait pour la première fois sur une chaise.)

ne savaient pas comment on faisait. « Quelle misérable chose qu'il faille tout apprendre, disait Fantasio. Apprendre pour être peintre, pour être palefrenier! Apprendre pour faire une omelette! » J'ai cons-

FILLE DE CHEF AVEC SES SUIVANTES DONT L'UNE TIENT UN ROSEAU A PUISER DE L'EAU.

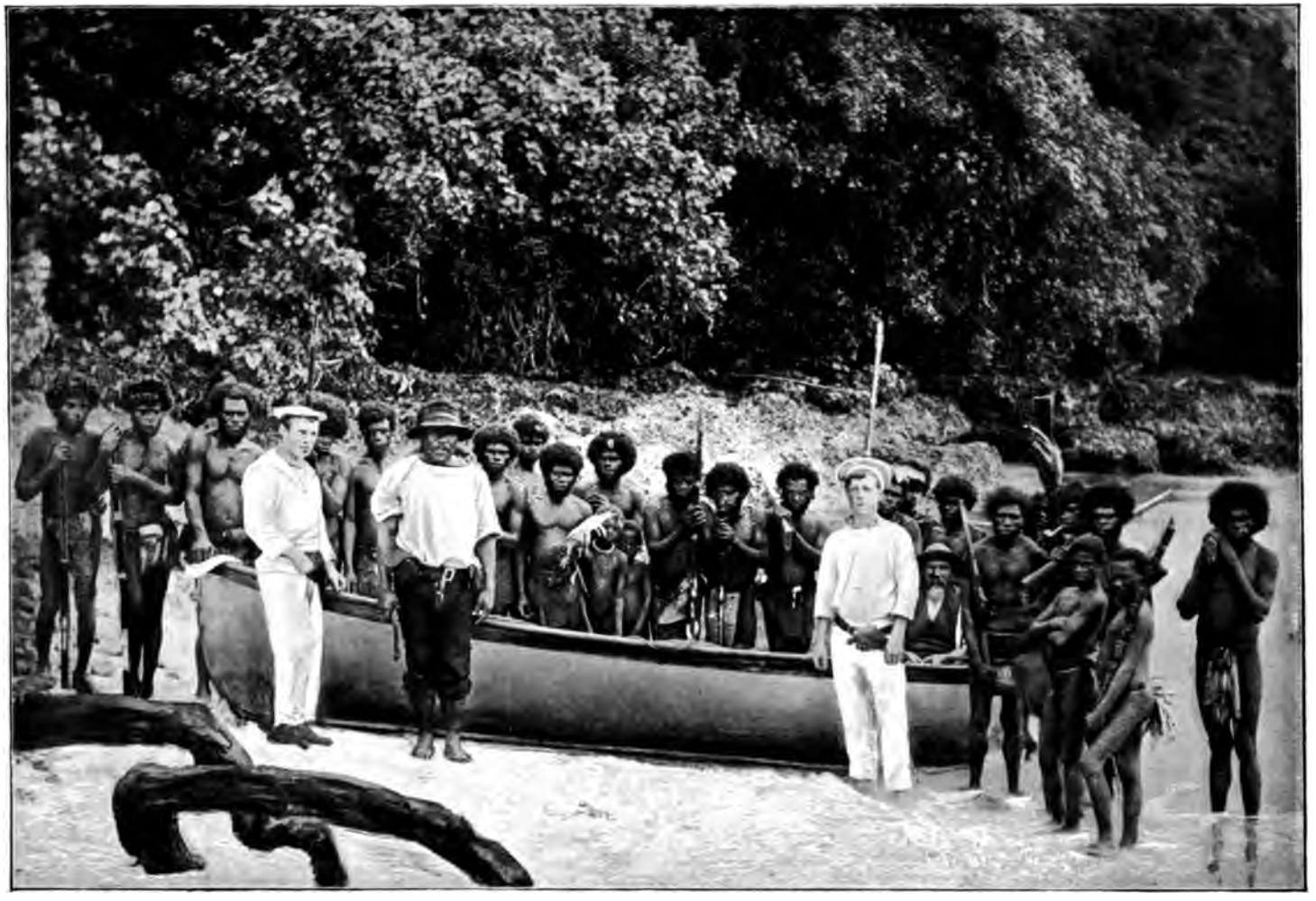
excursion et avait une grande expérience des natifs, me dit : « Il faut les suivre. Sans cela ils vont faire un mauvais coup. Montrons-leur que nous n'avons pas peur d'eux. »

On prétend qu'en temps de révolution tout ce qui est fait hardiment est fait prudemment. Il en est de même avec les sauvages. Nous nous laissâmes conduire dans les grottes. Chacun de nous était entouré de plus de cinquante sauvages. Je n'avais plus près de moi qu'un seul de mes matelots, Lazaro, un natif de Fidji, qui lui-même avait été sauvage dans son île. Il me disait par intervalles : « Ils n'ont pas la mine rassurante, ces gens-là. » Et je dois reconnaître qu'ils avaient de bien mauvaises figures.

Nous étions dans une souricière. Pressés par les sauvages et hors de la vue des uns des autres, je ne sais pas si nous aurions pu même vendre chèrement notre vie. Il nous eût été impossible de nous servir de nos fusils contre ces bandes qui nous enserraient de toutes parts et ne nous laissaient la liberté d'aucun mouvement. Nous avions bien nos revolvers: mais ils n'auraient pu nous empêcher d'être assommés par derrière.

Ce qui me rassurait plus que nos armes, c'était le voisinage des femmes que j'apercevais dans une autre grotte en face de nous. Je savais que les sauvages ne tuent jamais devant les femmes. C'est ainsi que dans les drames de cape et d'épée, des seigneurs friands de la lame attendent que les dames ne soient plus là pour se provoquer : « Nous causerons tout à l'heure, monsieur. » Cette chevalerie des sauvages qui épargne la sensibilité nerveuse de leurs compagnes était pour moi une garantie dans toutes les îles. En arrivant dans un village ou dans une maison, nous commencions par demander les *meri* (femmes), et si elles paraissaient, nous restions; sinon, nous nous en allions. Lorsque les femmes étant là, nous les voyions s'éclipser l'une après l'autre, nous comprenions qu'il était temps de battre en retraite.

L'aventure des grottes se termina de la façon la plus tranquille et la plus bourgeoise. La pluie cessa. Les sauvages quittèrent leur abri. Nous fîmes comme eux et nous remîmes en route vers la plage, le long des petits sentiers qui serpentaient entre les fissures des rochers.



BAIE DE SAINT-PHILIPPE. ILE D'ESPIRITU SANTO. MATELOTS DU « TOLNA » FAISANT DES ÉCHANGES AVEC LES NATIFS DE LA BROUSSE AU MOUILLAGE DE LA TABLE.

Tous les natifs nous escortaient. Notre embarcation était restée où nous l'avions laissée. Ils la reportèrent à l'eau et nous firent des adieux très affectueux, poussant de grands cris quand ils nous virent nous éloigner.

La veille de notre départ était un dimanche. Nous fîmes un pique-nique. C'était notre grande distraction dominicale, la seule que je pusse

BAIE DE SAINT-PHILIPPE. ILE D'ESPIRITU SANTO. FEMMES INDIGÈNES DU MOUILLAGE DE LA TABLE.

procurer à mes matelots dans les îles; mais ils en étaient très amateurs et nous ne prenions pas moins de plaisir qu'eux à ces parties, où il y avait toujours un côté d'imprévu très amusant.

Nous n'emportions du yacht que nos fusils de chasse, des cartouches de dynamite et des allumettes, avec quelques petits paquets de marchandises à échanger avec les natifs : perles de verre, tabac, couteaux, étoffes. Je donnais de la dynamite à deux hommes, et ils devaient rapporter du poisson. Je remettais des fusils à deux autres, et ils devaient rapporter du gibier. Je confiais les paquets de marchandises à deux autres encore, et ils devaient aller chez les natifs leur acheter des

légumes et des fruits, à l'occasion, des cochons et des poulets, que l'on trouve presque partout. Après quoi l'on se dispersait pour se retrouver à midi précis à un endroit indiqué, vers lequel nous nous dirigions, ma femme et moi, avec le stewart et un matelot. Le *cook* et Jean, le second cuisinier, venaient aussi avec nous. Ce dernier était le Français que j'avais pris à Apia. Il était excellent pour les pique-niques et les grands dîners.

Avec son collègue et le matelot, il commençait par préparer le four canaque et dresser deux tables, une pour ma femme et moi, ainsi que pour M. Walsh, si je ne l'avais pas laissé à la garde du navire; l'autre pour l'équipage.

A l'heure dite, mes matelots arrivaient au rendez-vous et me tiraient de l'inquiétude où j'étais toujours sur leur compte quand je les savais loin de moi. Alors tout le monde travaillait. On plumait les poulets et le gibier; on vidait les poissons; on épluchait les taros; on enveloppait chaque mets dans des feuilles aromatiques comme des cailles en caisse; puis on mettait tout dans le four canaque fabriqué d'après la méthode que j'ai décrite. Trois quarts d'heure après tout était dans un état de cuisson parfait. Nous mangions avec nos doigts gaiement et de bon appétit.

Pour dessert nous avions des fruits achetés aux natifs : des bananes, des goyaves, des melons d'eau, des noix de coco, parfois des noix vertes de forêt ramassées au pied des arbres où se perchent les ramiers et qui, détail bizarre, avaient déjà subi une première fois les phases d'une digestion. Les pigeons avalent ces noix avec leur coque verte, qu'ils digèrent seule, et l'on retrouve par milliers sous les arbres les noix restées intactes dans leur coquille parfaitement lisse et nettoyée...

« Et vous n'étiez pas dégoûtés? » me demande un lecteur d'estomac susceptible. Non, en vérité, pas plus que d'un œuf qui a dû passer par les mêmes défilés et dont la coque n'est pas davantage exempte de toute souillure de colombine.

Nous choisissions toujours pour nos pique-niques un joli endroit, le bord d'une rivière ou d'un lac, où, suivant la coutume native, nous

nous baignions après le repas. Ensuite nous faisions une sieste sur l'herbe, en ayant soin de laisser toujours des matelots en sentinelle pour éviter toute surprise; et puis nous nous mettions en route pour regagner le *Tolna*, enchantés de notre journée et regrettant seulement de ne plus être au matin, pour l'avoir encore en perspective.

CHAPITRE XV

LA PÉROUSE ET SANTA CRUZ

Départ des Nouvelles-Hébrides pour les îles de La Pérouse. — Vanikoro. — Le chef Sam et son parapluie. — Les cadavres de l'île Téval. — Bacey l'exterminateur. — Une pièce de monnaie provenant du naufrage de La Pérouse. — J'envoie un canot à Vanoua. — Inquiétudes sur son sort. — Les maisons tabou. — Climat malsain de Vanikoro. — Les côtes de Santa Cruz. — La baie de Carlisle. — La baie de Graciosa. — Les sauvages menacent d'envahir le *Tolna*. — Je lance une fusée de dynamite. — On ne nous garde pas rancune. — La feuille qui rend stérile. — Rencontre du *Royalist*.

Partis des Nouvelles-Hébrides le 19 août, pour les îles La Pérouse, nous arrivâmes dans la soirée du lendemain devant Vanikoro, sur les récifs de laquelle périt le grand navigateur français. Nous attendîmes le jour pour mouiller. Il n'est pas prudent de manœuvrer la nuit dans ces eaux perfides, pleines d'écueils cachés qu'on ne peut apercevoir qu'en se plaçant en haut des mâts et en tournant le dos au soleil.

Nous franchîmes une passe très étroite et assez longue, au milieu des brisants, et arrivâmes à une baie si profonde que nous dûmes pousser pour être sur les fonds jusqu'à une petite crique qui en formait l'extrémité; là ne nous arrivait plus aucun souffle de vent, mais par contre nous fûmes pris par un fort courant qui allait nous dresser contre les rochers si je n'avais promptement mouillé l'ancre de veille. Elle mordit heureusement, malgré la hauteur d'eau. Il fallut plusieurs heures de travail pour haler le navire au guindeau jusqu'à un endroit favorable.

Les natifs sont très sauvages. Quelques-uns cependant, parmi lesquels des chefs, vinrent nous voir dans leurs pirogues. Ils mâchaient tous des feuilles de bétel, mélangées avec de la chaux. D'élégantes petites boîtes en roseau ou en coquillages, dont ils sont toujours munis, en contiennent une provision, ainsi qu'un bâtonnet avec lequel ils portent

la chaux à leur bouche. Leurs lèvres en étaient toutes teintes et leurs dents noires. Ils crachaient rouge comme du sang.

Les hommes se couvrent d'un morceau de tapa pendant au-dessous du ventre; les femmes enroulent une pièce d'étoffe autour de leur taille. Elles ont de légers tatouages sur la figure.

Les deux sexes portent aux oreilles de grands anneaux de perles enfilées, ou découpés dans des écailles de tortues. Il y en a parfois une

NATIFS DE L'ILE DE VANIKORO OU LA PÉROUSE.

dizaine à une même oreille, dont le lobe est percé d'un trou que leur poids a élargi et auquel quelques-uns accrochent leur pipe. Ils portent au bras, près du coude, des bracelets de différentes couleurs, faits de nattes très finement tressées, de différentes couleurs, présentant de jolis dessins formant des rayons, des chevrons, des dents de scie ou des bâtons rompus. C'est là qu'ils mettent le plus souvent leur pipe. Sur la poitrine, semblable à une plaque d'ordre, se balance une rondelle faite d'une grande coquille de ces peignes de Saint-Jacques, qui ornaient le chapeau des anciens pèlerins. Les natifs en achètent la matière première aux hommes de la brousse, qui les trouvent sans doute dans leurs

montagnes à l'état fossile; mais ils la travaillent eux-mêmes. Ils la taillent, la polissent, l'incrustent de perles et de morceaux d'écaille; puis, quand ils l'ont portée pendant quelque temps, ils la revendent ainsi transformée aux hommes de la brousse contre une femme. C'est un prix fait. On peut acheter aussi une femme, une fille ou un jeune garçon pour du tabac ou un mètre d'étoffe. Comme dans toute la région, les femmes sont heureuses quand on les achète, surtout si c'est pour quitter l'île.

NATIF DE VANIKORO. LES CHEVEUX SONT ENROULÉS DANS DES BANDES DE TAPA.

Non plus qu'un bourgeois de Londres, un natif ne va jamais sans parapluie. C'est une grande feuille qui lui en tient lieu. Pendant que le chef Sam était sur mon pont, une ondée est venue à tomber; il s'est accroupi pour offrir une moindre surface à la pluie et s'est abrité sous la feuille. Je l'ai photographié par surprise dans cette attitude.

Un sac attaché sur la poitrine ou sur le côté complète l'équipement des naturels de Vanikoro, qui peuvent dire comme le philosophe Bias : « Je porte tout avec moi. » Ils y mettent avec leur boîte de bétel tous leurs objets de quelque valeur. Très nomades, ils se construisent des maisons dans tous les coins de l'île et n'y laissent que les quatre murs quand ils s'en vont. Les femmes sont chargées d'emporter les nattes sur lesquelles on couche.

Le lendemain de notre arrivée, j'allai visiter l'île de Tevaï, devant laquelle nous étions amarrés. Nous n'y vîmes pas d'habitants; mais en continuant notre promenade, nous avons trouvé couchés dans l'herbe

un grand nombre de corps et de squelettes. En arrivant à bord nous fûmes reçus par le grand chef Baccy, qui nous attendait. Je lui parlai

LE GRAND CHEF SAM DE VANIKORO OU ILE DE LA PÉROUSE
PHOTOGRAPHIÉ PAR SURPRISE PENDANT QU'IL S'ABRITE DE LA PLUIE.

des morts que je venais de voir. Il me répondit fièrement en *piagin* que c'était lui et ses gens qui avaient massacré les habitants de l'île, avec lesquels il avait eu la guerre. Il se mit alors à nous raconter avec une mimique expressive comment il avait coupé les hommes en morceaux.

Ses traits anguleux se contractaient; ses yeux étincelaient de lueurs fauves et il maniait en parlant un couteau de boucher, acheté à quelque

LE CHEF BACCY DE VANIKORO OU ILE DE LA PÉROUSE
QUI A MASSACRÉ AVEC SES GUERRIERS UN VILLAGE DE 300 HABITANTS.

bateau d'esclaves. Baccy m'a vendu une pièce de monnaie provenant du naufrage de La Pérouse. Elle était dans sa famille depuis cent sept ans et se transmettait de père en fils. Baccy la considérait comme un talisman. Il la troqua cependant contre un horrible chien que j'avais à bord.

Tous les natifs ont la passion d'avoir des chiens pour faire la chasse aux sangliers, qui sont très nombreux dans l'île.

J'aurais voulu pouvoir me rendre à Vanoua, village de la côte, où je savais pouvoir acheter des objets intéressants; mais c'était une expédition qui demandait deux jours et je ne voulais pas laisser le yacht si longtemps seul. Les natifs venus de tous les points de l'île, qui

NATIFS DE VANIKORO A BORD DU YACHT « TOLNA ».
LE CHEF SAM TROQUE DES PIÈCES PROVENANT DU NAUFRAGE DE LA PÉROUSE
CONTRE UN CHIEN QUI M'AVAIT ÉTÉ DONNÉ PAR LE MISSIONNAIRE DE PORT-ORLY.

s'étaient rassemblés dans le voisinage de l'endroit où nous étions à l'ancre, rôdaient avec des allures inquiétantes autour de nous.

Je pris le parti d'envoyer à ma place mon maître d'équipage avec quatre matelots. Je les fis aligner sur le pont et inspectai leurs armes, leurs équipements et leurs provisions. Après quoi, je leur adressai un petit discours où je leur fis mes recommandations. On me permettra de le reproduire en faveur des bons conseils qu'il contient pour ceux qui naviguent parmi les îles de l'Océan équinoxial : « Boys, je vous envoie à une expédition assez dangereuse. Vous serez absents du bateau pendant deux jours. Maître, ne couchez pas dans les maisons natives. Passez les nuits dans l'embarcation, que vous ancrerez loin de la terre.

Ayez toujours un homme de quart. Vous, boys, ne vous séparez jamais les uns des autres, tenez toujours vos armes prêtes et surtout ne vous laissez pas tenter par les femmes indigènes. C'est pour avoir pris les femmes des natifs que tous les blancs se sont fait massacrer. N'acceptez pas les femmes que les naturels vous offriront. C'est un piège qu'ils vous tendront. L'homme se laisse désarmer. Il oublie la prudence et c'est la mort qu'il trouve au lieu du plaisir. »

J'examinai avec soin la chaloupe, et quand je me fus rendu compte que rien n'y manquait comme armement ni comme approvisionnement, je donnai l'ordre du départ.

Je ne fus cependant pas sans inquiétude quand le surlendemain je ne vis pas revenir mes matelots à l'heure où je les attendais. Je scrutai anxieusement l'horizon avec mes jumelles : je n'apercevais aucune voile. Le troisième jour passa sans qu'ils reparussent. Nous étions en proie aux plus tristes pensées et les tragiques souvenirs évoqués par ces parages n'étaient pas faits pour nous en distraire. Les sauvages continuaient à nous observer de la rive ou venaient en pirogue tournoyer autour du yacht. Enfin, dans la matinée du quatrième jour, nous aperçûmes la yole qui revenait. Nous la saluâmes d'acclamations joyeuses.

Le maître d'équipage me rendit compte de son voyage. Parti le vendredi 23 août, à huit heures du matin, il était arrivé à Vanoua à une heure d'après-midi, mais avait trouvé le village désert. Il avait relâché sur un autre point du rivage, où il avait aperçu un groupe d'habitations, et il avait fait quelques échanges avec les natifs. Reparti à quatre heures et demie, il était arrivé à six heures et demie à une petite île nommée Nanoun-ha, près de laquelle il avait passé la nuit. Mais le temps était devenu si mauvais et le courant si fort que le lendemain et le jour suivant il lui avait été impossible de revenir au navire. Il tombait une pluie diluvienne et les hommes avaient dû chercher un refuge dans les maisons natives, chez des hôtes qui n'avaient pas des physionomies bien engageantes. La moindre imprudence eût pu les perdre ; mais ils observèrent une discipline si exacte et se conformèrent si strictement aux ordres du maître qu'ils ne donnèrent aux sauvages ni prétexte ni occasion de les tuer.

M. Walsh me rapportait un grand nombre de curiosités et encore

une pièce de monnaie provenant du naufrage de La Pérouse, qu'il avait obtenue avec beaucoup de peine.

J'ai visité quelques villages natifs aux environs de notre mouillage. Les maisons sont vastes et faites en feuilles tressées, soutenues par des pieux. Elles sont toujours remplies d'une fumée de bois vert destinée à écarter les mouches venimeuses et les insectes qui sont le fléau de l'île.

UNE MAISON DE VANIKORO. LES NATIFS VIVENT DANS LA FUMÉE QU'ON VOIT SORTIR PAR LE TOIT POUR SE PRÉSERVER DES MOUCHES VENIMEUSES ET AUTRES INSECTES.

(L'homme devant la maison tient des noix de bétel qu'il vient de rapporter de la brousse.)

C'est au milieu de cette fumée qu'ils font cuire leurs aliments. Il y a dans toutes les maisons une sorte de pavillon posé sur quatre poteaux assez élevés pour qu'un homme puisse passer dessous. Cela leur sert pour leurs provisions. On y voit pendues et pêle-mêle à des cordes des têtes humaines, des têtes de cochon et des tortues, toutes couvertes de noir de fumée. On ne peut toucher à aucun objet sans se barbouiller de suie comme un ramoneur.

Les maisons des chefs ont toutes un coin frappé de tabou, où il est défendu d'aller, sous peine de mourir le lendemain.

bobo prend un caractère dangereux à Vanikoro. Une écorchure dont on ne verrait plus trace le lendemain en Europe se met à suppurer et ne finit pas de sécher.

Nous fûmes piqués aux jambes par les vilaines mouches dont j'ai déjà parlé et qui envahirent le bateau aussitôt notre arrivée. Il nous y vint des plaies grandes comme la main et qui furent très longues à se

VUE DE GRACIEUSE BAY. SANTA CRUZ.

cicatriser. Nous dûmes nous inonder de salsepareille, bien heureux encore d'en être quittes à si bon compte. J'avais pu craindre un instant le charbon ou la pustule maligne, en voyant les nombreux cadavres qui gisaient sans sépulture autour de nous et sur lesquels les mouches allaient se poser.

Nous levâmes l'ancre le 28 août, ne regrettant guère de Vanikoro que les huîtres magnifiques et délicieuses que nous pêchions dans la baie et dont nous nous étions régalés.

Des naturels montèrent à bord pour nous faire la conduite jusqu'à une certaine distance en mer. Ils avaient attaché leurs pirogues à la

remorque, mais à peine eûmes-nous présenté la voile, que le *Tolna*, poussé par une bonne brise, partit si vite que les amarres en fils de coco se rompirent et que les pirogues s'en allèrent à la dérive. Les sauvages furent obligés de sauter à la mer pour tâcher de les rattraper à la nage et rentrer chez eux.

Nous eûmes à franchir un passage très dangereux entre le rivage

PIROGUES VENANT EN NOMBRE POUR FAIRE DES ÉCHANGES.
(Les indigènes attaquent les navires quand l'occasion leur paraît favorable.)

et un haut-fond de récifs. Il est rempli de bancs de coraux et de bas-fonds que n'indiquent pas ou indiquent mal les cartes, très inexactes pour ces parages.

Nous longeâmes les côtes de Santa Cruz, où nous nous arrêtâmes dans la baie de Carlisle, auprès de laquelle résidait un missionnaire; mais nous ne le vîmes pas. On me dit qu'il était absent pour une quinzaine de jours. J'embarquai deux natifs pour me piloter vers la baie Graciosa où nous nous rendîmes ensuite et pour nous y indiquer un bon mouillage.

Nous arrivâmes par un temps très sombre. Nous étions signalés

depuis longtemps; les indigènes s'étaient rassemblés de tous les points du rivage. Leurs pirogues à balanciers montées chacune par deux ou quatre hommes nous entourèrent aussitôt en multitude innombrable. Je n'exagère pas en disant que la baie, d'une étendue de plusieurs milles, en était noire. Elles étaient si serrées les unes contre les autres que le yacht ne pouvait plus avancer. Les natifs nous abordaient et grimpaient sur le pont malgré nous, en s'agriffant de leurs ongles et de leurs pieds à contraction préhensive aux rebords, aux hublots, aux écubiers, en sautant au bout-dehors et aux câbles-chaînes, en s'accrochant à la sous-barbe et aux porte-haubans, en se faisant la courte échelle et en se hissant les uns sur les autres. Nous étions envahis en même temps par tous les côtés du navire et mes matelots ne pouvaient faire tête à tout le monde. La situation devenait dangereuse. Je lançai sur les pirogues une cartouche de dynamite que je tenais prête pour cette éventualité qu'il faut toujours prévoir. L'explosion déchira en mille pièces quelques-unes des frêles embarcations et fit tomber à l'eau les natifs, qui s'enfuirent terrifiés à la nage. Les pirogues qui n'avaient pas été atteintes virèrent de bord aussitôt et ceux des sauvages qui étaient sur notre pont, non moins effrayés, se jetèrent à la mer et regagnèrent la rive comme ils purent.

Il n'y a pas d'autre moyen de se débarrasser des natifs quand ils donnent l'assaut à un navire. C'est la méthode employée par les bateaux de travail. Elle cause plus de peur que de mal. Les sauvages en sont quittes pour une émotion désagréable, tout au plus parfois pour quelques contusions légères.

Ceux de Graciosa ne nous gardèrent pas rancune. Ils revinrent, mais les uns après les autres cette fois, nous faire des propositions d'échange. Ils sont très commerçants, et je leur achetai beaucoup d'objets curieux pour ma collection.

Le costume des hommes est semblable à celui de Vanikoro : ils ont aussi les grands anneaux aux oreilles et sur la poitrine la rondelle en coquillage avec laquelle ils achètent leurs femmes dans la brousse; mais ils ajoutent quelques détails à cette ornementation; par exemple une énorme bague en écaille qu'ils se passent dans la cloison du nez et

CHEF DE GRACIEUSE BAY. SANTA CRUZ.

dont un des côtés, en forme de demi-lune, leur pend sur la bouche, qu'elle couvre complètement. Quelques-uns, trouvant que cette parure nasale n'est pas encore suffisante, se percent les narines, où ils se passent des pendeloques. Un chef que j'ai photographié avait poussé le raffinement de l'élégance jusqu'à se faire sur le torse des brûlures artistiques qui formaient comme une sorte de fossé entre les pectoraux très saillants que rejoignaient comme des petits ponts deux languettes de chair. Il s'était coiffé pour venir me voir d'une sorte de tiare en verroteries, s'était mis des rameaux d'un symbolisme sans doute pacifique aux bracelets qu'il avait aux bras, s'était entouré le poing de bandes d'étoffe et portait attaché à l'autre poignet un coquillage rose en forme de conque.

FEMME DE GRACIEUSE BAY. SANTA CRUZ.

Les maris de Graciosa tiennent leurs femmes enfermées. On prétend qu'eux-mêmes ne peuvent les voir qu'à certains moments déterminés. C'est un usage qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans les îles du Pacifique. Je dus à la présence à bord de la comtesse et de sa femme de chambre de voir les natives, par grande exception. Elles vinrent sur le *Tolna*, ne résistant pas à leur désir de connaître des blanches.

Les hommes de Santa-Cruz et du rivage de toutes les îles du groupe se soustraient aux charges de la paternité. Dans le prodigieux fouillis de plantes qui grimpe en triple étage de fleurs et de verdure au flanc des montagnes, il en est une douée de propriétés mystérieuses, dont ils font manger les feuilles à leurs femmes et qui les rendent stériles. De quel ordre, de quel genre et de quelle espèce? Agit-elle comme emménagogue ou produit-elle l'atocie de façon en quelque sorte prophylactique? On le saura un jour sans doute. Un médecin de marine à bord d'un navire anglais avec qui j'avais l'occasion d'en parler me disait qu'en quittant l'Angleterre, il avait reçu l'ordre exprès de rechercher la

plante malthusienne, mais n'avait pu réussir à la trouver. Les hommes du rivage la cachent jalousement, de peur que ceux de la brousse n'en fassent usage à leur tour. Ils ne sauraient plus alors où s'approvisionner d'épouses.

Ce n'est pas, comme en Europe ou en Amérique, le souci d'élever une nombreuse famille ou l'ambition de laisser plus de fortune aux enfants déjà nés qui préoccupe les naturels de Santa Cruz. Il semble qu'ils veuillent dérober seulement les femmes aux ennuis de la grossesse et de l'allaitement, rendus plus incommodes encore par la vie errante qu'ils leur font mener. Ils ne renoncent pas pour cela aux joies familiales et achètent, avec les femmes, aux habitants de la brousse, des enfants tout élevés qui continueront la peuplade. C'est ainsi que les janissaires se recrutaient de fils de chrétiens.

Au milieu de la variété de mœurs et de coutumes qui règnent dans des îles séparées par des centaines de lieues, il est un usage que l'on retrouve partout en Océanie; c'est l'adoption. Elle est selon moi une conséquence des deux grandes institutions autochthones : la polygamie et l'anthropophagie. Les femmes d'un même homme se sont habituées, quoique souvent très jalouses, à donner leurs soins à tous les enfants de la maisonnée indistinctement, et d'un autre côté le danger d'être dévorés auquel étaient exposés les enfants orphelins a inspiré aux mères la pensée de se chercher des remplaçantes pour le cas où elles disparaîtraient.

Le lendemain de notre arrivée à Graciosa, un grand vapeur passa au large. Il nous aperçut et s'avança vers nous. C'était le croiseur anglais le *Royalist*. Il stoppa quand il fut à quelque distance de nous et le capitaine me demanda s'il pouvait mouiller dans la baie. Je lui répondis que, bien que tout près de terre, nous étions mouillés par vingt-deux brasses. Il était assez inquiet de trouver un pareil fond si près des côtes, craignant que quelque saute de vent ne le fît chasser sur ses ancres, d'autant plus que dans ces îles, par je ne sais quel phénomène d'optique, la terre semble toujours plus rapprochée qu'elle ne l'est en réalité. Je savais du reste que cette crainte n'était pas justifiée, la brise, le vent et le courant suivant toujours la même direction dans ces parages.

J'allai à bord du *Royalist*. Plusieurs de ses officiers connaissaient le *Tolna* pour l'avoir déjà rencontré, notamment à Sydney. Le capitaine Rason était bien étonné de nous trouver dans ces régions dangereuses.

NATIFS DE CARLISLE BAY.

Il me dit qu'il était venu pour punir les natifs, qui avaient voulu tuer leur missionnaire, celui-là précisément que je n'avais pas rencontré dans la baie où j'avais relâché la veille, et dont on m'avait dit qu'il s'était absenté pour une quinzaine de jours.

J'avais pu comprendre déjà à certains propos que les deux natifs que j'avais emmenés avec moi de la baie de Carlisle n'aimaient pas leur missionnaire. Je les amenai au capitaine, qui les interrogea et ne tarda pas à se convaincre qu'ils étaient parmi les auteurs de la tentative de meurtre.

Nous avons été avec le capitaine au village de Graciosa: mais les

LE CAPITAINE RASON DU H. M. S. « ROYALIST » FAIT UN DISCOURS AUX INDIGÈNES DE GRACIEUSE BAY QUI ONT MENACÉ DE TUER LE MISSIONNAIRE.

natifs étaient désormais moins confiants. On n'en voyait plus qu'un petit nombre et ils ne venaient plus nous proposer des échanges. Il en est toujours ainsi quand arrivent des bateaux de guerre. Le naturaliste Woodford raconte qu'aux îles Ellice, les habitants de Noukoufêtaou communiquent avec ceux d'Oaïtoupou au moyen de grands feux allumés au bord des récifs; la distance ne permet pas que les flammes soient vues directement d'une rive à l'autre; mais pendant les nuits sombres ou avant le lever de la lune, on en guette les reflets rouges au firmament. Il existe évidemment quelque procédé de télégraphie du même genre dans tous les archipels, car dès qu'un navire de guerre se

présente à l'horizon de la première île d'un groupe, la dernière île à l'autre bout de l'archipel en est aussitôt avertie. Les natifs font tout de suite leurs préparatifs de départ et quand le navire arrive, il ne trouve plus personne sur le rivage. Les navires de commerce n'ont pas plus que ceux de guerre la possibilité d'étudier les mœurs natives. Ils restent toujours assez loin en mer et les naturels se méfient d'eux presque autant que des croiseurs.

Les hommes ont pour armes à Santa Cruz de grandes arbalètes hautes de six à sept pieds, avec lesquelles ils sont d'une adresse surprenante. Ils atteignent à une grande distance les plus petits objets. Leurs flèches sont empoisonnées. Le venin, m'ont-ils dit, ne produit son effet qu'au bout de neuf jours.

Il n'est pas d'année où l'on n'ait à déplorer la mort de quelques blancs, causée par ces flèches. C'est ainsi qu'a succombé le commandant Gûtenhof dont la perte est encore regrettée par la marine anglaise. Les navires de commerce ont été si éprouvés qu'ils ont fini par renoncer à venir dans ces îles trop dangereuses. Les naturels ont d'ailleurs une mauvaise réputation en Océanie. On en fait peu de cas comme travailleurs, et transportés loin de leur île, en Australie ou en Nouvelle-Zélande, ils gardent leur caractère féroce. Rebelles à toute discipline, ils sont perpétuellement en querelle avec leurs compagnons.

Nous avons quitté notre mouillage en même temps que le *Royalist*, avec lequel nous navigâmes un instant de conserve. A peu de distance de Graciosa, nous aperçûmes un volcan au beau milieu de la mer. Il n'émergeait de l'eau que le cratère. Nous essayâmes d'aborder; mais les roches qui en garnissaient le bord étaient absolument à pic et nous ne pûmes y parvenir.

Le *Royalist* avait mis le cap comme nous sur Santa Anna des îles Salomon; mais le *Tolna*, meilleur marcheur, avait bientôt pris une telle avance, qu'au bout d'une heure, nous l'avions perdu de vue.

CHAPITRE XVII

SANTA ANNA

Santa Anna. — Le *Ringdove*. — Popularité de mon cuisinier français dans l'île. — La chasse aux têtes. — Les pirogues de chasse. — Le roi d'Ugi en uniforme de la marine anglaise. — Chasse aux pigeons. — Soirée musicale. — Querelle entre mes officiers. — Malaita. — Captives engraissées pour le festin cannibale. — Deep Bay. — Venise au temps d'Attila. — L'île de Florida. — Ennuis avec mes officiers. — Un cutter manque de nous aborder à notre entrée dans un havre de Nouvelle-Georgie. — Les meurtriers du capitaine Atkinson. — Rendova. — Nous essayons d'ouvrir un chemin dans la brousse. — Une alarme. — Le *Royalist* nous quitte. — Nouvel officier. — Rubiana. — J. P.... le pirate français. — Roman d'amour. — L'intérieur du pirate. — Festin cannibale en notre honneur. — Les trophées du roi Ingova. — Ce qu'on a dit de moi. — Le volcan et les geysers. — Galanterie native.

Arrivés à Santa Anna le matin, nous entrâmes, non sans difficulté, dans la baie où était mouillée la canonnière anglaise *Ringdove*. Son capitaine M. Brima, que je connaissais pour l'avoir rencontré à Sydney, vint aussitôt nous voir à bord. On l'avait surnommé Jemmy Duck à cause de sa passion pour la chasse.

Je fus bien étonné, en débarquant, de voir mon cuisinier français d'Apia, entouré tout à coup par une bande de natifs qui lui faisaient fête. Les enfants couraient après lui en criant : « Oui-Oui, Oui-Oui! » Ils lui prenaient les mains, se pendaient à sa blouse, s'accrochaient à son pantalon. Et sur tout le rivage, des hommes et des femmes couraient en répétant : « Oui-Oui, Oui-Oui! » Je me rappelai alors l'histoire que le Français nous avait racontée, un jour qu'il était ivre en quittant Sydney. C'était à Santa Anna qu'il était arrivé avec la barque sur laquelle il s'était évadé de Nouméa. Il me montra l'embarcation qui était encore là sur le rivage depuis deux ans. Tous les natifs le reconnaissaient et lui donnaient des témoignages d'affection. Il aurait pu aller sans rien craindre dans toute l'île, personne ne lui aurait fait de mal.

LE VILLAGE DE SANTA ANNA. ILES SALOMON.
AU FOND, MODÈLE DE PIROGUE DE CHASSE AUX TÊTES PLACÉE AU MILIEU DU VILLAGE.

Les habitants de Santa Anna passent pour les moins sauvages du groupe des Salomon ; ce qui n'est pas beaucoup dire. Les hommes n'ont qu'un chiffon au bas du ventre ; les femmes sont nues. Quelques-unes seulement portent une ceinture de perles autour de la taille. Les filles sont nubiles ou du moins traitées comme telles à sept ou huit ans. On construit les maisons en troncs, en tiges et en feuilles de pandanus. Les poutres et les poteaux qui soutiennent la toiture sont parfois taillés en

DANSES ET CHANTS DE PETITES FILLES DE SANTA ANNA. ILES SALOMON.

GROUPE D'INDIGÈNES DE SANTA ANNA. ILES SALOMON.

formes de monstres et de grotesques. Les natifs ont des dispositions remarquables pour la sculpture et la marqueterie : mais ils travaillent lentement et sont très paresseux. Leur tour d'esprit paraît les porter

JEUNES FILLES DE SANTA ANNA. ILES SALOMON.

vers l'art caricatural. Toutes leurs figures sont affreuses de parti pris. Un trafiquant est établi dans l'île et a pu jusqu'à présent ne pas se faire assassiner. Il achète du copra et des écailles de tortue et se charge d'expédier des travailleurs aux plantations d'Australie.

LES CANOTS POUR LA CHASSE AUX TÊTES. SANTA ANNA.

(Une femme qui passerait devant cette tabou house serait tuée sans merci.)

leurs y avaient ajouté des pièces de monnaie percées suspendues avec des rubans de différentes couleurs en guise de décorations. Le monarque s'intitulait depuis ce temps l'ami des blancs et ne manquait jamais de

MÈRE ET ENFANT DE SANTA ANNA, ILES SALOMON.

venir présenter ses hommages à ceux qui débarquaient dans l'île. Il faut si peu de chose pour prendre les hommes!

Le roi, que j'ai photographié en grand uniforme, avait aussi un chapeau insigne de la royauté, qu'il a acheté à un navire marchand et

FEMME ET JEUNE FILLE DE SANTA ANNA. ILES SALOMON.

dans le fond duquel il met son bétel. Il m'a fait visiter sa maison tabou et m'a donné un joli bol incrusté de nacre, mais à charge de revanche.

JEUNE CHEF DE SANTA ANNA. SALOMON.
(Il portait une béquille.)

— Si je te donne quelque chose, il faut que tu me donnes aussi quelque chose, disait-il.

Fort de son alliance avec les blancs, il n'avait pas déserté le rivage à l'approche des bateaux de guerre. Tous les autres natifs, moins deux,

INDIGÈNE DE GUADELCAMAR. DAMAS BAY. ILES SALOMON.

s'étaient enfuis dans la brousse. Il en est de même partout. Les croiseurs font le vide devant eux.

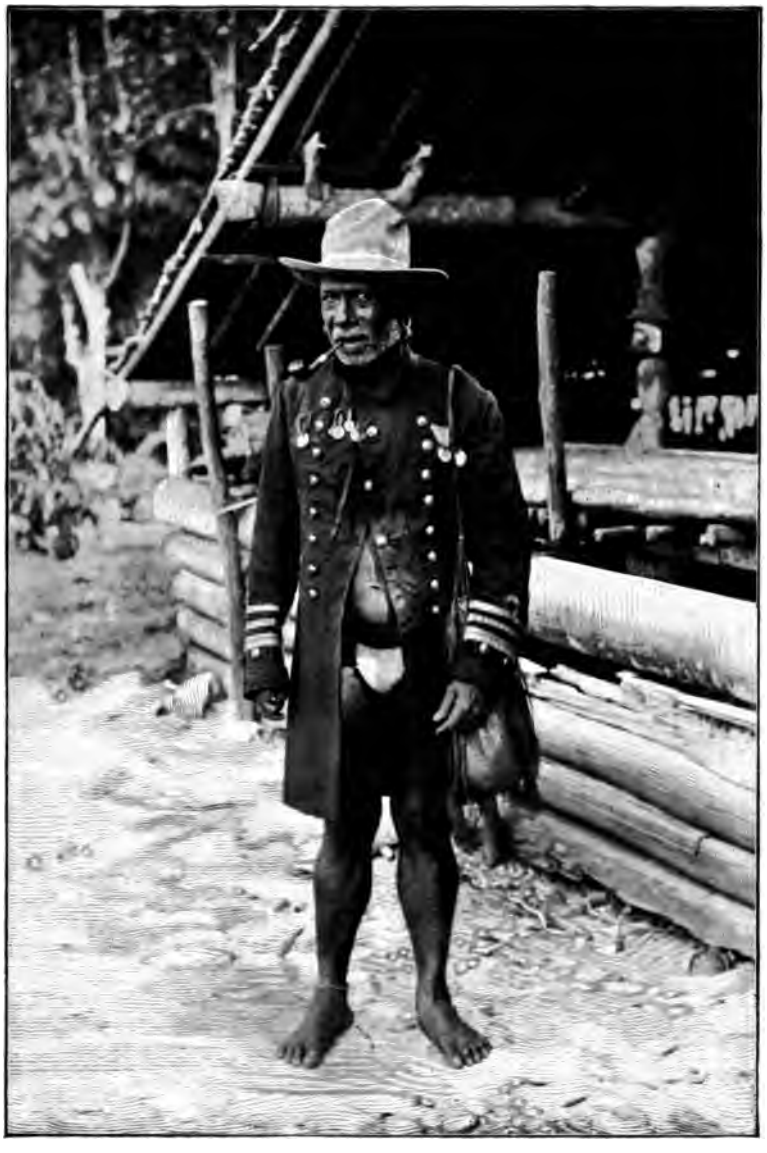
Le roi lui-même, qui vint à bord du *Tolna*, n'osa pas se risquer sur le *Royalist* ou le *Ringdove*; il pensait bien pourtant que le yacht était aussi un navire de guerre; mais il se disait qu'il était plus petit et devait être conséquemment moins terrible.

A défaut de pouvoir étudier les mœurs des naturels, nous fîmes la chasse aux pigeons ramiers. Ils sont très difficiles à tirer sur les arbres gigantesques où ils se perchent. Gros comme des poulets, on les voit d'en bas comme des mouches. Les deux natifs restés avec le roi nous les montraient. Nous n'aurions pas pu les apercevoir sans eux, et même après qu'ils nous les avaient indiqués du doigt, c'est à peine si nous les distinguions.

CHEF DE GUADELCAMAR. DAMAS BAY. ILES SALOMON.

Nous étions amarrés à côté du *Royalist*. Un câble unissait son arrière au nôtre et nous étions si près qu'on pouvait sauter d'un bord à l'autre. Le *Royalist* donna une soirée musicale. On chanta des romances, des chansonnettes, des chœurs, on joua des saynètes à deux personnages. C'étaient

mes hommes qui complétaient l'orchestre, car nous avions organisé une musique sur le *Tolna*, sous la direction de Mac Gowen, qui jouait à la perfection de toutes sortes d'instruments et avait donné des leçons à ses



LE ROI RORA D'UGI. ILES SALOMON.

camarades. Rien ne manquait à la fête, qui fut de tous points réussie. On avait même imprimé des programmes. Pendant deux jours nous nous sommes crus dans notre vieux monde. La notion de la distance était abolie en nous. Nous ne sentions pas l'immensité des horizons

silencieux et vides qui nous entouraient. Le lendemain nous eûmes le drame après la comédie. J'ai dit que Mme Festetics avait avec elle sa femme de chambre. C'était une personne assez jolie. Je lui avais défendu toutes les parties du yacht où elle pourrait se trouver en contact avec les officiers ou les marins; mais cette précaution n'avait pu empêcher qu'elle n'ébauchât une liaison avec le second officier. Le maître d'équipage, qui la courtisait aussi, jaloux de la voir préférer le

LA MAISON TABOU D'ÉTÉ-ÉTÉ A L'ILE D'UGI (SALOMON).

second officier, chercha querelle à celui-ci. Ils se battirent à coups de couteau et je les vis venir à moi avec la figure ensanglantée. Il n'y avait plus moyen de les tenir. A chaque instant, ils se jetaient l'un sur l'autre comme des chiens. J'enfermai M. Walsh, le premier officier, dans sa cabine et mis aux fers le second, ce qui me laissa sans officiers au moment de lever l'ancre.

Nous n'en partîmes pas moins avec le *Royalist* et le *Ringdove* pour l'île de Malaita. Le même soir nous étions mouillés dans la charmante baie Tavana, qu'entourent des montagnes, des rochers et des îlots. Elle était à peine assez large pour contenir nos trois navires, que nous dûmes

amarrer aux arbres de la rive pour les empêcher de se heurter les uns contre les autres. La végétation descend jusque dans la mer et la déborde. Les palétuviers du rivage y plongent leurs racines, d'où surgissent d'autres palétuviers encore qui gagnent sur elle de proche en proche. Nos vergues se découpaient sur la dentelle des architectures vertes qui enlaçaient autour de nous leurs arceaux légers. La lumière se

LE VILLAGE D'ÉTÉ-ÉTÉ A L'ILE D'UGI (SALOMON)
DÉSERTÉ A L'ARRIVÉE DU BATEAU DE GUERRE LE « ROYALIST ».

jouait parmi les grêles linéaments emmêlés, pénétrait les différentes profondeurs de l'eau, rejaillissait à la surface en reflets chatoyants, qui frangeaient d'or et de saphir la silhouette réverbérée des branches, des feuillages et des agrès. Cette image s'évoque encore en moi, pendant que j'écris, avec une étonnante netteté, tant j'ai gardé dans les yeux les formes et les couleurs de cette contrée où l'intimité de la terre et des eaux crée partout des aspects d'une incomparable magie.

Les natifs sont les plus féroces du groupe. Beaucoup d'entre eux ont été en Australie comme travailleurs ; mais ils en sont revenus plus hostiles et plus acharnés contre les blancs. Tous portent des ornements

en coquillages taillés et en nacre. Ils s'introduisent dans les narines et le cartilage du nez des fragments d'os humains rangés en arc de cercle comme les barres d'un petit cabestan.

Leurs arcs sont plus petits que ceux des indigènes de Santa-Anna. La pointe des flèches est faite d'os humains empoisonnés. Ils ont aussi des haches.

Les natifs vinrent à notre bord pour commercer; mais ils ne vou-

MAISON ET FEMMES DANS LA BROUSSE A UGI. ILES SALOMON.

laient pas aller sur les bateaux de guerre, et tout ce que les capitaines du *Royalist* et du *Ringdove* eurent à traiter avec eux dut se régler sur le *Tolna*.

Le lendemain de notre arrivée j'allai visiter un village natif. Les cabanes, construites en perches, formant un très joli treillis et recouvertes de feuilles, se trouvent toutes sur des petits monticules de terre glaise autour duquel serpente un sentier étroit et glissant qui y conduit. Un jeune chef qui parlait un peu de *pidgin* me dit que ces tertres étaient destinés à protéger l'habitation contre les chasseurs de têtes.

Il me montra enfermées dans une maison un groupe de jeunes filles

sur le sort qui les attendait. Elles semblaient accepter la situation avec beaucoup de résignation. J'ai pris leur photographie: elles avaient plus peur de moi que des natifs qui dans un instant allaient les immoler. Mon appareil, c'était le péril inconnu et mystérieux qui les effrayait plus que la mort inévitable sous la forme familière des coutumes ancestrales.

J'avais dû aller seul dans la brousse et prier les officiers anglais de ne

FILLES ESCLAVES QU'ON ENGRAISSE POUR LA FÊTE CANNIBALE PHOTOGRAPHIÉES DANS LA BROUSSE.

pas m'accompagner. Ce n'est qu'à cette condition que j'avais pu approcher les sauvages, qui, lorsqu'ils aperçoivent un uniforme, s'enfoncent dans les fourrés, où ils se cachent.

Nous fîmes des régates à la rame à Malaita avec les canots du *Royalist*, du *Rongdore* et les miens. Des prix en argent furent décernés aux vainqueurs. Ce fut une bonne journée pour les matelots.

Nous partîmes en escadre et arrivâmes vers le soir sur un autre point de l'île, en un lieu appelé Deep Bay. Les navires anglais y venaient pour punir les natifs qui récemment avaient tiré sur un vaisseau et mas-

HOMMES DE LA BROUSSE DE DEEP BAY. MALAITA.
(Très dangereux à cause de leur caractère méchant et féroce.)

pidgin : « Dis aux bateaux de guerre de nous vendre leurs canons et leurs fusils et nous te vendrons nos armes. »

Je n'ai pu obtenir quelques flèches et arbalètes qu'en leur donnant de la dynamite, dont ils sont très amateurs pour leur pêche et qu'il est défendu de leur vendre.

Des natifs de Deep Bay avaient été pris à tort pour les auteurs des meurtres. Les capitaines anglais firent à leur chef des cadeaux pour le dédommager, et il finit par se décider à venir à bord d'un des croiseurs, où on lui fit promettre de livrer les véritables meurtriers, moyennant paiement en marchandises, car c'est ainsi qu'on négocie ce genre de réparation ; mais il arrive la plupart du temps que le chef ne remet pas les coupables qui sont de sa tribu ; c'est quelque pauvre diable de captif qu'on destinait à être mangé qui sert de victime expiatoire. Il en résulte qu'un meurtre est parfois une excellente affaire pour un chef intelligent. Les commandants de navire connaissent cette manière de procéder, mais il leur est bien difficile de n'en être pas dupes.

Nous fîmes escale à Kio Harbour, qui possède un excellent port naturel et où les natifs nous accueillirent très amicalement. Le vent nous manqua pour en sortir et le *Royalist* dut nous remorquer jusqu'à Sio-Bay Malaita.

Les natifs du rivage y vivent dans de petits îlots fortifiés pour se défendre contre les hommes de l'intérieur. Leur aspect très curieux reproduit peut-être celui que pouvait présenter Venise à ses débuts, au

sacré des blancs; mais ils ne purent faire grand'chose, tout le monde s'étant enfui.

Je pus voir quelques naturels en m'enfonçant dans la brousse. Ils étaient absolument nus et avaient bien les physionomies les plus atroces et les plus bestiales que j'eusse encore vues dans mes voyages. Grands mangeurs de chair humaine, ils ont l'habitude de la laisser faisander, et ce régime leur réussit, car ils sont très robustes.

Je leur demandai à acheter quelques-unes de leurs armes. Ils crurent sans doute à quelque perfidie dans cette proposition et l'un d'eux me répondit en *pidgin* : « Dis aux bateaux de guerre de nous vendre leurs canons et leurs fusils et nous te vendrons nos armes. »

Je n'ai pu obtenir quelques flèches et arbalètes qu'en leur donnant de la dynamite, dont ils sont très amateurs pour leur pêche et qu'il est défendu de leur vendre.

Des natifs de Deep Bay avaient été pris à tort pour les auteurs des meurtres. Les capitaines anglais firent à leur chef des cadeaux pour le dédommager, et il finit par se décider à venir à bord d'un des croiseurs, où on lui fit promettre de livrer les véritables meurtriers, moyennant paiement en marchandises, car c'est ainsi qu'on négocie ce genre de réparation; mais il arrive la plupart du temps que le chef ne remet pas les coupables qui sont de sa tribu; c'est quelque pauvre diable de captif qu'on destinait à être mangé qui sert de victime expiatoire. Il en résulte qu'un meurtre est parfois une excellente affaire pour un chef intelligent. Les commandants de navire connaissent cette manière de procéder, mais il leur est bien difficile de n'en être pas dupes.

Nous fîmes escale à Kio Harbour, qui possède un excellent port naturel et où les natifs nous accueillirent très amicalement. Le vent nous manqua pour en sortir et le *Royalist* dut nous remorquer jusqu'à Sio-Bay Malaita.

Les natifs du rivage y vivent dans de petits îlots fortifiés pour se défendre contre les hommes de l'intérieur. Leur aspect très curieux reproduit peut-être celui que pouvait présenter Venise à ses débuts, au temps d'Attila. Il y a tout un système d'ouvrages avec des remparts en pierres très élevés, et des souterrains étroits où ne peut passer qu'un

seul homme à la fois. Nous visitâmes les fortifications d'un village dans un des îlots, et le vertige nous prenait sur la crête glissante de ces hauts murs au pied desquels battait la mer agitée.

Le chef suprême de toutes les îles de la baie était un jeune homme de vingt-cinq ans et d'une grosseur extraordinaire, fabuleuse. Il se hissa à grand'peine à l'échelle d'un des navires de guerre et paraissait bien effrayé à la vue des canons et des marins qui le regardaient curieusement. On voulut lui faire visiter les cabines: mais ce fut très difficile. Il pouvait à peine passer par les portes.

Le vent continuait à ne pas souffler, et le *Royalist* nous remorqua jusqu'à l'île de Florida, dans les Salomon. Un navire de commerce, le *Narrero,* était à l'ancre, et son équipage fit malheureusement boire le mien. Le maître d'équipage et le second officier, sous l'influence de la boisson, allèrent chercher querelle aux natifs et se battirent avec eux. Ils auraient été massacrés, si le *Royalist* n'avait tout de suite envoyé un canot à leur secours pour les arracher aux mains de leurs adversaires. Mis aux fers à bord du bateau anglais, ils m'ont été ramenés le lendemain; mais ils ne se sont plus jamais bien conduits à partir de ce moment, sans doute parce qu'ils craignaient que je ne les fisse sévèrement punir dans le premier port où nous trouverions des autorités.

Nous fîmes le tour de l'île avec mes canots et ceux des croiseurs. C'est un enchantement que tous ces petits archipels verdoyants éparpillés pendant des milles et des milles. Nous visitions des lagunes; nous remontions des rivières; nous nous arrêtions dans des villages tous très propres et bien bâtis, à l'ombre des cocotiers. On n'a rien à craindre des natifs qu'un missionnaire a convertis et qui restaurent dans leurs âmes candides la foi et la ferveur des premiers chrétiens.

Nous chassions dans la brousse. Le capitaine Brima m'étonna par sa merveilleuse adresse. Je lui ai vu tuer quatre cailles qui s'étaient envolées en même temps. Il en abattit deux de ses deux coups, prit un autre fusil et tua les deux autres. Il ne manquait jamais.

Toujours remorqués par le *Royalist*, nous avons été à Marravo, encore dans l'île de Malaita; puis nous nous sommes dirigés vers la Nouvelle-Géorgie, portant partout avec nous nos divisions intestines. Mes deux

officiers continuaient à se chamailler, au grand détriment de la discipline, qui, depuis notre départ de Sydney jusqu'à ces derniers temps, avait été parfaite. J'avais dû dire au second qu'il n'était plus rien à bord.

Le 21 septembre nous entrions dans un havre de Nouvelle-Géorgie formé par l'embouchure d'une rivière. C'était le soir; la passe était étroite, longue et tortueuse; le courant très fort. Juste au moment où le *Royalist* tournait une boucle, un *cutter* de trafiquant en débouchait de l'autre côté. On n'avait pas pu le voir et encore moins le prévoir. Le *Royalist* stoppa aussitôt; mais nous ne pouvions en faire autant et la vitesse acquise poussait le *Tolna* contre son remorqueur stoppé. Je parvins à le faire dévier et le lançai contre un banc de coraux, sur lequel il grimpa un peu. Nous étions là, le beaupré hors du niveau, et comme disent les marins « le nez en l'air ».

— Que faut-il faire pour vous aider? me cria le capitaine Rason.

Je lui répondis :

— Quand le *cutter* sera passé, halez-moi à toute vapeur. Le yacht est solide...

Le *Tolna* eut un rabotement assez pénible à entendre et retomba à l'eau.

Nous remontâmes la rivière d'environ trois milles, jusqu'à un endroit où elle s'élargissait et formait un port. L'endroit était joli, entouré de fougères géantes et bordé des maisonnettes d'un village indigène. De sveltes et élégantes pirogues voguaient çà et là autour de nos navires et animaient le paysage.

Le lendemain de notre arrivée, nous avons exploré les environs. La rivière fourmillait d'alligators, sur lesquels nous avons tiré; mais nos balles semblaient à peine produire sur eux l'effet d'un chatouillement; elles les laissaient profondément indifférents et ils s'en allaient de leur allure la plus tranquille après une triple décharge.

Le patron du *cutter* qui avait manqué de nous porter malheur à l'entrée de la baie, revint dans le port ce jour-là et alla demander au capitaine Rason de le protéger contre les natifs qui l'avaient attaqué et qui sont, paraît-il, des gens assez à craindre. Il ne leur avait échappé qu'à grand'peine, nous dit-il. Le commandant du *Royalist* lui promit de châtier les coupables.

Nous partîmes dans la journée pour Rendova, tandis que le *Royalist* se dirigeait vers le sud, à la recherche d'un navire à bord duquel des natifs avaient massacré le capitaine Atkinson et son premier lieutenant.

Il nous rejoignit dans l'après-midi, ramenant le bâtiment qu'il avait rencontré au large, flottant au hasard, sans équipage et les voiles larguées. Le capitaine avait eu le temps de pousser jusqu'à Guadalcanar, où il avait trouvé les trois coupables, qu'il avait embarqués et mis aux fers.

J'ai visité le navire du malheureux Atkinson; j'ai vu sa couchette pleine de sang. Il avait été tué à coups de hache pendant son sommeil. La boiserie et le lit étaient couverts d'entailles.

J'ai photographié les meurtriers sur le pont du *Royalist*, à la prière du capitaine Rason. Ils avaient l'air assez contrit.

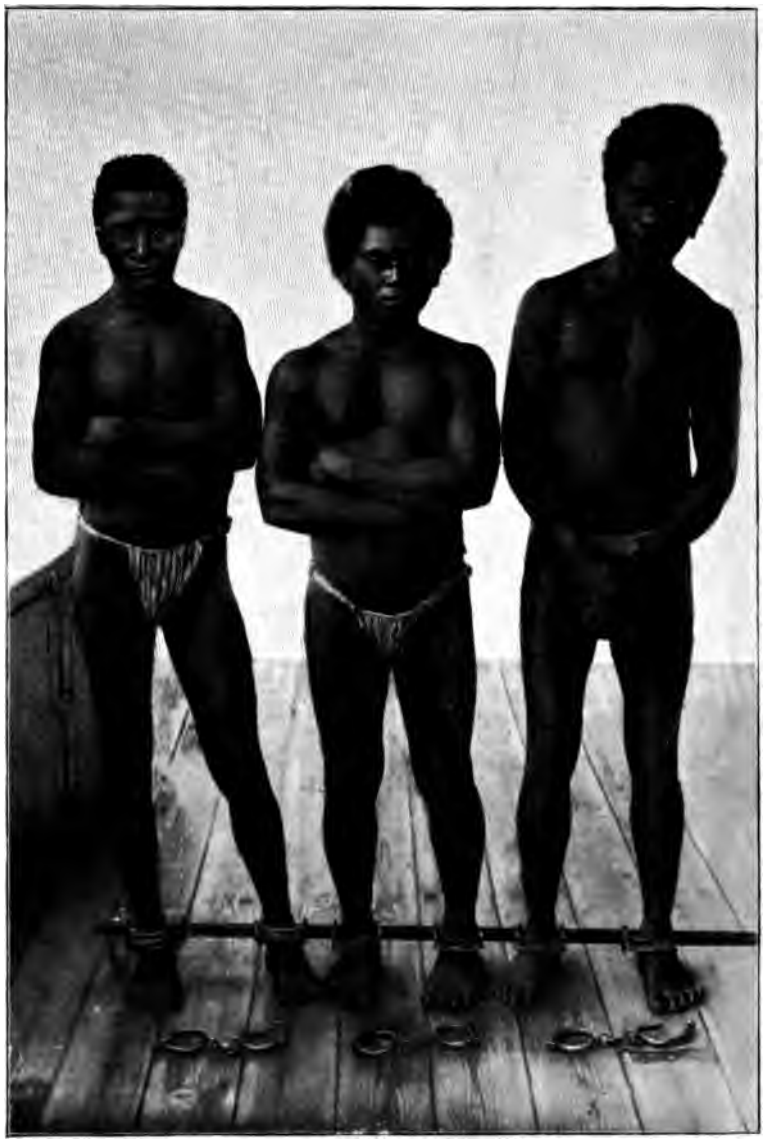
C'est encore par les bons offices du croiseur anglais que nous entrâmes dans la baie de Rendova. Il n'y avait pas un souffle de vent dans l'air. La baie, toute parsemée d'îles, était charmante, mais le rivage était désert. Toujours la crainte des navires de guerre.

Quand un vapeur visite les îles, il prévoit qu'il aura besoin de combustible dans un temps donné, et d'avance il envoie un voilier chargé de charbon que ce navire précurseur dépose dans une île du groupe. On place au-dessus du tas une perche au bout de laquelle on fait flotter un chiffon de couleur. Cela suffit à constituer un tabou et les naturels n'osent pas y toucher; mais il reste pour le navire de guerre une difficulté. Il faut qu'il cherche où est son charbon, ce qui parfois est assez long. Le *Royalist*, qui jouait à ce petit jeu de cache-cache depuis quelque temps déjà, trouva enfin le sien à Rendova.

Le capitaine Rason avait entrepris d'ouvrir un chemin dans la brousse pour atteindre dans leur repaire les meurtriers qui s'y cachaient. Je travaillai avec lui. Nous suivions la direction que nous indiquait la boussole et les hommes taillaient les troncs et les feuillages avec leurs haches et leurs sabres. Nous passâmes plusieurs jours à cela; puis nous dûmes y renoncer. Après avoir essayé de diverses orientations, nous aboutissions tantôt à des marécages impraticables, tantôt à des futaies

épaisses de manguiers dont les racines enchevêtrées, qui poussent au-dessus du sol, sont impossibles à couper.

Un jour, je fus témoin d'un fait qui me permit de juger de la vivacité



LES MEURTRIERS DU CAPITAINE HATKINSON A BORD DU H. M. S. « ROYALIST ». RUBIANA. ILES SALOMON.

merveilleuse avec laquelle se font les manœuvres dans la marine anglaise. La capitaine Rason avait exposé à la partie de son équipage laissée à bord que, si l'on entendait des détonations dans l'île pendant qu'il y

présidait aux travaux dont je viens de parler, ce serait signe que nous étions attaqués; auquel cas on devrait débarquer immédiatement avec du canon pour nous secourir. Un soir donc que nous revenions très fatigués et mourants de soif, le capitaine demande si on ne peut pas nous cueillir des noix de coco sur les cocotiers. Les matelots essayent et ne parviennent pas à monter si haut. Alors, sans nous souvenir de l'ordre donné, nous nous avisons de tirer des coups de fusil sur les noix de coco, ce qui en fit tomber un grand nombre; mais quel ne fut pas le dépit du capitaine quand il vit tout à coup arriver au pas gymnastique son équipage avec les officiers et l'artillerie. Déjà tout le monde nous croyait massacrés. Le capitaine était furieux de son oubli et s'excusa auprès des officiers; quant à moi, j'admirai la promptitude avec laquelle l'équipage était arrivé à terre. Il ne s'était pas passé dix minutes depuis le premier coup de feu que nous avions tiré.

Le *Royalist* devait nous quitter pour retourner en Australie. Je pris le parti de lui remettre mon second officier, dont il n'y avait plus rien de bon à attendre. Il se grisait et voulait tuer le maître d'équipage et le contremaître.

Nous vîmes partir, non sans mélancolie, le navire et son aimable état-major, qui nous avait rendu pendant quelques semaines les plaisirs de la société au milieu des solitudes et des îles sauvages. Il ne restait avec nous dans le port qu'un petit bateau marchand, venu pour faire des échanges avec les natifs.

Le lendemain de nos adieux au *Royalist*, M. Walsh disparut. J'appris plus tard par mes hommes qu'il ne s'était embarqué avec nous à Sydney que pour venir dans les îles, où il voulait s'établir pour faire du commerce. Les occasions de passage aux îles du sud sont rares, et il avait profité de celle que je lui offrais, sans se soucier de l'embarras qu'il me causerait en m'abandonnant au milieu du chemin.

Par bonheur, je ne restai pas longtemps sans officier. Il y avait à bord du petit navire amarré près de nous, un *trader* nommé Griffith, ancien marin, qui s'offrit pour prendre la place de premier officier. J'acceptai bien volontiers. Griffith avait eu autrefois un cotre avec lequel il parcourait les îles. Il était marié à une femme noire indigène

de Rubiana, et en avait eu un petit garçon, alors âgé de huit ans, qui demeurait avec sa mère à Bougainville. Griffith les adorait tous les deux et fut enchanté de s'embarquer sur le *Tolna*, qui allait précisément dans la direction de Bougainville.

Nous quittâmes Rendova pour Rubiana. Il était onze heures du soir quand nous passâmes la barre de Munda. Il faisait trop noir pour distinguer les bancs de coraux dans la lagune. Je fis mouiller l'ancre à quinze brasses de profondeur et laissai le bateau aller à la dérive. L'ancre ne tarda pas à se fixer, et nous restâmes jusqu'au jour à l'endroit où le hasard nous avait fait arrêter.

Le matin, nous venions de mouiller près d'un village natif quand nous aperçûmes, cachée derrière une petite île, une goélette à peu près de la grandeur du *Tolna*. Griffith la reconnut pour être celle de J. P..., le fameux pirate français qui écumait ces mers depuis plusieurs années, faisant la traite et des commerces prohibés. Toujours poursuivi et jamais atteint, il mettait tous les navires de guerre en défaut, tant il était d'une adresse merveilleuse et connaissait bien toutes les îles avec leurs lagunes et leurs passes.

Il vint nous voir à bord et se mit à notre disposition pour tous les services qu'il pourrait nous rendre. C'était un très beau garçon, solide et bien planté, jeune et de bonnes façons. Les natifs le respectaient et le craignaient beaucoup. Ils le prenaient pour un diable. Avec son fusil à répétition, il pouvait tenir tête à toute une tribu, et la vie d'un indigène ne lui était pas plus qu'à nous celle d'un ramier.

Un personnage aussi romanesque ne pouvait pas manquer d'avoir été le héros de quelque belle aventure amoureuse. Il s'était fait aimer de la fille d'un roi des îles et voulut l'épouser; le père la lui refusa, même pour un mariage à la manière des blancs. Il était trop redouté et trop cruel. Le pirate fit une tentative pour s'emparer de vive force de la jeune fille. L'alarme fut donnée. Il fut repoussé, dut remonter dans son canot et regagner son navire qu'il avait laissé à une assez grande distance du rivage. C'était la nuit. Il était sur le pont à regarder l'île où il laissait sa bien-aimée et dont il allait s'éloigner au matin, le désespoir dans le cœur. La lune formait sur les flots un sillon lumineux du navire

à la plage. Tout à coup le pirate vit une ombre se mouvoir dans la clarté. C'était une femme, et ses longs cheveux flottaient derrière elle. Il la reconnut. Cette fois c'était Héro qui rejoignait Léandre... Quelques instants après, la fille du roi sortait de l'eau phosphorescente et gravissait l'échelle de corde. Des perles ruisselaient sur son corps brun, que les noctiluques faisaient encore scintiller après qu'il eut été essuyé. On juge

MAISON ET NATIFS DE LA LAGUNE DE RUBIANA.
(Le petit garçon habillé est le fils du pirate français P...)

de la joie du pirate et des baisers dont il la couvrit. Personne de son équipage, composé d'indigènes, n'avait vu arriver la belle fugitive. Il la fit descendre dans sa cabine, où il la cacha jusqu'au départ. Dans l'île, aucun natif ne s'imagina qu'elle avait pu traverser à la nage une distance aussi grande que celle qui séparait la goélette du rivage. On pensa que, dans son chagrin, elle avait quitté la maison paternelle pour se cacher dans la brousse et qu'elle s'y était laissée mourir de faim, genre de suicide assez fréquent dans ces régions.

Le Français se rendit immédiatement avec sa fiancée à une petite île où un missionnaire catholique leur donna la bénédiction nuptiale, au

milieu de la joie des natifs, qui célébrèrent l'union d'un blanc et d'une noire par des chants et par des danses.

J. P... avait construit pour sa jeune femme une gentille maison avec un beau jardin plein de fleurs, au bord de la lagune de Rubiana. C'est là qu'il venait passer les moments de loisir que lui laissait son métier; il se reposait de ses croisières auprès de la jolie native et mettait à ses pieds l'or qu'il y avait gagné.

FEMME DE LA LAGUNE DE RUBIANA.
NOUVELLE-GÉORGIE.

Bientôt des indigènes s'étaient établis derrière le jardin du Français, attirés par l'atmosphère de bonheur qui semblait l'environner. Il s'était ainsi formé autour de la maison tout un village dont les époux étaient comme le roi et la reine. Le pirate gardait ses rigueurs pour des îles éloignées, mais il était clément et bon pour ses voisins.

INDIGÈNE DE LA LAGUNE DE RUBIANA.
NOUVELLE-GÉORGIE.
(Il porte une visière pour se garantir du soleil.)

A dix milles à la ronde il n'avait que des amis. C'était comme une zone d'affection qui le séparait des régions où il opérait. Le roi Ingova lui-même, le fameux chasseur de têtes, vint solennellement rendre hommage à la femme du chef blanc et déposer ses armes devant elle.

M. P... avait trois petits enfants, deux garçons et une fille,

tous fort bien élevés. Il avait fait l'éducation de sa femme à l'européenne et elle parlait l'anglais très correctement. C'était non seulement une excellente mère et une épouse tendre et dévouée, mais une maîtresse de maison accomplie qui faisait, avec la meilleure grâce, les honneurs de chez elle et dirigeait son intérieur avec beaucoup d'intelligence et d'entente. Je l'ai donnée en exemple à ma femme, qui pour l'ordre et l'économie aurait pu prendre des leçons de la native.

Nous sommes restés à Rubiana une dizaine de jours, pendant lesquels nous n'avons guère quitté le pirate et sa famille. Ils vinrent plusieurs fois dîner ou déjeuner à bord. J'allai déjeuner aussi sur la goélette corsaire. M. P... me recevait sur son pont en disant : « Soyez le bienvenu, capitaine. Je vous remercie de l'honneur que vous faites au bateau pirate. »

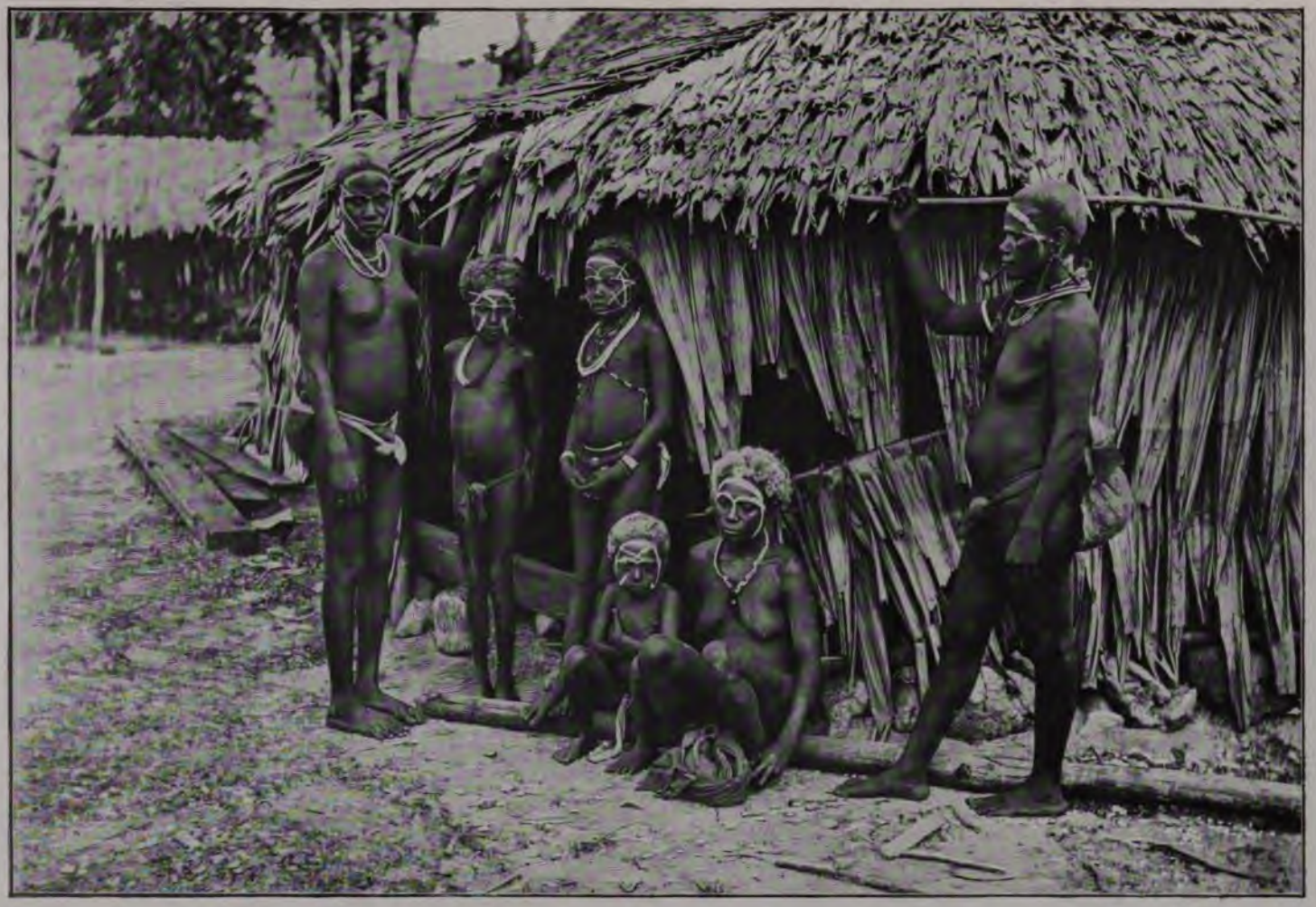
M. P... m'accompagna dans mes excursions et m'aida à recueillir beaucoup d'objets curieux. Il me fit même présent d'un certain nombre de ceux qu'il possédait.

Les natifs portent, comme partout, un grand nombre d'ornements en coquillages, des bracelets, des colliers; ils y joignent des *luchia*, sorte de coquillage qu'on attache au cou comme une médaille. Il en est des *luchia* comme des pierres précieuses chez nous. Leur valeur augmente suivant la perfection de la couleur et la beauté de la coquille; mais il est très rare d'en trouver sans défaut.

Les Rubianiens se percent l'oreille et en agrandissent le trou en y introduisant des ronds de bois de plus en plus grands, jusqu'à ce qu'enfin le lobe forme non pas un anneau, mais une véritable couronne de chair qui leur tombe sur l'épaule. Je dois ajouter que ce résultat n'est pas toujours obtenu et qu'il arrive fréquemment que le lobe se fend. Une grande beauté, c'est quand le rebord du lobe, agrandi et élargi, se grossit à proportion, sans doute par l'afflux du sang qui s'y porte. Tel était le cas d'un chef que j'ai photographié.

Les natifs se teignent les cheveux avec de la chaux de corail, pour les préserver de la vermine et aussi pour les roussir. Les femmes se peignent des tatouages sur la figure.

J'ai pu photographier les épouses du roi Ingova; mais j'eus bien de



LES FEMMES DU ROI INGOVA. LAGUNE DE RUBIANA (NOUVELLE-GÉORGIE).

la peine à les décider à poser. L'objectif produisait son effet ordinaire, et à sa vue elles étaient toutes rentrées dans leurs maisons, à la

CHEF DE LA LAGUNE DE RUBIANA.

(Les oreilles percées et élargies sont une grande beauté.)

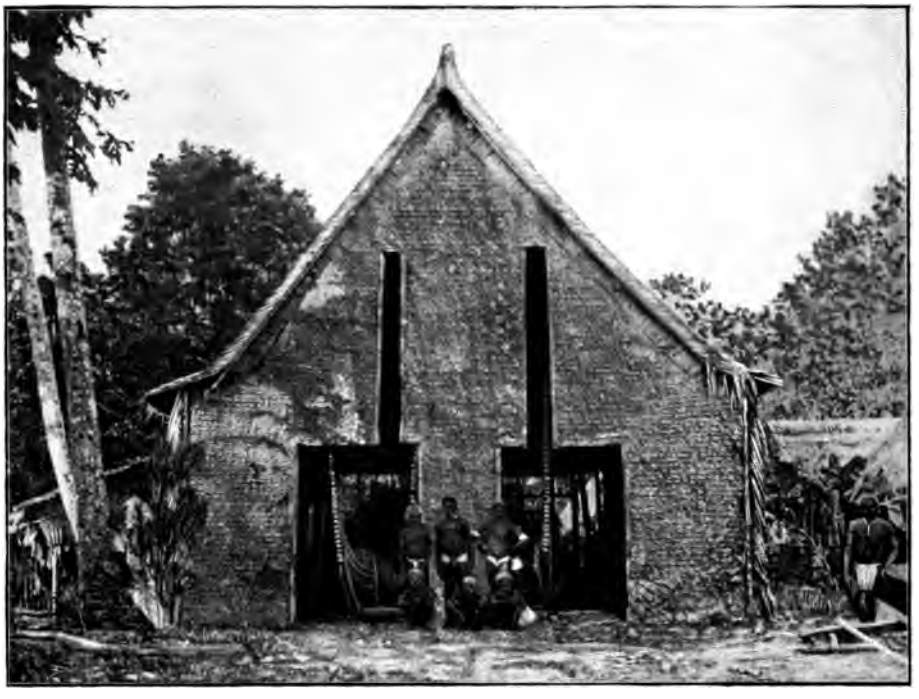
porte desquelles ma femme dut aller les exhorter et les rassurer.

Tous les indigènes chiquent le bétel, ce qui leur donne les dents et les lèvres noires. Faut-il avouer que nous avions pris aussi cette habitude ? Le bétel nous procurait une fraîcheur de bouche très appréciable

A notre retour au *Tolna*, nous trouvâmes le roi Ingova qui nous attendait. Il savait déjà où nous avions été et était inquiet de nous.

— Vous avez été dans un village, nous dit-il, où l'on cherche des têtes blanches pour les pirogues. Si j'avais su où vous alliez, je ne vous aurais pas laissé partir, moi qui suis un ami des blancs.

J'ai dit que les pirogues de chasse ne peuvent être lancées sans un



LA MAISON DES PIROGUES ET LES CÉLÈBRES PIROGUES DE GUERRE DU ROI INGOVA. LAGUNE DE RUBIANA.

certain nombre de têtes à y accrocher; mais il en est pour lesquelles la qualité de ces têtes n'est pas indifférente. Il leur en faut au moins une blanche. Tel était le cas des pirogues que l'on avait à lancer dans le village d'où nous revenions.

Notre ami Ingova était le plus illustre chasseur de têtes de toutes les îles. Il avait des pirogues admirables et toutes incrustées de nacre sur lesquelles il allait exterminer au hasard les populations des îles environnantes. Elles étaient renfermées dans une sorte de grand hangar dont la paroi était découpée au-dessus de la porte pour laisser passer le bec de la poupe et de la proue.

Les chasseurs de têtes sont armés du tomahawk et d'un bouclier long fait en paille finement tressée. Ils s'en vont dans leurs embarcations à de grandes distances en mer, débarquent le soir dans une île, approchent

GUERRIERS DE RUBIANA MUNIS DU TOMAHAWK ET DU BOUCLIER EN JONC.

sans bruit d'un village, en massacrent les habitants et reviennent avec des têtes coupées et des captifs. La gloire d'une tribu se mesure au nombre de têtes d'ennemis qu'elle possède. Dans la brousse de Rubiana, un monument a été élevé à la gloire du roi Ingova, en souvenir des

VILLAGE DE LA LAGUNE DE RUBIANA (NOUVELLE-GÉORGIE).

(La comtesse Festetics apprenant des femmes indigènes à tresser des nattes.)

chasses qu'il a conduites. C'est une sorte de croix en pierre et au pied évasé qui rappelle un peu celles de nos cimetières, placée sur un tertre

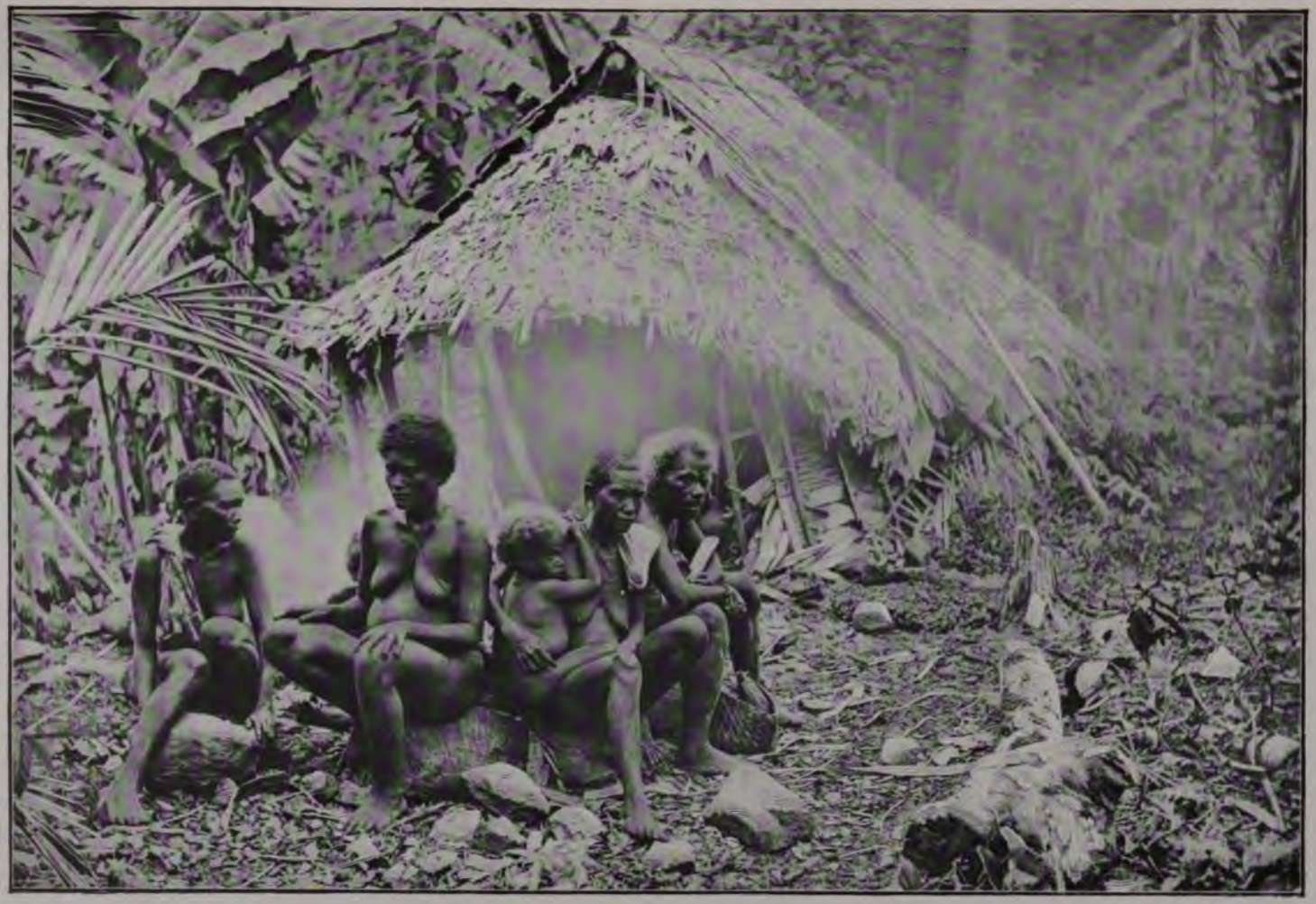
MONUMENT BÂTI POUR LES TROPHÉES DU ROI INGOVA
PROVENANT DE NOMBREUSES CHASSES AUX TÊTES QU'IL A FAITES.

fait de roches de corail. Des mosaïques de coquillages et de nacre sur la tête de la croix représentent un personnage debout dans une pirogue entre deux rameurs de taille beaucoup plus petite. Deux crocodiles opposés queue à queue, et la gueule ouverte, occupent le croisillon. La

branche inférieure, clichée d'une fente mince dans sa longueur, est ornée de compartiments en lames de yatagan, entourées de rais de cœur et au milieu desquels sont des cercles concentriques de différentes couleurs.

Le monument est abrité par une tente dont la toile repose sur des poteaux auxquels elle est assujettie par des chaînes. Les natifs vont pieusement porter leurs offrandes au monument. Elles consistent généralement en têtes humaines qu'on lance sur les coraux au pied de la croix et où elles se brisent. Ceux qui n'ont pu se procurer de têtes véritables en font de postiches avec des noix de coco où ils taillent des yeux, un nez et une bouche. J'eus l'imprudence de ramasser une de ces têtes que je voulais mettre dans ma collection, mais les natifs qui m'avaient vu devinrent si furieux que je me hâtai de la rejeter. M. P... m'accompagnait heureusement. Sans son intervention, il est probable qu'il m'en serait mésadvenu. Je fis mes adieux au chevaleresque pirate le 2 octobre et partis pour Narovo, où nous arrivâmes le lendemain. Nous mouillâmes dans un canal, entre le rivage et la petite île de Simbo. De hautes montagnes en amphithéâtre nous entouraient de tous côtés. C'était un entonnoir de verdure, une série d'étages circulaires de végétation exubérante et contrastée, parmi lesquelles se disséminaient çà et là les cabanes natives. De vieux arbres autour desquels s'enroulaient des convolvulus de toutes couleurs étendaient leurs larges ramures jusqu'au-dessus de la mer, et des naturels, grimpés à leur extrémité, pêchaient placidement à la ligne en laissant pendre leurs jambes au-dessus des eaux. Il y avait dans ce tableau une sérénité et une fraîcheur primitives. J'ai eu un instant, en le voyant, un peu de la joie et du ravissement qu'éprouva le premier homme au spectacle de la création.

Les habitants de ces lieux paradisiaques n'en sont cependant pas meilleurs. Ce sont de grands chasseurs de têtes devant l'Éternel et des anthropophages endurcis. Ils possèdent de magnifiques pirogues de guerre qui peuvent contenir de vingt-cinq à trente hommes. Les planches n'en sont pas clouées; mais jointes par des cordes en bourre de coco. Le tout est recouvert d'une espèce d'enduit fait d'une certaine sorte de noix écrasées et qui forme ciment. Les liaisons des pirogues sont ainsi d'une très grande solidité.



FAMILLE DANS LA BROUSSE, A SIMBO, SURPRISE CUISANT SON REPAS DE CHAIR HUMAINE

Les chefs ont chacun une maison tabou dans la brousse, où ils gardent les têtes qu'ils ont prises à la chasse. Le chef est réputé le plus vaillant qui en possède le plus, et quand un homme du peuple a pu en avoir un certain nombre, il devient membre de la noblesse. Les cabanes sont groupées toutes ensemble. Elles ont des sortes de niches garnies de barreaux de bois, auxquels on suspend des chaînes de coquillages et

MAISON TABOU A SIMBO OU EDDISTONE
RENFERMANT LES TROPHÉES PROVENANT DE LA CHASSE AUX TÊTES.

des colliers pris aux ennemis. C'est là qu'on met les têtes. Je suis allé visiter les maisons tabou et les ai photographiées, ce qui a donné de l'humeur aux sauvages; mais je les ai froissés davantage encore en leur demandant de me céder quelques crânes. C'était leur proposer de me vendre leur gloire.

Je tenais pourtant à avoir un spécimen de ces farouches trophées et voyant qu'ils n'étaient pas dans le commerce, je pris le parti de les dérober. Je retournai seul la nuit aux maisons tabou et j'en pris deux. Il faisait très noir et je m'égarai dans la brousse en revenant. J'eus bien de la peine à retrouver le *Tolna*. Fâcheuse situation d'être

en pleine forêt, et cherchant son chemin à tâtons, avec des débris humains sous les bras! Mon expédition nocturne a été connue en pays

SIMBO OU EDDISTONE. UNE DES PETITES CABANES ÉLEVÉES DANS LA BROUSSE POUR RECEVOIR LES TROPHÉES DES CHEFS.

(Elles sont ornées de chaînes de bachia, anneau découpé d'un grand coquillage.)

civilisé et entre autres aimables qualifications qu'on m'a données, on m'a appelé « voleur de cadavres!... » Il s'en fallut de peu que je ne fusse le Vampire de lord Byron ressuscité une fois de plus...

ils font un petit trou où ils mettent leurs viandes et leurs légumes entourés de feuilles. En quelques instants tout est cuit. Ils broient au préalable leur nourriture dans un long mortier en bois, le ki-ki-bowl, qui a la forme d'une auge et qui est assez souvent orné de sculptures et d'incrustations. On y met tout ensemble, de la chair humaine, des taros et des ignames. Plusieurs hommes écrasent le mélange avec des pilons, de façon à le réduire en une pâtée très fine, qu'on divise ensuite en petits tas. On en fait des paquets qu'on recouvre avec des feuilles et qu'on lie avec des lianes. Chaque homme en prend sa provision qu'il emporte chez lui. Quelques-uns, dédaigneux du fourneau économique mis à leur disposition par la nature, préfèrent manger cru.

Les propriétés thermales de leurs eaux sulfureuses sont connues des naturels, qui s'y baignent pour guérir les maladies de peau, très fréquentes chez eux. Ils exportent même du soufre dans les îles environnantes, où on l'emploie dans le même but.

Les cheveux, que les natifs portent assez longs, sont roussis à la chaux. Tous les hommes sont armés du tomahawk avec un long manche et de boucliers en paille tressée. Ils ont aussi des sagaies, des flèches et des arcs; mais ces armes paraissent leur être moins familières. Ils ajoutent aux colliers et aux bracelets découpés qui font l'ornement habituel des sauvages, de fines tresses de feuilles de pandanus et se piquent dans les cheveux des papillons et des scarabées de couleurs brillantes.

La façon dont ils prennent ces insectes est assez curieuse. Ils prennent une longue perche dont ils plient l'extrémité en cerceau, mettent dedans une grosse araignée qui tisse sa toile sur toute la surface de ce cerceau qu'ils tiennent en l'air, devant le passage des phalènes aux ailes sombres rayées de blanc, des scarabées vert et or, des margarotides d'un vert pâle, des ichneumons rouges et des libellules aux reflets bleus, nacrés, dorés.

Les natifs de Narovo sont pleins de galanterie pour les femmes et les jeunes filles. Les garçons font la cour très longtemps à leur fiancée avant de l'épouser. Le soir un amoureux vient donner une sérénade à la porte de sa belle. Il joue de la flûte de Pan ou de la guimbarde. Ce sont les natifs qui fabriquent eux-mêmes avec des roseaux ces flûtes à

neuf tuyaux semblables aux syringes des bergers de Théocrite. Quant aux flûtes de Pan, elles sont importées par les bateaux marchands. J'en avais à bord et j'en ai échangé de grandes quantités. Les jeunes filles sont jolies dans l'île; mais les natifs en sont très jaloux et les cachent à l'arrivée d'un bateau. La présence de ma femme fit lever pour moi cet interdit; on me donna même, suivant l'usage de toutes les îles, une ou deux jeunes filles pour m'accompagner quand j'allais à la chasse. Ce sont elles qui portent le fusil et le gibier, mais, les sauvages ne tuant jamais devant les femmes, elles sont surtout un palladium pour s'enfoncer dans la brousse.

Nous quittâmes l'île de Narovo le 12 octobre et suivîmes les côtes sourcilleuses de Ronongo et Vella la Vella où nous nous arrêtâmes deux ou trois fois pour faire des échanges. La nuit, nous jetâmes l'ancre, dans une baie sans nom, au nord de l'île, parmi les roches de coraux submergés. L'accès en était difficile et la sortie plus difficile encore, mais il fallait bien mouiller. On ne pouvait naviguer là dans l'obscurité.

Nous eûmes le vent debout, compliqué d'un courant contraire pendant toute la journée du lendemain. Nous ne pûmes quitter la baie que le soir. Nous tirâmes des bordées au milieu des îles pendant la nuit, sous un violent orage qui remplit le ciel d'éclairs et de tonnerre; mais la mer restait parfaitement calme. Les îles et les récifs étaient si nombreux autour de nous qu'ils ne permettaient pas aux vagues de se former, et l'eau était aussi tranquille que dans les lagunes de Venise.

L'obscurité était telle qu'étant au milieu de mon pont, je n'en apercevais pas le bout. Le danger des écueils se doublait pour nous de celui des natifs, qui n'épargnent pas les navires naufragés. Je n'avais pour me guider et me montrer les brisants que la lueur des éclairs. Eux seuls m'indiquaient si la route était libre dans ces parages inconnus, pour lesquels il n'existe pas de carte. Avec quelle angoisse je les attendais et comme je me hâtais de remplir mes yeux de l'horizon qu'ils illuminaient pendant une brève seconde! Il y a pour le capitaine, en de pareils moments, une tension de nerfs et un raidissement de son énergie qui le haussent au-dessus de lui-même. Il voit autour de lui tout son équipage dont il tient la vie entre les mains, si rassuré, si confiant dans sa direc-

tion, qu'il a besoin d'être un peu plus qu'un homme. Ce n'est cependant pas à mon habileté, je le reconnais, que je dois de nous être sortis sains et saufs des passes où nous étions engagés. C'est ma bonne chance toute seule qui nous tira de là. Le matin, au lever du jour, nous constatâmes que nous étions au large. Nous avions en face de nous l'île de Choiseul.

CHAPITRE XVIII

ILE DE CHOISEUL

Le tour de l'île de Choiseul. — La baie de Bambatanie. — Conversation philosophique avec un natif. — J'obtiens d'être emmené à une chasse aux têtes. — Navigation de trois jours en pirogue. — Les captifs emmenés pour l'approvisionnement de l'expédition, toujours tués hors de ma vue. — On me dérobe mon chapeau, ma vareuse, ma ceinture et mes provisions. — Marche nocturne. — Embuscade devant une cabane. — La vieille femme qui ouvre sa porte le matin. — Massacre général. — Hideuse victoire. — Retour. — Ma joie de revoir le *Tolna*.

Je mis trois jours à faire le tour de l'île de Choiseul, qui est très grande. Je m'arrêtai dans plusieurs endroits; je battis la brousse, m'enfonçai dans la montagne sans apercevoir âme qui vive, et je n'en fus pas étonné, sachant qu'une partie de l'île a été presque entièrement dépeuplée par les chasseurs de têtes de la Nouvelle-Géorgie et de la lagune de Rubiana. Je trouvai en revanche une végétation splendide, animée par de jolis perroquets blancs et des quantités d'oiseaux au riche plumage, comme tous ceux du Pacifique. Je vis quelques têtes de crocodiles émerger çà et là des rivières, ce qui ne nous empêcha pas de nous baigner, tant l'eau fraîche nous invitait.

Le point le plus habité de Choiseul est la baie de Bambatanie. Nous y arrivâmes le 16 octobre et mouillâmes en un retrait de la côte qui formait une petite rade foraine. Nous vîmes des natifs sur la plage ou dans des pirogues, mais ils manifestaient une grande frayeur. Ils nous prenaient évidemment pour un navire de guerre.

Je descendis à terre. Ils s'enfuirent. Enfin, à force de démonstrations amicales, et en faisant l'étalage de nos marchandises, nous parvînmes à les rassurer.

Le premier qui s'aventura sur le yacht était un captif pris dans une chasse aux têtes, qu'on avait conservé pour le manger à une prochaine

— Qu'est-ce que cela? lui dis-je en lui désignant du doigt la lune.

— Ça, répondit-il, c'est pour montrer le temps aux hommes. Si tu dis aux hommes : « Je reviendrai quand cette lune aura passé deux fois, » les hommes savent quand ils doivent préparer le copra pour toi...

Il y avait des éclairs de chaleur à l'horizon.

— Qu'est-ce que c'est? lui demandai-je.

— Ça, l'homme ici ne sait pas, il croit que c'est des méchants diables.

— Et quand cela fait du bruit, qu'est-ce que c'est?

— Les hommes croient ici que ce sont de méchants diables comme les blancs, qui se battent là-haut avec des canons, comme les bateaux de guerre des blancs.

— Et qu'est-ce que le soleil?

— C'est le bon diable qui vient dire à l'homme qu'il doit se lever, manger, se battre, et quand il s'en va, l'homme doit aller se coucher. Sans ça le mauvais diable vient le prendre.

— Est-ce que les hommes ont vu le mauvais diable ici?

— Beaucoup l'ont vu... Presque tous les jours, on voit ses pas sur le sable et dans la grande baie de là-bas. (Il montrait la baie de Choiseul.) Tous les hommes l'ont quittée parce qu'il y avait trop de méchants diables. Ils tuaient tous les jours beaucoup d'hommes.

A ce point de la conversation, je glissai une question insidieuse.

— Dis-moi donc, lui demandai-je, pourquoi les hommes ont si peur des blancs ici?

— Ils n'ont pas toujours si peur... C'est seulement maintenant...

— Mais pourquoi maintenant?

— Je ne peux pas dire... Les hommes me tueraient.

— Alors vous avez fait quelque chose de mal? Fais attention. Je vais prévenir un bateau de guerre et il viendra vous tuer tous.

— Les hommes n'ont rien fait de mal...

— Alors ils vont en faire...

— Pas aux blancs...

— Ah! je t'y prends, coquin!... Vous vous préparez pour une chasse aux têtes.

— Ne dites rien!... On me tuerait.

— Ça m'est égal!... Ta sale peau ne vaut pas cher.

Je prenais pour l'intimider un ton qui ne m'était pas habituel dans mes rapports avec les natifs.

— Vous allez à une chasse aux têtes! Eh bien, je veux voir ça, je veux aller avec vous... Tu vas arranger cela avec les hommes demain. Écoute. Si tu ne le fais pas, je dirai que tu m'as raconté qu'ils allaient à la chasse aux têtes, et ils te tueront. Si tu obtiens ce que je demande, je te ferai un beau cadeau... Tu diras aux hommes que j'ai deviné qu'ils allaient à la chasse aux têtes parce que je suis un bon diable et que je sais tout. Dis-leur que si je pars avec eux dans leurs canots et s'ils me ramènent ici vivant, ils auront un couteau et une pipe pour chaque homme de la chasse. Si au contraire je suis tué d'une manière ou de l'autre, vous n'aurez rien. Mon bateau ira chercher un bateau de guerre qui vous tuera tous et brûlera tous vos villages, car je suis un grand chef chez les blancs. Tu diras cela aux hommes demain matin, et tu me rapporteras la réponse.

Le sauvage ne pouvait plus s'évader de l'alternative où je l'avais enfermé. Il choisit de recevoir le beau cadeau et me promit de faire ce qu'il pourrait auprès des chasseurs de têtes, pour les décider à m'emmener avec eux.

Nous continuâmes l'entretien encore quelques instants, sur des sujets indifférents.

— Aimeriez-vous à avoir un trader ici? lui demandai-je.

— Oui, si toi ou un autre chef blanc vient, tous les hommes travailleront pour vous et pas un ne vous fera de mal.

— Mais est-ce que vous n'aimeriez pas mieux avoir un missionnaire?

— Non, tous les hommes disent : « Le premier missionnaire qui vient, tous les hommes vont le manger (*ki-ki*). Non, les missionnaires, méchants hommes...

Sur cette bizarre profession de foi anticléricale, je dis adieu à mon hôte, après lui avoir rappelé son engagement de mener à bien la négociation dont je l'avais chargé.

Il revint me voir le lendemain à neuf heures du matin :

— J'ai parlé au chef et à tous les hommes, me dit-il, *I talk my fellowchief and all fellowmen*. Le chef il veut bien : mais tous les hommes, ils ont peur.

— Peur de quoi?

— Peur de toi! Un blanc ne doit jamais voir une chasse aux têtes sans perdre la sienne. Ils disent que ça leur portera malheur et qu'ils perdront leur tête à la chasse. Mais le chef m'a promis de les décider. Quand ce sera arrangé, il viendra ici te le dire et voir ce que tu leur donneras.

— Et quand sera la chasse?

— Nous pourrons aller tout de suite : les hommes attendaient que tu partes, pour monter en pirogue, car tu ne devais pas les voir partir. Pas un blanc ne doit savoir quand nous chassons les têtes...

J'étais presque sûr que l'on se laisserait tenter par mes promesses, et je fis mes préparatifs pour l'expédition. Ils furent bientôt terminés, ils consistaient en boîtes de conserves, en linge et en un vêtement de rechange.

Les natifs sont ordinairement très longs à prendre une décision et j'attendais patiemment; mais cette fois ils se hâtèrent, et, vers cinq heures du soir, je vis arriver l'interprète avec le chef et quelques hommes.

— Eh bien, lui demandai-je, quelles nouvelles m'apportes-tu?

— Bonnes, capitaine. Tous les hommes ont fini par dire oui.

— Très bien.

Je fis apporter une caisse de tabac, une caisse de pipes en terre, des couteaux grands et petits, des haches, une pièce d'andrinople, etc. Cela peut sembler bien peu pour servir de contrepoids à la vie d'un homme; mais aux yeux des natifs, c'était une immense fortune équivalente dans les îles à celle d'un Rothschild en Europe. Nul doute qu'ils n'eussent alors l'intention de me ramener sain et sauf pour acquérir les biens que je leur avais montrés; mais je pouvais craindre que l'impression produite par toutes ces belles choses ne s'effaçât au bout de quelques jours, dans leur imagination mobile, surtout quand ils auraient vu couler le sang.

PIROGUE DE GUERRE PARTANT POUR LA CHASSE AUX TÊTES.

Le départ était fixé au lendemain et je devais voyager dans la pirogue du chef, où une place était réservée pour moi et mes bagages.

Le lendemain, en effet, vers trois heures d'après-midi, je montais dans la grande pirogue du chef, qui était venue se ranger à côté du yacht. J'avais un revolver et un bon couteau.

La pirogue partit à toute vitesse pour rattrapper les autres, qui avaient pris l'avance. Elle avait à peu près soixante pieds de long sur trois et demi de large et contenait vingt-cinq hommes, parmi lesquels étaient les esclaves destinés à être abattus et mangés au fur et à mesure des besoins de la consommation.

TÊTES DESTINÉES A L'AVANT DES PIROGUES POUR LA CHASSE AUX TÊTES AUX ILES SALOMON.

Nous eûmes bientôt rejoint le reste de la flottille; elle se composait d'environ vingt-cinq grandes pirogues et de deux petites qui nous servaient d'éclaireurs. Chaque grande pirogue contenait de vingt-cinq à trente hommes. Elles avaient la forme que j'ai déjà décrite, avec les pointes des deux extrémités hautes de dix pieds, formant ainsi un bouclier contre des flèches, dans la marche en avant et dans la retraite. Toutes étaient en bois léger, avec des bordures de nacre et des panaches d'herbe de couleur, des guirlandes, des rameaux de pin rouge et blanc. A la proue était une tête de bois grimaçante, destinée à effrayer tout ce qui pourrait embarrasser la route. La plupart des pirogues sont si étroites que l'on ne peut s'y asseoir deux de front et que les rameurs sont placés en pointe. Les natifs manœuvraient leurs pagaies en cadence. Ils les ramenaient après chaque palade contre les bordages qu'ils frappaient tous ensemble suivant un certain rythme. C'est ainsi qu'on rame quand on part pour la chasse aux têtes. La nage est scandée de façon différente suivant les circonstances, obsèques, fêtes et autres cérémonies. Nous allions à une allure de dix nœuds à l'heure, et c'était un beau spectacle que celui de toutes ces pirogues à la courbe si gracieuse

et au svelte profil qui fendaient la mer écumeuse. Elles bondissaient et se cabraient, la proue dressée hors de l'eau, semblables à une galopade de jeunes cavales dans la plaine, et secouaient au vent leurs panaches comme des crinières. Tous les superbes corps noirs, robustes et nus, s'abaissaient et se relevaient en même temps sur toute la ligne d'escadre et tous les avirons frappaient à l'unisson.

Le soleil, qui faisait étinceler les incrustations de nacre à chaque ondulation du flot, inclinait déjà sur l'horizon. Les rameurs redoublèrent de vitesse pour gagner le lieu où ils devaient passer la nuit.

Il faisait déjà sombre lorsque nous entrâmes dans une petite baie où les pirogues allèrent s'échouer. On les tira sur le sable, assez haut pour qu'elles ne fussent pas enlevées par la marée; puis les natifs allumèrent des feux pour préparer leur repas; ils s'étaient tous un peu dispersés çà et là, et je ne pus bien me rendre compte de ce qui se passa alors; mais quelques instants plus tard, à la flamme vacillante des feux qui se tordaient sous la brise du soir, je vis sortir, d'un enfoncement d'ombre, des natifs qui rapportaient des paquets de formes étranges enveloppés de feuilles, qu'ils déposèrent sur des pierres chauffées à blanc. D'autres en même temps ouvraient des noix de coco.

Pour ma part, je pris une boîte de sardines que je mangeai avec un biscuit de mer. Je terminais ce repas sommaire en l'arrosant de lait de coco quand des naturels ramassèrent la boîte de fer-blanc laissée près de moi. Ils goûtèrent à l'huile qui y restait et aux miettes de biscuit, trouvèrent que c'était bon et me demandèrent de leur donner une boîte et un biscuit, avec cette mimique si pressante des sauvages dont on ne décourage l'insistance que par la brutalité. J'avais besoin de les ménager et je ne pouvais refuser; mais je n'avais pas songé à ces petites politesses à faire à mes compagnons et n'avais emporté que ce qu'il me fallait pour ma provision personnelle.

Enfin au bout d'une demi-heure, le repas cannibale était cuit. On débarrassa le four de la terre qui le couvrait et chacun prit sa part de chair et d'ignames.

Les chasseurs de têtes n'emportent ni cochons ni poulets. Ils ne mangent, avec des fruits et des légumes, que de la chair humaine pen-

dant leurs expéditions. Elle seule, croient-ils, peut leur procurer la force, le courage et la soif du meurtre qui leur sont nécessaires.

Après leur festin, les natifs se mirent à parler entre eux avec beaucoup d'animation et paraissaient prêts à se battre les uns contre les autres. Je pensai qu'ils discutaient leur plan de campagne. Je me tenais un peu à l'écart, et il est probable qu'il était assez souvent question de moi dans le débat; car je voyais de temps en temps des

CANOT DE GUERRE A LA CHASSE AUX TÊTES DANS UN FLEUVE DE BAMBATANIE.

(Les indigènes se reposent à l'ombre après un long trajet à la rame. Cette chasse aux têtes comprenait une cinquantaine de pirogues dont celle-ci est une des plus petites, les plus grandes contenant jusqu'à quarante hommes.)

figures menaçantes se tourner de mon côté. Je ne pouvais rien dire ni rien entendre; aucun des natifs ne parlait le *pidgin* et je n'avais pas vu mon ami l'interprète depuis notre départ. Je conclus qu'il était resté à Bambatanie et se lavait les mains de ce qu'il adviendrait de moi. Je m'étais fourré là dans un assez vilain guêpier et je me disais à part moi que je serais si bien à cette heure à fumer ma cigarette sur le pont du *Tolna!...*

Les natifs avaient fini de se quereller. Ils vinrent en silence autour

de moi par petits groupes; les uns se couchèrent sur le dos, la face tournée vers la lune qui était presque dans son plein et dont la clarté faisait ressortir en relief vigoureux leurs traits osseux et leurs physionomies violentes; les autres étendus sur le flanc regardaient la mer, et c'était un tableau pittoresque assurément que celui de ces corps noirs allongés sur la blancheur du sable. Tout à coup ils se mirent à chanter. C'était sans doute un chant de guerre où ils célébraient leurs hauts faits et ceux des ancêtres.

Le roi était venu s'accroupir à mes côtés. Pour être plus à l'aise, j'avais défait la courroie de mon pantalon et l'avais placée près de moi. Il la prit, la retourna de tous les côtés en paraissant l'admirer beaucoup, puis se la passa autour de la taille et me fit comprendre que je devais la lui donner. A quoi bon la lui refuser? Il ne me l'aurait pas rendue. Il voulut voir aussi si mon chapeau lui allait bien et s'en coiffa... Quoique je ne fusse pas très sûr de la propreté de sa tête, je n'eusse pas hésité à le remettre après sur la mienne, s'il eût daigné me le rendre; mais il n'en eut pas la moindre velléité.

Les natifs continuèrent leurs chants pendant une heure environ; puis, fatigués de leur journée, ils s'endormirent. Deux seulement restèrent debout en sentinelle.

Pour ma part, je l'avoue, j'eus un sommeil un peu inquiet pendant cette première nuit. Vers le matin cependant, je dormais assez profondément, quand je fus réveillé par des clameurs poussées en cadence. Je me dressai sur mon séant et me frottai les yeux, ne sachant plus où j'étais. Je vis les natifs qui redescendaient leurs pirogues vers la mer et marquaient leurs mouvements par des cris. Je n'eus qu'à me mettre sur mes pieds. Je n'avais pas de toilette à faire et je fus tout de suite prêt. Mais où donc était mon chapeau? Je ne tardai pas à me rappeler ce qu'il était devenu et je pris mon parti de cueillir des feuilles dont je me couvris la tête pour me préserver d'une insolation. Mon pantalon ne tenait pas non plus très bien sans la courroie. J'en serrai la boucle et remontai dans la pirogue royale, où je repris ma place.

Les rameurs partirent à une allure plus rapide encore que celle de la veille, et ils la gardèrent toute la journée. Les pagaies soulevaient les

pirogues hors de l'eau. Nous passions sur les vagues comme on saute une banquette irlandaise. C'était une sensation très agréable pour un instant, mais qui ne tardait pas à devenir fatigante. Je ne puis comprendre comment ces hommes peuvent avoir la force de ramer ainsi pendant dix ou douze heures sans s'arrêter ni ralentir un seul instant.

La mer était calme et le soleil ardent. Je fus heureux le soir, quand nous arrivâmes à un rivage sur lequel je pensai que nous allions descendre.

Les pirogues le côtoyèrent quelque temps, puis s'engagèrent sur une petite rivière qu'elles remontèrent l'espace d'un demi-mille. Nous nous trouvâmes devant une jolie petite plage sur laquelle étaient des huttes construites sans doute par les chasseurs lors d'une précédente expédition. On laissa les embarcations à l'eau. Des indigènes grimpèrent aux arbres pour cueillir des noix de coco, pendant que d'autres emmenaient des captifs dans la forêt. Ces malheureux ne faisaient aucune résistance et se laissaient conduire avec une docilité aussi passive que des animaux menés à l'abattoir. Ce qui leur arrivait leur semblait parfaitement logique, naturel et régulier. Carlyle a écrit une page sur la grande nation des muets au milieu desquels les parleurs ne sont qu'un infime petit nombre. Les primitifs et les simples ne protestent pas.

Aucun captif ne fut massacré sous mes yeux, les sauvages observant le précepte classique des tragédies, de toujours tuer hors de la vue des spectateurs, sauf aux grandes fêtes cannibales où l'excitation de la joie publique et du meurtre leur fait négliger les convenances habituelles.

Comme la veille, je vis revenir les natifs au bout de quelques instants avec des membres coupés, entourés de feuilles, qu'on plaça entre les pierres brûlantes. La soirée ne différa de la précédente qu'en ce point que le chef, au lieu de mon chapeau et de mon ceinturon, me prit ma casaque et ma chemise, qu'il me subtilisa sans que je susse comment, avec plus de dextérité que n'en met un escamoteur à faire disparaître la muscade, perte d'autant plus sensible que d'autres natifs s'étaient emparés de mon vêtement et de mon linge de rechange. J'étais réduit à

ma plus simple expression. Pendant le repas, les chasseurs de têtes, mis en goût par les sardines et le biscuit, avaient pratiqué de larges brèches dans mes provisions, que je voyais diminuer avec une désolante rapidité et je me demandais non sans inquiétude de quoi je vivrais pour peu que l'expédition se prolongeât.

La plus élémentaire prudence me défendait de laisser voir ma mauvaise humeur. Il convient de remarquer que le chef et ses compagnons n'aggravaient leurs larcins d'aucune insolence. Ils n'avaient pas de ces ironies de brigands d'opéra-comique envers le voyageur qu'ils débarrassent de son porte-manteau. Ils continuaient même à me témoigner certains égards et ne manquèrent jamais pendant toute la campagne de m'apporter des noix de coco.

Je passai la seconde nuit dans une des petites huttes de la plage. Elle n'était pas plus haute que la cabane d'un grand chien; mais je n'en dormis pas moins fort bien. J'étais très fatigué et me couchai tout de suite après le repas. Bientôt je n'entendis plus les cris ni les chants des sauvages : je rêvai que j'étais dans ma bonne couchette à bord du *Tolna*.

Nous repartîmes le lendemain matin à la pointe du jour et contournâmes toute la journée l'île de Choiseul. Je la reconnus. Arrivés le soir devant la côte est, les natifs continuèrent à faire force de rames pendant quelque temps. La nuit était assez noire; mais ils connaissaient bien ces parages et filaient hardiment entre les récifs. Il pouvait être neuf heures quand ils entrèrent dans une baie où ils lancèrent leurs pirogues sur la grève.

Cette fois, tout se passa en silence. Il n'y eut pas de cris ni de chants. On n'alluma pas de feu, et l'on se contenta de manger des noix de coco apportées de la précédente station et des restes du festin de la veille. Je dînai d'une des conserves qui me restaient.

Les pirogues furent cachées dans la brousse et toutes les traces de notre débarquement soigneusement effacées sur le sable. Je n'avais pas besoin d'en voir tant pour comprendre que nous étions dans la période d'action. Les natifs se couchèrent dans les hautes herbes, mais ne dormirent pas. Les sauvages sont des nerveux. La curiosité me tint éveillé

et je les observai de la cachette de feuillage où je m'étais blotti. Ils semblaient tous très agités.

Il était environ quatre heures du matin et il ne faisait pas jour encore quand nous nous relevâmes pour nous enfoncer dans la brousse. Les chasseurs s'avançaient en bandes dans de petits sentiers, et je fermais la marche. Nous allâmes ainsi pendant à peu près deux heures; puis les natifs firent une courte halte, échangèrent quelques mots à voix basse et reprirent leur chemin; mais ils s'étaient dispersés comme une ligne de tirailleurs. Le jour commençait à poindre. On entendait dans la forêt le roucoulement enroué et sourd du pigeon ramier. Les arbres sortaient peu à peu de la brume matinale. Les natifs avaient disparu dans les fourrés. Un seul, gros et court, était resté près de moi. Il était chargé de me conduire et surtout peut-être de me surveiller. Je ne percevais pas le bruit d'un frôlement de branche ni d'un craquement de feuilles sèches. Mon guide me faisait avancer très lentement et s'arrêtait souvent pour écouter et regarder entre les interstices des branches, puis il se remettait à marcher à pas de loup, me faisant signe de l'imiter et de poser légèrement le pied dans l'herbe.

Un geste du natif me fit arrêter. Je distinguai devant moi une maison entre les feuilles. Le natif m'indiqua du doigt un fourré où j'entrai. Une demi-heure s'écoula. Il faisait maintenant presque tout à fait jour. Le pigeon ramier continuait son roucoulement rauque, semblable au roulement d'un tambour voilé. J'avais les yeux fixés sur la porte de la maison. Elle était en paille soutenue par deux planches transversales. Je la vis s'ouvrir. Une vieille femme sortit...

Aussitôt surgirent de derrière un buisson le natif qui m'avait conduit et deux de ses compagnons. Ils abattirent leur tomahawk sur la tête de la femme, qui tomba. Elle avait à peine fait entendre un faible gémissement.

Quelques instants se passèrent encore; puis de grands cris s'élevèrent de tous côtés. Nous étions dans un village et l'attaque générale venait de commencer.

Il restait des habitants dans la cabane devant laquelle j'étais placé. Ils n'avaient entendu ni la plainte de la vieille femme, ni la chute de son

corps dans les hautes herbes; mais les clameurs qui s'élevaient des habitations voisines les effrayèrent. Deux d'entre eux, un jeune et un vieux, s'élancèrent hors de la porte. Les trois chasseurs de têtes s'étaient recachés dans les buissons. Ils étendirent mort le vieillard d'un coup de tomahawk et jetèrent par terre le jeune homme qu'ils garrottèrent de lianes.

Pendant qu'il essayait de se débattre, un quatrième habitant sortit de la cabane, passa tout près de moi et se mit à courir dans la brousse : — En voilà un, me dis-je, qu'ils n'auront pas!... Et en effet il ne fut même pas poursuivi.

Les cris continuèrent pendant quelques minutes, puis cessèrent. Mon guide me fit signe que nous pouvions avancer. Il marchait maintenant très résolument.

Nous retrouvâmes toute la troupe, au milieu du village, qui apportait les corps. C'étaient pour la plupart des cadavres de vieilles gens, hommes ou femmes. Quant aux captifs, qui étaient presque tous jeunes, ils furent gardés comme esclaves ou réservés aux festins cannibales. Il y en avait une dizaine. Des natifs étaient occupés à consolider leurs liens. Quelques enfants, groupés sous la garde d'un chasseur de têtes, sans être attachés, paraissaient très effrayés, mais ils ne pleuraient ni ne criaient.

Les vainqueurs étaient fort animés et ne s'occupaient pas plus de moi que si je n'eusse pas été là. Ils semblaient même ne pas m'apercevoir. Je pus parcourir librement le village, me rendre compte de ce qui s'était passé et j'entrai dans des maisons, mais je ne tardai pas à y être rejoint par les chasseurs de têtes qui se mirent à piller et à dévaster.

Après avoir célébré la victoire, les têtes coupées furent réparties entre ceux des chasseurs qui y avaient droit; ce qui ne me parut pas aller sans contestation ni discussion.

Il était peut-être une heure de l'après-midi quand nous quittâmes le lieu du carnage, laissant des ruines et des ossements là où était depuis bien longtemps peut-être un village heureux et tranquille. Nous reprîmes les sentiers par lesquels nous étions venus et regagnâmes la

plage, où nous retrouvâmes nos embarcations et quelques natifs qu'on avait laissés à leur garde.

La nuit fut passée sur le rivage. On n'avait plus à prendre les mêmes précautions que la veille. Les natifs étaient très gais et entonnèrent des chants de triomphe. Ils n'avaient bu que du lait de coco; mais ils semblaient tous ivres. Le bruit continua très avant dans la nuit.

Je savais maintenant ce que c'était qu'une chasse aux têtes. J'avais pu me rendre compte que ce sont des faits qui n'ont rien d'héroïque, où l'on ne combat pas son ennemi, mais où on l'égorge. Je n'aspirais plus maintenant qu'à me retrouver sur le *Tolna*, et ce fut avec une immense joie intime que je me vis sur le sillage du retour.

Les pirogues avaient été chargées de tout le butin qu'on avait pris. Les captifs furent partagés entre les différentes équipes. On leur donna des pagaies et ils se mirent à ramer avec les autres.

Nous nous arrêtâmes aux mêmes stations qu'en venant; mais la route me parut plus longue et plus ennuyeuse. Je n'avais plus de conserves et ne vécus pendant deux jours que de noix de coco.

Enfin je revis à l'horizon la coque effilée et blanche de mon yacht. Ce fut une des plus douces émotions de ma vie de me retrouver sur mon pont et de me sentir chez moi.

Mes matelots furent peut-être un peu étonnés de me voir revenir nu-tête et sans autre vêtement qu'un gilet et un pantalon. Je m'abstins de raconter comment je m'étais laissé dépouiller des autres parties de mes vêtements.

Je ne considérai cependant pas que les prélèvements opérés par les chasseurs de têtes fussent à valoir sur le paiement que je leur avais promis. Ils m'avaient pris le pourpoint, mais m'en avaient conservé le moule. En reconnaissance de quoi je leur remis fidèlement les pipes, le tabac, les couteaux et l'andrinople. L'interprète, négociateur de ma participation à l'expédition, ne fut pas oublié.

CHAPITRE XIX

BAIE DE CHOISEUL

Je remonte une rivière et découvre une cascade que j'appelle les chutes de Tolna. — Tourbillon. — L'île de la Trésorerie. — Le roi et son épouse favorite. — Je les photographie. — Visite avec ma femme. — Pères et maris complaisants pourvu qu'on y mette des formes. — Visite à Malsi. — J'achète un perroquet savant. — Ma manière d'être avec les sauvages me gagne leurs sympathies. — Les îles Shortland. — M. Tindal. — La femme de mon second. — Le roi Fergusson, fils du roi Gorai. — Les bâtons magiques et les docteurs du diable. — Émeute. — Sentiments chevaleresques du roi. — La robe de gala de Gorai. — Tremblement de terre. — Chasse aux papillons. — Lettre de Tindal. — Nous donnons une leçon aux sauvages.

En quittant Bambatanie, je mis le cap au nord. Nous passâmes la nuit à l'ancre dans une jolie crique oubliée sur les cartes. Repartis le lendemain dans la journée, nous arrivâmes le soir dans la baie de Choiseul, sur la côte ouest de l'île. Elle est grande et parsemée d'îlots.

Les natifs vivent retirés tout au fond de la brousse par peur des chasseurs de têtes. Nous n'en vîmes pas, malgré de nombreuses et longues excursions dans la forêt. La solitude était complète, et j'ai foulé bien des endroits vierges de pieds humains.

J'ai remonté dans mon petit canot une rivière large et pleine de méandres, encaissée entre des blocs de rochers. Elle avait été envahie par des palétuviers qui se suspendaient au-dessus des eaux, sur l'arc-boutant de leurs racines aériennes. A cinq milles environ de l'embouchure, elle était complètement barrée par un enchevêtrement d'arbres immenses qui y avaient poussé en travers. J'en fis sauter un certain nombre à la dynamite. Le courant emporta les vieux troncs à la mer et nous pûmes continuer notre promenade jusqu'à plusieurs milles en amont, faisant çà et là sauter les arbres qui s'opposaient à notre passage.

J'arrivai ainsi jusqu'à un endroit où des torrents s'écoulaient des

m'avaient vu, et, mettant toutes leurs pirogues en ligne de bataille, ils avancèrent vers mon canot en criblant l'air de leurs flèches. Je n'avais avec moi qu'un seul homme qui ramait, et je n'eus d'autre parti à prendre que de revenir au plus vite vers le *Tolna*. Ils continuèrent à avancer sur nous et à nous lancer des flèches. Je tirai quelques coups de revolver qui ne parurent pas les effrayer. La petite île où j'avais essayé d'aborder me cachait à mon yacht, qui sans cette circonstance serait venu à mon secours. Les pirogues ne cessèrent leur poursuite que lorsque je fus arrivé près de mon bateau. Elles virèrent de bord et s'enfuirent à force de rames. Deux de leurs flèches avaient atteint mon canot et figurent dans ma collection.

Partis le 25 octobre de la baie de Choiseul pour nous rendre à l'île de la Trésorerie, nous fûmes pris en chemin dans un tourbillon. Le bateau se mit à décrire avec une grande vitesse une série de cercles de plus en plus petits qui nous rapprochaient du centre. Il n'y avait pas de vent et nous ne pouvions faire de manœuvre. Des paquets de mer sautaient sur le pont comme pendant une tempête. Parvenus au milieu, nous en fûmes violemment repoussés, puis nous recommençâmes nos circonvolutions pour être rejetés encore et nous faire aussitôt reprendre dans des spires d'écume. Toute la journée se passa à répéter les mêmes évolutions autour du même point, suivies de la même expulsion pour être ramenés dans le même cercle par la même tangente. Le yacht était devenu un rocher de Sisyphe. Enfin, vers le soir, la brise s'éleva et nous pûmes sortir du remous.

Ces tournants d'eau fréquents parmi les îles sont très dangereux, et l'on ne sait jamais où ils vont vous entraîner. Le plus souvent ils passent sur des récifs où les navires se brisent.

Comme nous continuions notre route avec un bon vent, j'aperçus au loin un voilier dont je me rapprochai.

Je le hélai pour lui demander son nom.

— Je n'en ai pas, me répondit-on.

— Où allez-vous? demandai-je encore.

— En ville.

Sur cette réponse qui indiquait peu de goût pour la conversation, je

que son geste m'avait étonné, la reine, pour m'amuser, ne cessa pas de le renouveler pendant tout le temps que je restai avec elle. Oserai-je dire qu'elle laissa paraître quelque désappointement lorsque je me levai pour prendre congé? Je lui promis de revenir la voir le lendemain. Elle me dit alors qu'elle me recevrait dans son grand château ou

PALAIS DE VILLE DU ROI DE L'ILE DE LA TRÉSORERIE.

palais de ville, situé sur la montagne près de laquelle mon bateau était à l'ancre.

C'était une énorme baraque en planches.

J'y allai le lendemain avec la comtesse, pour couper court aux entreprises de la trop aimable reine. Elle vint à notre rencontre avec l'empressement gracieux d'une maîtresse de maison européenne. Surprise d'abord à la vue d'une femme blanche, elle se remit bientôt et prit la main de la visiteuse, qu'elle garda dans la sienne. Le logis ne se composait que d'une seule salle; mais il régnait dans la pièce une obscurité complète, les natifs ne laissant pas pénétrer le jour dans leurs demeures, pour en éloigner les mouches, très nombreuses dans l'île. La comtesse se retournait vers moi en me disant : « Elle me montre

beaucoup de choses, cette bonne reine, mais je n'aperçois rien du tout. » Je n'ai pu qu'entrevoir les colonnes de bois sculpté qui soutenaient le plafond et les poutres finement découpées en arabesques qui le traversaient. Je remarquai des tambours de guerre et beaucoup d'ustensiles de cuisine qu'on ne dédaigne pas à Novo de faire figurer en bonne place dans la décoration d'une maison.

La reine fit asseoir ma femme sur un tronc d'arbre recouvert de

INTÉRIEUR DE LA MAISON DU FUTUR ROI DE L'ILE DE LA TRÉSORERIE A MALSY.

nattes, qui servait à la fois de canapé et de lit. Le roi, qui s'était chargé de moi, me mena voir une grande sculpture en bois peint, représentant un crocodile dévorant un homme. Il m'expliqua qu'il l'avait fait exécuter en souvenir d'un fils qui avait été mangé par les crocodiles.

Je demandai à mon hôte de me laisser le photographier ainsi que la reine; mais il ne comprenait pas. Je lui dis alors que je voulais le regarder avec un verre grossissant. Il crut que c'était une politesse d'homme blanc et il parut flatté. Je montai l'appareil en conséquence et le fis regarder dedans en me plaçant devant l'objectif. Le roi consentit à s'y mettre à son tour. Je photographiai ensuite sa femme, qui fit je ne

sais pourquoi une affreuse grimace pendant la pose. Je ne pus la lui faire quitter et je l'ai retrouvée sur mon épreuve. Je fis asseoir ensuite le roi à côté de sa favorite, un bras passé sur son épaule, ce qui parut lui faire grand plaisir, car il en était très amoureux. Je fis aussi la photographie de la vieille mère du roi, pour laquelle il était plein de respect et d'égards.

Nous revînmes au *Tolna* comblés d'amabilités et chargés de

LA REINE DE L'ILE DE LA TRÉSORERIE.

(Les marques blanches sont des brûlures qui servent d'ornements.)

présents : armes, tresses, découpures, etc. Le roi et la reine nous y ramenèrent en nous faisant visiter en chemin le village et les plantations d'ignames et de taros du domaine royal.

Les habitants de Trésorerie sont ingénieux et adroits de leurs mains. Ils savent faire de jolis ouvrages en bois et nacre. Quoique moins féroces que ceux des îles voisines, ils ne laissent pas d'aller aussi à la chasse aux têtes. Le costume des deux sexes consiste en une grande bande de toile qu'ils enroulent autour de leur taille. Les narines sont percées, et l'on y introduit une paille ou de petits os. Je n'ai pas vu de boucles ni

d'anneaux dans les oreilles; mais le trou du lobe, très élargi, reçoit la pipe, les allumettes, le couteau et les autres menus objets dont on ne veut pas s'embarrasser les mains. Un natif, chargé par un blanc de

LE ROI MANGHILA ET LA REINE (ILE DE LA TRÉSORERIE).

porter une lettre à la nage à un vaisseau ou à une île voisine, la met dans son oreille en l'enveloppant de feuilles de bananier pour l'empêcher de se mouiller.

Quand une femme perd son mari, elle se coupe les cheveux et se

sauf le cas où ils veulent honorer particulièrement un hôte, ils ne livrent leurs femmes et leurs filles que contre une honnête rétribution. C'est

L'HÉRITIER DU TRÔNE DE L'ILE DE LA TRÉSORERIE.
(Sa femme et sa fille. La femme est en deuil d'une fille de la reine.)

un fait dont on pourrait peut-être trouver des exemples dans notre vieux monde. J'ai dit aussi que si l'on se passe de leur permission, ils s'offensent que la femme ou la jeune fille se soit donnée de son libre choix et ils tuent le séducteur. C'est encore une psychologie qui s'observe dans

les faubourgs de nos capitales. J'étais devenu l'ami du roi et je l'emmenai un jour en excursion de l'autre côté de l'île, dans mon canot. Je

CHARLIE, GRAND CHEF DE MALSI.

Avec sa femme et son enfant. (Village de l'île de la Trésorerie.)

n'avais avec moi qu'un seul de mes matelots, le Fidjien Lazaro. Le roi était accompagné de ses ministres et de nombreux natifs. Nous naviguâmes toute la matinée et essuyâmes plusieurs bourrasques; ce qui me permit de constater que le roi et ses natifs avaient peur dans mon canot,

étaient sensibles. C'était la première fois qu'un blanc en usait ainsi avec eux. Ils sentaient en moi de la sympathie; je les relevais à leurs propres yeux en me plaçant avec eux sur le pied de l'égalité. Je me conformais sans effort à leurs mœurs et à leur caractère. Je pouvais rester assis de longues heures dans leurs maisons, immobile et sans parler comme ils faisaient eux-mêmes. Je les laissais me regarder aussi longtemps qu'ils

MANIÈRE DE JETER LE TOMAHAWK CONTRE UN TIREUR DE FLÈCHES.

le voulaient sans montrer aucun signe d'impatience. Je vivais de leur vie, j'entrais dans leurs sentiments, je m'intéressais à leurs plaisirs et à leurs peines, je ne faisais la grimace à rien de ce qu'ils m'offraient; je ne les brusquais jamais et ne prenais pas avec eux ces airs d'autorité ou de supériorité que s'arrogent le moindre matelot ou le convict évadé. Je leur donnais la main comme à des camarades, tout en ne négligeant pas d'ailleurs de leur faire les petits cadeaux qui entretiennent l'amitié, ni même de prendre les précautions nécessaires avec eux, comme d'être toujours armé, d'avoir soin que les femmes fussent partout présentes et de faire en sorte de ne laisser jamais les natifs se placer derrière moi. C'est ainsi que j'ai pu pénétrer dans les îles les plus sauvages et m'en-

foncer au plus noir de la brousse sans qu'il m'arrivât jamais malheur.

Pour avoir bon accueil des sauvages, il faut d'abord les aimer, et c'est en quoi j'aurai toujours peu d'imitateurs. Si étrange que cela puisse paraître, le goût que j'ai pour eux est très sincère, et je n'avais pas besoin de leur jouer la comédie. Non que je me dissimule leurs défauts et la cruauté de leurs mœurs. Ce livre ne les masque pas et ne peut passer pour une apologie, mais je mets en regard, dans ma pensée, les vices et l'hypocrisie de mes frères les blancs, tels que les a faits notre civilisation contemporaine, et tout bien pesé, tout bien considéré, je préfère les noirs.

Je partis de Trésorerie le 5 novembre, après avoir échangé des adieux pleins d'effusion avec le roi et surtout avec la reine, à qui je dus promettre de revenir.

Nous passâmes la nuit en mer par un très mauvais temps, pendant lequel je fus témoin d'un fait remarquable. J'étais à la roue. A un moment donné, j'appelle le voilier Mac Gowen qui était à l'avant. Il fait un mouvement vers moi; le pied lui manque et il tombe à la mer. Je le croyais perdu, quand une haute vague arrive sur l'arrière et le rejette sur le pont.

— Je n'ai pas perdu ma présence d'esprit un seul instant, me dit-il, et c'est moi qui me suis arrangé de façon à me faire emporter par la vague.

Nous arrivâmes aux îles Shortland le 6 novembre. Un joli petit bateau au pavillon allemand, noir, blanc et rouge, vint à notre rencontre. C'était celui d'un négociant nommé Tindal. Il nous aida à mettre le *Tolna* à l'ancre devant l'île de Faisi qu'il habitait, et nous invita à visiter la maison assez gentille qu'il avait construite avec l'aide des autochtones.

Il nous présenta sa femme, deux petites filles et un garçon; mais j'ai su depuis qu'il n'était pas marié et que les enfants n'étaient pas à lui. La prétendue Mme Tindal avait un mari ailleurs, je ne sais où, et avait quitté le domicile conjugal en emmenant ses trois enfants. L'endroit était bon pour se cacher, et je doute qu'un mari ait jamais l'idée d'aller chercher si loin sa femme; j'ai plaint pourtant les pauvres enfants,

qui recevaient une singulière éducation. Le garçon, qui avait douze ans à cette époque, était déjà un petit vaurien, et les filles, qui avaient l'une dix ans et l'autre sept, en savaient plus long sur certains chapitres que des femmes de trente. Elles rôdaient toute la journée parmi les natifs, dont elles comprenaient parfaitement la langue, et entendaient leurs conversations, qui roulent presque exclusivement sur des sujets obscènes. Les sauvages de Bougainville ne diffèrent pas sur ce point des esclaves d'Aristophane ni de nos paysans actuels. Et de quoi peuvent parler en effet à leurs heures de loisir des gens qui ne connaissent ni l'art, ni la poésie, ni la beauté du paysage qui les entoure?

M. Tindal se montra d'abord très empressé pour nous. Il affectait des airs de gentilhommerie, mais le trafiquant ne tarda pas à reparaître et il nous exploita de son mieux. Je crois que j'aurais fini, si j'étais resté plus longtemps, par vider mon bateau dans sa maison.

Il paraît qu'il pressurait de la même façon les pauvres natifs de son voisinage. Aussi n'en était-il pas aimé. Ils étaient toujours très animés contre lui et menaçaient de le tuer. Je doute qu'il soit encore en vie à l'heure qu'il est.

Une heureuse surprise attendait à Faisi mon premier officier. Il y retrouva sa femme, qui était précisément entrée en condition chez M. Tindal. Je vis arriver une horrible noire tenant par la main un joli bébé blanc et rose. C'était Mme Griffith et son enfant.

Mme Tindal me raconta tout de suite des histoires navrantes pour le malheureux Griffith, qui était amoureux fou de sa femme. L'affreuse guenon avait des mœurs conformes à sa physionomie, et il n'était pas un natif à la ronde qui ne s'en fût passé la fantaisie. Elle était tellement couverte de maladies que les Tindal avaient dû l'isoler dans leur maison et ne la laissaient pas toucher à leurs enfants.

C'était là la femme après laquelle avait soupiré si longtemps Griffith; c'était celle dont il me parlait avec des yeux humides de tendresse, tandis que nous voguions vers les Shortland, et Griffith n'était pas le premier venu! D'intelligence et d'éducation, il était supérieur aux blancs qu'on rencontre communément dans les îles. Il en était tombé là, pourtant, d'aimer cette femme et de continuer à l'aimer quand il connut sa

conduite!... J'eus beau lui dire toute la vérité; rien ne prévalait contre son étrange passion. Il quittait tous les soirs le navire pour aller passer la nuit avec elle...

— Que voulez-vous? me répondait-il, elle est la mère de mon enfant, et c'est ma faute et non la sienne si elle est devenue ce qu'elle est. J'aurais dû rester près d'elle. Une femme ne peut se défendre seule...

Toute la pitoyable argumentation des amoureux trompés et débonnaires qui trouvent des excuses à tout!

J'étais si écœuré que je laissai échapper une parole brutale, bien éloignée du ton que j'avais d'ordinaire avec lui :

— Vous êtes libre d'aller vous rouler dans la saleté, lui dis-je; mais au moins lavez-vous avant de rentrer à bord. Revenez à la nage quand vous irez à terre.

Griffith me prit au mot, et désormais, quand il allait voir sa femme, il regagnait le yacht en nageant.

Mme Griffith était fille d'un blanc et d'une noire; mais le sang de la mère prédominait si complètement en elle qu'elle ne différait en rien pour la couleur ni pour les traits des natives de pure race. Son père était un capitaine Fergusson, commandant d'un navire marchand à vapeur, qui trafiquait dans les îles. Un jour qu'il s'était aventuré avec son vaisseau sur la côte est de Bougainville, dans un endroit appelé Nouma Nouma, il fut tué avec tout son équipage par les natifs. Un jeune garçon de cabine caché dans le réservoir d'eau échappa seul au massacre. Les naturels prirent tout ce qu'ils purent et l'emportèrent en se réservant de venir achever le pillage. Le boy, profitant de leur départ, sortit de sa cachette, fila la chaine de l'ancre, mit la machine en mouvement, prit la barre, sortit de la passe de Nouma Nouma, et sans savoir le premier mot de la navigation parvint cependant à gagner une île allemande.

Gorai, roi des Shortland et de Bougainville, était un grand ami du capitaine Fergusson. Quand il apprit sa mort, il jura de le venger. Il rassembla tous ses guerriers et alla à Nouma Nouma, situé à environ cent cinquante milles de son île.

Un navire de guerre envoyé, peu après, de l'île allemande où avait abordé le jeune garçon de cabine, trouva la besogne faite. Le rivage était plein de cadavres. Le roi Gorai ne fut pas consolé par la vengeance

FERGUSSON, ROI DES SHORTLAND ET DE BOUGAINVILLE, FILS DU ROI GORAI (†).

qu'il avait tirée des meurtriers. Il continua à pleurer son ami, et pour que le nom de celui-ci ne fût pas oublié, il le donna à son fils. C'est ainsi que le roi actuel des Shortland et de Bougainville s'appelait Fergusson.

Gorai avait eu trois autres enfants : un fils nommé Mike, qui était

un des grands chefs, et deux filles, Jackie et la petite Looking-Glass. On peut voir par ces noms que Gorai était un anglomane convaincu.

Jackie était mariée et avait elle-même une fille qui était déjà fiancée. Je l'ai photographiée dans sa parure de mariage. Ses cheveux étaient bariolés de dessins rouges et noirs.

La venue dans le monde de la petite Looking-Glass, enfant tardif du vieux Gorai, avait donné lieu à des fêtes splendides dont on parlait encore. On avait égorgé quatre cents esclaves pour faire une immense fête cannibale. Conformément à la coutume, l'enfant avait été cachée au peuple pendant deux ans, et quand au bout de ce terme on la lui avait présentée, il y avait eu de nouveaux massacres et des festins aussi magnifiques que pour sa naissance.

MIKE, UN DES CHEFS SHORTLAND, SECOND FILS DU CÉLÈBRE ROI GORAI.

J'eus envie d'acheter cette enfant sur la tête de laquelle tant de sang avait coulé, mais je n'ai jamais pu décider ses parents à me la céder. Ma proposition n'avait rien d'insolite d'ailleurs. Toutes les femmes et toutes les filles sont à vendre dans les îles, et j'aurais très bien pu acheter même des reines contre du tabac ou une paire de haches, couteaux, etc. Il n'y avait d'exception que pour Looking-Glass; elle était une petite idole.

J'allais souvent à Sonai, l'île où demeurait Fergusson, à une assez grande distance de notre mouillage. Le roi y avait une jolie maison. C'est la première habitation native où j'aie vu une table et des chaises. Il y avait jusqu'à des assiettes et des couteaux. J'y déjeunai plusieurs

fois. On me servait du poisson fort bien préparé, des œufs, des poulets et du cochon. Un jour, à la fin d'un repas, Fergusson était de si bonne

MAGGIE, FILLE DE JACKIE.

(Parée pour son mariage avec cheveux coloriés et dessins rouges et noirs.)

humeur qu'il me fit présent du bâton du diable de son père, c'est-à-dire du roseau où était passée l'âme du roi Gorai. A la mort du roi, on avait posé le roseau sur son corps, son âme s'y était réfugiée, et maintenant des espèces de magiciens, les *docteurs du diable*, venaient lui parler et

lui demander des grâces, comme par exemple, d'avoir un bon vent pour une expédition, du beau temps pour les récoltes ou la victoire sur les

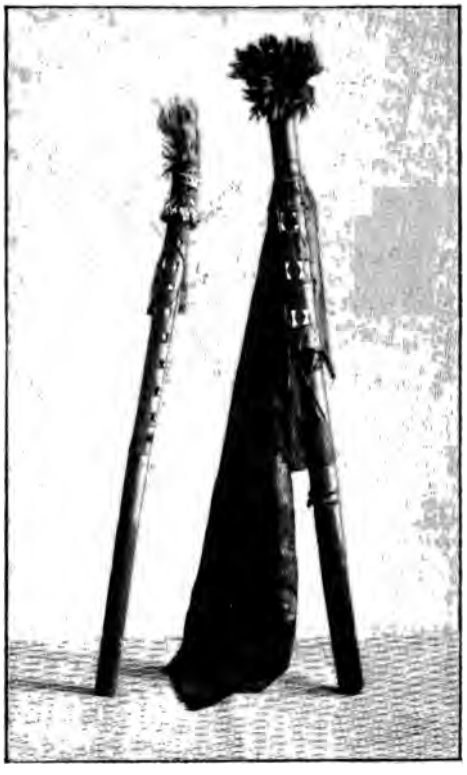
JACKIE, FILLE AINÉE DU ROI GORAI.

(Ayant à sa gauche sa fille Maggie et à sa droite sa petite sœur Looking-Glass, dernière enfant du roi Gorai, à la naissance de laquelle un grand nombre d'esclaves ont été tués.)

ennemis. Chaque famille conserve ainsi l'âme de ses parents dans un roseau semblable, qu'on orne, avec une piété filiale, de ronds de perles et de chiffons de couleur. A l'un des bouts, on met des plumes et

l'on perce quelques trous sur les côtés. Les docteurs du diable passent leur temps à aller d'une maison à l'autre pour parler aux âmes enfermées dans les roseaux. Ils les consultent quand un membre de la famille est malade, et l'âme indique la nature du mal, le traitement à suivre, la plante qui doit fournir le remède. J'ai vu un de ces docteurs du diable; il avait l'air d'un bon vieux prêtre de chez nous.

Ce Fergusson était vraiment un roi un peu trop moderne. Ce fut l'avis du peuple quand le bruit se répandit, le lendemain, qu'il m'avait fait ce don sacrilège, qui offensait à la fois la famille, la religion et la patrie. Il y eut un commencement de sédition et peu s'en fallut que je ne fusse témoin d'une révolution.



BATONS DU DIABLE DES ILES SHORTLAND.

(Celui qui est garni d'étoffe a reçu l'âme du roi Gorai. Don de son fils le roi Fergusson.)

Je pus voir en cette occasion la noblesse de sentiments des natifs. Fergusson vint à bord, tout tremblant, me dire ce qui se passait. Je lui offris tout de suite de lui rendre l'âme de son père, mais il me répondit : « Jamais je ne reprends ce que j'ai donné, quand même on devrait me tuer!... »

On n'était pas loin d'en arriver là, et Fergusson, en parlant ainsi dans un pareil moment, montrait que c'était vraiment du sang royal qui coulait dans ses veines.

J'ai reçu un autre présent d'un prix inestimable : une robe de gala de Gorai. Il n'existe que trois robes de ce genre dans toute l'île de Bougainville, provenant de différents rois. Elles ont la forme d'un tablier et sont faites en perles découpées dans des coquillages. Ce sont les femmes du roi qui les fabriquent, et pendant tout le temps que dure leur travail, on doit égorger tous les jours des esclaves. Quand la robe est

achevée, on donne une fête cannibale pour laquelle on tue un grand nombre d'hommes et de femmes. Nouvelle immolation de captifs et nouvelle fête cannibale quand le roi revêt la robe, et il ne la porte jamais par la suite sans que ce ne soit le signal d'un festin de chair humaine.

Personne n'avait encore pu obtenir une de ces robes, dont on a été

FAISI. ILES SHORTLAND

(Natifs jouant de la flûte de Pan. Au fond, le *Tolna*.)

réduit à faire des imitations pour le musée de Berlin. Les Allemands étaient si furieux que j'en eusse une, qu'ils m'intentèrent à Herbertshöhe un procès dont je parlerai plus tard et me condamnèrent à une amende de deux mille marks pour avoir acheté des curiosités dans leurs îles.

J'ai fait beaucoup d'excursions parmi les villages natifs, dans les parages de Shortland et dans les baies de Faro. C'est la superstition qui paraît être le trait dominant du caractère des indigènes. Il y a des bâtons magiques dans toutes les maisons et l'on ne fait rien sans consulter les docteurs du diable. Les habitants de la brousse sont très farouches. Ils sont complètement nus et ne vivent absolument que de chair

humaine. Il n'était pas facile de prendre contact avec eux, et j'ai entendu plus d'une flèche siffler à mon oreille avant de pouvoir les approcher.

Nous eûmes des tremblements de terre pendant notre séjour à Shortland. J'en avais déjà vu en Afrique, mais pas d'aussi forts. Ils se produisent par séries dans ces parages et se renouvellent une ou deux fois par jour pendant deux ou trois semaines. A la première secousse qui se produisit, j'étais à bord. C'était la nuit. Je fus réveillé par un bruit terrible. Le navire craquait comme s'il allait se briser en mille pièces. Je montai sur le pont. Là, je me crus à la fin du monde. Les arbres se renversaient les uns sur les autres. Des rochers déroulaient en bondissant des montagnes, la mer bouillonnait, les oiseaux voletaient épouvantés en criant. Les natifs couraient sur la plage en poussant des hurlements. Tout cela dura au moins dix minutes.

LA ROBE DU ROI GORAI.

(Des centaines de captifs des deux sexes sont immolés pendant la confection de ces robes et quand le roi s'en revêt.)

Le lendemain, quand j'allai à terre, le village était désert. Les natifs l'avaient quitté pour se réfugier sur les montagnes. Ils avaient accroché aux branches, entre les arbres, leurs canots, dans lesquels ils avaient mis tout ce qu'ils possédaient. Eux-mêmes se tenaient presque continuellement sur les arbres. C'est une précaution qu'ils prennent après les tremblements de terre, qu'ils savent, par expérience, souvent suivis d'un raz de marée qui inonde l'île. On me raconta que, deux ans auparavant, il s'en était produit un dont les eaux, en se retirant, avaient laissé un si grand nombre de poissons sur toute la surface de l'île qu'ils avaient répandu, en pourrissant sur place, une contagion dont étaient morts un très grand nombre d'habitants.

Les canots étaient placés horizontalement entre deux arbres, repo-

sant sur des branches qui formaient fourche. Dans le cas où la mer monterait jusque-là, les natifs auraient ainsi cette chance de salut, de grimper dans les canots et de se laisser entraîner par le flot.

M. Tindal et sa famille avaient aussi quitté leur maison pour la montagne. Je crois qu'ils avaient plus peur que les natifs, et non sans raison. Ils avaient un double danger à redouter. Sortis de leur petite forteresse, ils étaient à la merci des sauvages, qui ne les aimaient guère. Il est probable qu'on ne les aurait pas épargnés, si je n'eusse été là. Je leur offris l'hospitalité à bord. M. Tindal accepta, mais n'était pas encore rassuré. Il racontait avoir appris des natifs qu'en pareille circonstance, ils avaient vu la baie complètement à sec : « Il est impossible, me disait-il, qu'un navire ne soit pas broyé par la vague lorsqu'elle revient ensuite avec une violence et une force épouvantables. »

Heureusement, ce phénomène ne se produisit pas.

Griffith se trouvait chez les Tindal, auprès de sa femme, quand eut lieu le tremblement de terre. J'emprunte au livre de bord le récit qu'il en a fait.

« A minuit et quart, pendant la nuit du 14 novembre, on commença à ressentir une trépidation du plancher. Elle était d'abord si légère que l'on crut que c'était le grand chien de la maison qui se grattait dans la vérandah. Le mouvement augmenta rapidement jusqu'à ce qu'enfin toute l'habitation fût secouée violemment par une ondulation souterraine qui allait du sud-ouest au nord-est. Elle dura trois minutes pleines et cessa brusquement. Une pluie torrentielle, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, lui succéda. A deux heures trente du matin, un autre léger mouvement fut perçu, et entre six heures du matin et midi, sept autres secousses distinctes furent ressenties à bord du navire. En même temps, on voyait l'île trembler continuellement comme le couvercle d'une marmite qui bout. Le mouvement semblait vertical plutôt qu'horizontal ou latéral. L'eau recula et avança huit ou neuf fois en une seule marée. A certains moments une boîte de fer-blanc jetée du bord passa et repassa devant le navire à la vitesse de quatre ou cinq nœuds, dans une direction correspondante à celle que semblait suivre la vague terrestre dans son va-et-vient du sud-ouest au nord-est. »

LA PIROGUE DE GUERRE DU ROI FERGUSSON. SHORTLAND. ILES SALOMON. AU FOND « LE TOLNA ».

Ces oscillations se répétèrent deux ou trois fois par jour pendant deux semaines. Je me suis trouvé plusieurs fois à terre pendant qu'elles se produisaient. C'était vraiment épouvantable. On ne pouvait se tenir debout. La terre se fendait en énormes crevasses, qui se refermaient aussitôt. Les arbres se couchaient jusqu'au ras du sol et se relevaient. Le spectacle était terrifiant.

On m'avait dit, avant que je ne vinsse à Faisi, qu'il y avait quelque part dans l'île de Bougainville des papillons d'une espèce fort rare, avec des ailes dorées et vertes; mais je ne savais pas exactement en quelle partie de l'île on les trouvait. Je questionnai M. Tindal à ce sujet. Il en avait aussi entendu parler et s'offrit à m'indiquer un point du rivage près duquel je pourrais mouiller et d'où il estimait qu'il nous serait facile ensuite de gagner le lieu que nous cherchions.

Nous partîmes ensemble et arrivâmes à un endroit nommé Siriai. Non sans grandes difficultés, nous parvînmes à entrer en relations avec les natifs très sauvages et qui se cachaient dans les montagnes. Nous leur expliquâmes ce que nous voulions. Ils comprirent et se mirent à la chasse aux papillons. Je m'enfonçai de mon côté dans la brousse, pour tâcher d'en attraper moi-même. A mon grand étonnement, les natifs ne m'apportèrent rien, et je pensais que leur chasse avait été infructueuse, quand j'appris le lendemain que Tindal, pendant que je m'étais éloigné, avait acheté tous les papillons pris par les natifs. Le procédé me parut d'autant moins délicat que pendant ce temps-là, j'entendais vibrer des flèches autour de moi dans la brousse.

En revenant à Faisi, Tindal trouva sa femme et ses enfants dans l'épouvante. Des natifs venus tout exprès de Son Cay avaient essayé de les tuer. Mme Tindal et les enfants s'étaient barricadés dans la maison et avaient tiré par les fenêtres sur leurs agresseurs qu'ils avaient tenus en échec jusqu'au moment où, apercevant à l'horizon notre navire qui revenait, les natifs étaient remontés dans leurs pirogues et s'étaient enfuis.

Tindal, aussitôt débarqué, m'écrivit la lettre suivante :

« Faisi, 22 novembre 1895.

« CHER COMTE,

« Puis-je vous demander votre assistance contre les natifs de Son Cay? Ma femme me raconte que, pendant notre absence, ils sont venus à ma station et l'ont attaquée. Ils sont conduits par un certain Long Fergusson qui à différentes reprises a menacé de massacrer tous les blancs et a été longtemps la terreur de sa propre tribu. Il m'est impossible en ce moment de quitter ma station à cause de mes affaires et je suis sûr que vous ferez tout ce qui vous sera possible pour me venir en aide.

« Dans l'espoir d'une réponse favorable, croyez-moi très sincèrement vôtre.

« N.-C. TINDAL. »

J'étais prêt à lever l'ancre pour quitter Faisi, quand cette lettre m'arriva. J'allai reprendre Tindal à sa maison et me rendis avec lui à Son Cay où nous jetâmes l'ancre dans un mouillage d'un abord difficile. Je descendis à terre avec quelques hommes bien armés et me rendis chez le roi Fergusson, à qui je demandai de me livrer son homonyme Long Fergusson. Il me promit de le remettre entre mes mains dans la journée.

Je retournai à bord où mon intention était de tenir un conseil de guerre, d'interroger Long Fergusson et, suivant ses réponses, de le mettre aux fers pour l'emmener à Herbertshöhe, où je l'aurais déféré aux autorités allemandes, ou de me borner à une réprimande, après laquelle je l'aurais relâché; mais le roi, qui avait peur sans doute de perdre ce qui lui restait de sa popularité, ne tint pas sa promesse. Il vint me dire que Long Fergusson n'avait pu être trouvé et qu'il s'était sauvé; mais j'appris bientôt, par des intelligences que j'avais parmi les natifs, que le roi me trompait et que le coupable n'avait pas quitté l'île. Il était tard et le soir était arrivé. Je pris mes hommes les plus solides et je débarquai.

Les indigènes avaient évacué la côte et s'étaient retirés dans les bois derrière le village. Ils étaient en armes et prêts au combat. Un gros

natif qui m'était resté fidèle vint alors m'avertir que Long Fergusson était caché dans sa maison. Je m'y rendis et la fis cerner et fouiller, sans le découvrir. Alors nous nous avançâmes dans la brousse, mais il faisait noir et nous ne pouvions pas apercevoir les naturels qui, de temps en temps, nous lançaient des flèches. Enfin nous parvînmes à joindre un groupe de ceux-ci. Je les arrêtai et leur dis que s'ils ne me livraient pas

TAMBOURS DE GUERRE SERVANT A RASSEMBLER LES INDIGÈNES.
SON CAY. ILES SALOMON.

tout de suite le chef Long Fergusson, j'allais mettre le feu à leur village. Ils firent volte-face et disparurent dans les fourrés. Nous lancer à leur poursuite dans l'obscurité eût été plus que téméraire : nous n'étions que cinq ou six contre un grand nombre, la population de l'île étant d'un millier d'habitants. Nous battîmes en retraite pour regagner le bord.

En arrivant sur la plage, nous vîmes des natifs qui essayaient de nous tourner pour nous barrer le passage. Nous fîmes facilement une trouée dans leur ligne de bataille et rejoignîmes le *Tolna,* un peu humiliés de notre défaite.

Du navire, nous entendions les acclamations des natifs sur le rivage. Ils célébraient leur victoire. J'eus alors une inspiration qui sauva notre prestige. Je fis apporter sur le pont tout ce que nous avions à bord de feux d'artifice en vue de signaux d'alarme et de fêtes à célébrer. Nous allumâmes tout et inondâmes l'île de gerbes de flammes de toutes couleurs, de fusées qui déchiraient l'air d'un sifflement de fureur et retombaient en pluie d'étincelles, d'artichauts qui s'élevaient en tourbillonnant et de marrons détonants.

Les natifs, qui ne connaissaient pas cela, furent pris de panique et sautèrent dans leurs canots, avec lesquels ils gagnèrent les terres environnantes à vingt milles de là. Le matin, je descendis dans l'île et constatai qu'il n'y restait absolument plus personne.

La leçon, tout inoffensive qu'elle fût, leur avait produit certainement plus d'effet qu'une répression sanglante :

— Ils ne l'oublieront pas de sitôt, me disait Tindal, qui les connaissait bien. Ils diront que c'est le feu du ciel que j'ai fait descendre sur eux, que les hommes blancs peuvent parler avec le diable d'en haut et lui demander ses flammes.

J'ai su depuis que ce fut bien l'impression produite.

Je proposai à Tindal de l'emmener avec moi, mais il ne pouvait pas quitter ses affaires et préféra, au péril de sa vie, attendre l'arrivée d'un vaisseau de guerre. Je le ramenai donc à Faisi et repris ma route.

Mais je dois interrompre ici le cours de mon récit.

Un seul volume n'aurait pu suffire à contenir l'histoire de mon aventureuse navigation. Il est temps de clore celui-ci.

Je ne dis pas à mes lecteurs un long adieu. S'ils m'ont suivi avec intérêt dans mes courses vagabondes sur des mers peu fréquentées et sur des plages ignorées, j'espère qu'ils voudront terminer le voyage avec moi.

Je raconterai dans un prochain volume mes visites aux îles cannibales; mes explorations de la côte est de Bougainville, qu'aucun navire n'avait doublée avant le mien et où le *Tolna* fut attaqué non loin des rivages sinistres de Nouma Nouma; mon séjour à Herbertshöhe, mes

démêlés avec les autorités prussiennes et les souvenirs que j'ai recueillis sur la fameuse tentative coloniale du marquis de Rays à Port-Breton; je dirai mon passage de quarante jours des îles de l'Amirauté au Japon et l'effroyable typhon auquel je n'échappai que par un vrai miracle; les deux ans que j'ai passés à Yokohama, à Tokio et à Kobé, mes excursions à l'intérieur du Nippon, mes relations dans la société japonaise, dont j'ai eu le temps d'étudier à loisir les mœurs étranges et raffinées comme l'art japonais, si savant, si délicat et si subtil, qui en est le reflet et l'expression. Peut-être tout n'a-t-il pas été dit encore sur ce charmant et mystérieux pays que des touristes ont cru pouvoir nous décrire après un séjour de quelques semaines, sans avoir jamais pénétré dans un intérieur japonais ni avoir vu que des demi-geishas, les seules qu'on montre aux étrangers, de sens trop grossiers pour se complaire au platonisme des vraies geishas, expertes aux réticences des caresses, et qui s'en vont à minuit avec un sursaut de leur cou frêle, leurs pures épaules virginales et leur taille ployante et molle, enveloppées dans des étoffes soyeuses dont on garde longtemps la douceur au bout des doigts.

J'emmènerai ensuite mes lecteurs à Formose, à Hong Kong, aux îles Philippines, dans les eaux desquelles j'ai croisé pendant la guerre hispano-américaine, ce qui m'a permis d'apprendre des détails curieux et inédits sur la destruction de la flotte espagnole par l'amiral Dewey; nous poursuivrons notre route par l'île Siassi, un paradis aux nuits de féerie qu'éclaire la phosphorescence des arbres lumineux, puis par Bornéo, Singapour, la presqu'île de Malacca où j'ai pris part chez un radjah à une chasse aux tigres pour laquelle il avait réquisitionné trois mille rabatteurs.

Ceylan, l'île délicieuse, sera ma dernière station avant la catastrophe finale.

Après cela, c'est le récif de Minicoy, où un courant nocturne et inconnu me jette pendant la nuit; c'est la perte du *Tolna*, c'est l'incendie de mon beau yacht, que j'aime mieux brûler que de livrer à l'avidité des naturels; c'est la colère de ceux-ci, à qui j'ai arraché leur proie; ce sont les complots de mon équipage mutiné, ivre des vins et des liqueurs du

Tolna, qui tente de m'assassiner parce que je veux l'empêcher de piller les débris du navire : c'est ma longue captivité dans un phare où l'on m'oblige à chercher un refuge et d'où je guette avec une anxiété haletante les navires qui passent au large sans voir mes signes d'appel...

Souvenirs amers, mais qui ne peuvent cependant effacer de ma mémoire tant d'images enchanteresses dont elle s'est emplie pendant mes huit années de voyages. Que n'ai-je pu donner ici une idée plus complète et plus exacte des contrées merveilleuses que j'ai parcourues et dont mes yeux gardent encore l'éblouissement ! Mais les descriptions sont impuissantes à rendre la magie de ce ciel, de cette lumière, de cette verdure, de cette intime harmonie de la terre et des eaux...

Rivages étincelants de nacre, mer retentissante, chaînes de récifs éclaboussés de l'écume du ressac, grottes de corail où la vague s'engouffre en mugissant, profondeurs des lagunes traversées de toutes les nuances du prisme, grâce des atolls où le cocotier rêve, penché sur l'eau nocturne, forêts fleuries dont la végétation déborde sur les flots, enchevêtrement des lianes balancées dans la buée blonde des sous-bois, que percent çà et là les rayons agiles du soleil, cascades et torrents précipités aux flancs des rochers, palmes bruissantes comme des gouttelettes de pluie au souffle de l'alizé, fumée empourprée des volcans, montagnes baignées de clarté, de brume et de silence, cimes lointaines que les différentes heures du jour revêtent de reflets changeants, parfums ardents et lourds exhalés par les plantes, odeur fauve et grisante de la terre sauvage, et vous aussi, enfants d'une race heureuse et naïve, qui goûte encore la joie de vivre, mes amis noirs ou bronzés, grands chefs aux paroles puériles et aux âmes chevaleresques, tribus aux gesticulations vives, qui vous pressiez autour de moi sur les grèves pour prendre ma main, Samoennes aux lignes pures de marbres grecs avec des formes plus accentuées de statues de la Renaissance, nobles dames qui formiez vos danses sur le pont du *Tolna*, où le roulis de vos belles hanches et les lents balancements de vos bras faisaient courir au crépuscule des ombres fugitives et roses ; et vous, qui accompagniez sans

crainte, avec une confiance familière, le chasseur blanc au fond de la brousse, vierges au jeune torse alangui qui ne couvrez d'aucun voile votre nubilité, il ne me reste qu'à vous répéter l'invocation du poète :

I may speak of you as the traveller doth of Venice :
« Venetia, Venetia,
Chi non ti vede non ti pretia. »

Vienne, mai 1902.

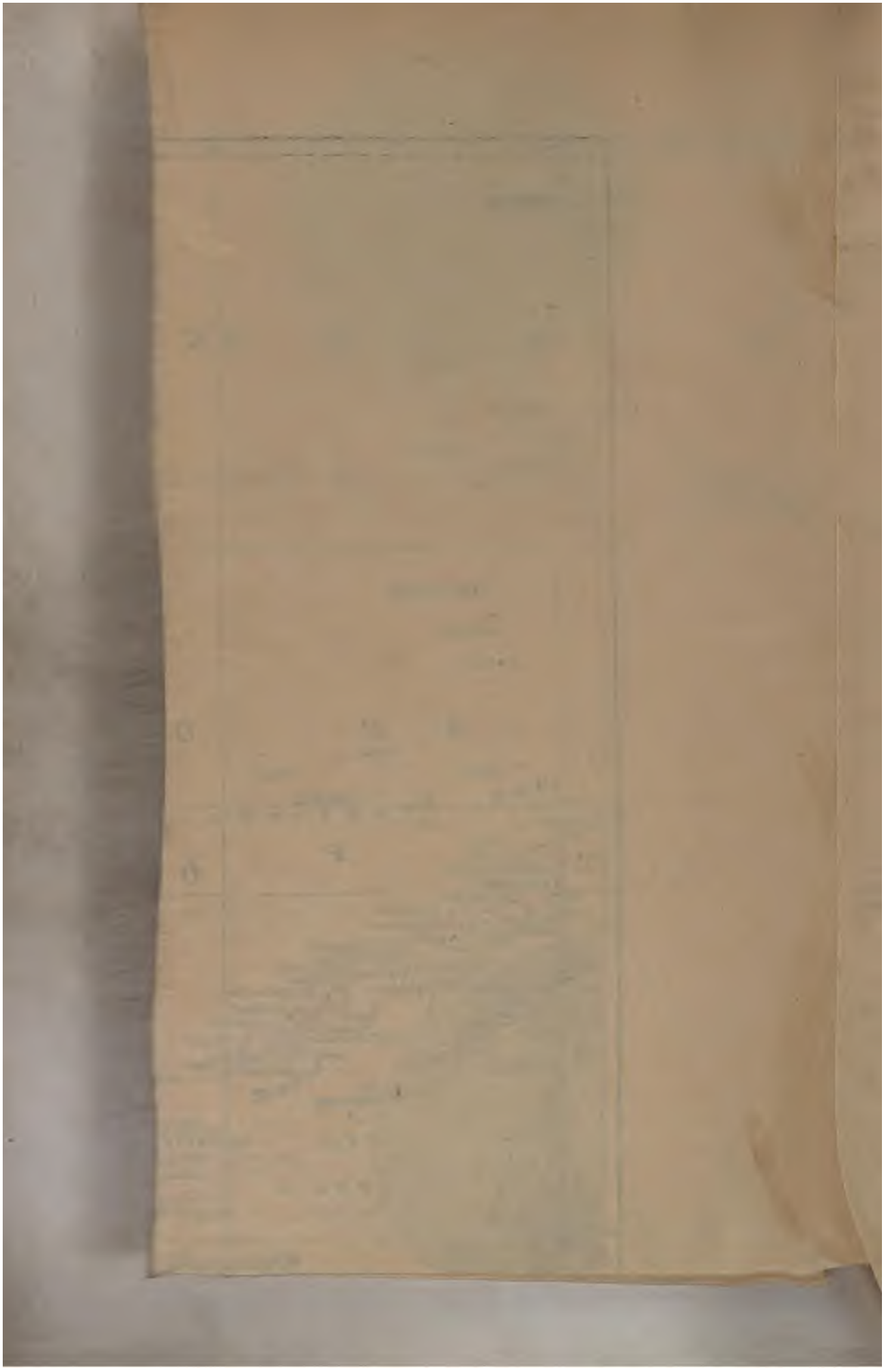


TABLE DES GRAVURES

1. Portrait du comte Festetics de Tolna 2
2. Le yacht *Tolna* 3
3. Plan intérieur du *Tolna* 5
4. Préparatifs pour la tempête. — Wickmann à la barre 17
5. Les filles de l'amiral Skerett au départ d'Honolulu, fleuries selon la coutume du pays 34
6. Village indigène à Fanning 38
7. Maison commune à Fanning 39
8. Maison de M. Greg 40
9. Sorcières cannibales invoquant les esprits pour prédire l'avenir 41
10. Attitude d'une sorcière en apercevant l'appareil photographique 42
11. Coquilles de nacre sur lesquelles ont poussé des coraux. (Nacre dorée.) 44
12. Groupe de natifs. (A droite, jeune fille que le roi voulait me vendre, parée pour cette occasion.) 46
13. Temple protestant à Rakahanga 48
14. Danseurs de Rakahanga se rendant à la fête du village 51
15. Rue du village de Manihiki 55
16. Le roi de Manihiki devant son habitation 57
17. Princesse Manihinihi, de la famille royale de Taïti 68
18. Natifs portant des fei devant la plantation de la famille royale de Taïti. — Au fond, serres où l'on fait sécher la vanille 72
19. Jacques Brander, Matowira, comtesse Festetics, Manihinihi. (Pique-nique à Taïti.) 75
20. Convives d'un dîner à Moréa. (Manihinihi et la comtesse Festetics se tiennent par la main.) 77
21. Convives d'un dîner avec la famille royale, le consul américain, Jacques Brander, Arthur Brander 78
22. Montagnes d'Openhu 79
23. Comtesse Festetics, le mari de la reine, le missionnaire, la reine de Rarotonga. (La reine nous offre des présents étalés par terre.) 86
24. Le *Tolna* dans le port de Rarotonga 87

25. Bâtiments et jardins de la mission de Rarotonga 91
26. Maison de missionnaire anglais à Rarotonga 93
27. Village de Penryn bâti sur pilotis au bord de la lagune 94
28. Le teacher de Penryn, ancien cuisinier à bord d'un navire naufragé, son enfant et son domestique dans un village indigène dans la brousse 95
29. Préparation de la nacre devant la maison du teacher à Penryn. (On nettoie les coquilles avant de les troquer.) 97
30. Jeunes filles de Penryn 98
31. Maison du vicaire indigène à Penryn. (En avant, à gauche, le pilote qui fait entrer les navires dans la lagune.) 103
32. Comte Festetics en costume indigène à l'île Souvaroff 105
33. Natifs de Manoua 106
34. La reine de Manoua dans la toilette qu'elle avait revêtue pour se faire photographier 107
35. Demoiselles d'honneur de la reine de Manoua 108
36. Ladies-of-waiting de la reine de Manoua 109
37. Un chef de Samoa avec la coiffure insigne de la dignité 111
38. Préparation du kava à Samoa 111
39. Les filles du chief-justice, Mlles Ide et la comtesse Festetics apprenant les danses de Samoa-Papalani-Siwa 112
40. Pique-nique à Samoa 115
41. Jeunes filles samoennes 118
42. Un bain dans la rivière Vailima 119
43. Danse siwa et chants par les Samoennes 121
44. Tapo-Svenga, cheffesse samoenne 124
45. Danses et chants, à bord, des trois cheffesses samoennes et de leurs servantes. 125
46. Jeunes filles samoennes jouant aux cartes 127
47. Le pont du *Tolna* décoré pour le bal 129
48. Départ pour la bataille. Fidji-Souva 133
49. Jardin du gouverneur. (Palmier en éventail conservant l'eau fraîche près de sa racine.) 135
50. Jeune fille à marier, marquée par la mèche de cheveux qu'elle laisse pendre de côté 136
51. Lunch. Le comte et la comtesse Festetics et les hommes du *Tolna* dans la brousse au bord de la rivière Visari 137
52. Canot indigène sur la rivière Visari 137
53. Pêcheur fidjien attrapant des poissons à la sagaie 139
54. Embuscade d'indigènes, rivière Visari. (Simulacre.) 140
55. Simulacre de bataille entre natifs, rivière Visari 141
56. Le youyou du *Tolna* cerné par les indigènes, rivière Visari. (Simulacre de combat.) 143
57. Retour de la bataille 144
58. Indigènes cuisant le ki-ki dans la brousse 145
59. Repos dans la brousse 145
60. Canots de pêche à Fidji 147
61. Danseuse de Souva-Fidji 148
62. Famille fidjienne à Souva 149
63. Jeunes filles indigènes préparant le kava à Fidji 149
64. Le chef du village Salomon, à Souva-Fidji 151

65. Fidjien portant son casse-tête 151
66. Jeune fille fidjienne portant une robe faite de cheveux humains 152
67. Fidjiennes se faisant coiffer à bord du *Tolna* 153
68. Fidjien dormant 153
69. Jeune fille fidjienne 155
70. Princesse fidjienne 155
71. Chef à Founafouti. (Coiffure de fête.) 156
72. Une mère et son enfant à Founafouti 156
73. Ile Founafouti. Groupe des Ellice. Bateau d'esclaves 157
74. Jeune femme de Founafouti. (Costume de tous les jours.) 159
75. Femme puisant de l'eau de pluie avec une noix de coco dans une vasque en bois. 160
76. Habit du dimanche. Founafouti. Ellice 161
77. La plus vieille femme de Founafouti, jouissant de toutes ses facultés. (Elle porte des noix de coco.) 162
78. Vue de Levouka 168
79. Fidji. Levouka, fabrication du tapa (sorte d'étoffe faite d'écorce d'arbre : les femmes peignent la toile terminée) 169
80. Rivière à Levouka (Fidji). (Un conduit de roseaux amène l'eau de la montagne et l'empêche de se mêler aux eaux stagnantes où croupissent des matières en décomposition.) 170
81. Jeune fille de Levouka (Fidji) 171
82. Indigène grimpant à un cocotier pour cueillir des noix 172
83. Le yacht *Tolna* en rade de Sydney Farm-Cowe 176
84. Je me prépare à descendre en canot pour aller à terre. 182
85. Le *Tolna* pavoisé pour la célébration de la fête de l'indépendance américaine à Anatyum 183
86. Une partie de l'équipage du *Tolna* mêlée aux natifs d'Anatyum 184
87. Atterrissage à Tanna 187
88. Habitantes du rivage de Tanna (femme et fille) 188
89. Tanna. Homme du rivage 189
90. La reine de Tanna 191
91. Tanna. Femmes de l'intérieur (bush-women) 192
92. Tanna. Le roi et ses enfants 193
93. Tanna. Chevelure artistement bouclée et tressée d'un élégant de la brousse 195
94. Ile de Tanna (Nouvelles-Hébrides). Bushmen (hommes de la brousse) 197
95. Ile de Tanna (Nouvelles-Hébrides). Préparation du copra. Travail fait par les femmes 201
96. Ile d'Épi. Tartary Bay. Les indigènes sont très dangereux à cause de leurs flèches empoisonnées, dont ils ne se séparent jamais 207
97. Ile d'Épi. Tartary Bay. Le roi. (La figure est peinte de couleurs rouge, blanche et noire.) 209
98. Ile d'Ambrym. Tambour de guerre et de rassemblement 212
99. Ile d'Ambrym. Femme du chef de Rhanoun portant la dent tournée du cochon, bijou de grande valeur dans cette île 213
100. Masque indigène de Truchy Station 221
101. Indigènes de Steep Cliff Bay 222
102. Ile de la Pentecôte. Steep Cliff Bay. Natifs en pirogue à un homme. (Ils portent une touffe de feuilles derrière à la taille.) 223
103. Natif de l'île des Lépreux ou Aoba 224

133. Pirogues venant en nombre pour faire des échanges. (Les indigènes attaquent les navires quand l'occasion leur paraît favorable.) 277
134. Chef de Gracieuse Bay (Santa Cruz)..... 279
135. Femme de Gracieuse Bay (Santa Cruz)..... 281
136. Natifs de Carlisle Bay..... 283
137. Le capitaine Rason du H. M. S. *Royalist* fait un discours aux indigènes de Gracieuse Bay qui ont menacé de tuer le missionnaire..... 284
138. Le village de Santa Anna (îles Salomon). (Au fond, modèle de pirogue de chasse aux têtes, placée au milieu du village.)..... 287
139. Danses et chants de petites filles de Santa Anna (îles Salomon)..... 289
140. Groupe d'indigènes de Santa Anna (îles Salomon)..... 289
141. Jeunes filles de Santa Anna (îles Salomon)..... 290
142. Les canots pour la chasse aux têtes. Santa Anna. (Une femme qui passerait devant cette tabou house serait tuée sans merci.)..... 291
143. Walsh, premier officier du *Tolna*, au milieu des indigènes de Santa Anna (îles Salomon)..... 293
144. Chez le trader de Santa Anna (îles Salomon)..... 294
145. Tabou house à Santa Anna. (Les têtes des chefs sont conservées dans les corps des requins.)..... 295
146. Jeune femme de Santa Anna (îles Salomon)..... 297
147. Mère et enfant de Santa Anna (îles Salomon)..... 298
148. Femme et jeune fille de Santa Anna (îles Salomon)..... 299
149. Jeune chef de Santa Anna (îles Salomon). (Il portait une béquille.)..... 301
150. Indigène de Guadelcamar. Damas Bay (îles Salomon)..... 302
151. Chef de Guadelcamar. Damas Bay (îles Salomon)..... 302
152. Le roi Rora d'Ugi (îles Salomon)..... 303
153. La maison tabou d'Été-Été à l'île d'Ugi (îles Salomon)..... 304
154. Le village d'Été-Été à l'île d'Ugi (îles Salomon), déserté à l'arrivée du bateau de guerre le *Royalist*..... 305
155. Maison et femmes dans la brousse à Ugi (îles Salomon)..... 306
156. Jeune chef de Malaita. Baie de Savana (îles Salomon). (Le nez est troué, et dans chaque petit trou est introduit un petit os. Tous ces ornements sont de grande valeur.)..... 307
157. Filles esclaves qu'on engraisse pour la fête cannibale, photographiées dans la brousse..... 308
158. Hommes de la brousse de Deep Bay (Malaita). (Très dangereux à cause de leur caractère méchant et féroce.)..... 309
159. Les meurtriers du général Hatkinson à bord du H. M. S. *Royalist*. Rubiana (îles Salomon)..... 315
160. Maison et natifs de la lagune de Rubiana. (Le petit garçon habillé est le fils du pirate français P...)..... 318
161. Femme de la lagune de Rubiana (Nouvelle-Géorgie)..... 319
162. Indigène de la lagune de Rubiana (Nouvelle-Géorgie)..... 319
163. Les femmes du roi Ingova. Lagune de Rubiana (Nouvelle-Géorgie)..... 321
164. Chef de la lagune de Rubiana. (Les oreilles percées et élargies sont une grande beauté.)..... 323
165. Femmes et filles de chefs vivant dans la brousse (Nouvelle-Géorgie)..... 324
166. Le village de Sisieta de Rubiana (Nouvelle-Géorgie). (La comtesse Festetics parlant avec les femmes du roi Ingova. Tous les natifs se sont cachés dans

leur maison de peur de l'appareil photographique)..... 325
167. La maison des pirogues et les célèbres pirogues de guerre du roi Ingova (lagune de Rubiana)..... 327
168. Guerriers de Rubiana munis du tomahawk et du bouclier en jonc..... 328
169. Village de la lagune de Rubiana (Nouvelle-Géorgie) (La comtesse Festetics apprenant des femmes indigènes à tresser des nattes.)..... 329
170. Monument bâti pour les trophées du roi Ingova, provenant des nombreuses chasses aux têtes qu'il a faites..... 331
171. Famille dans la brousse, à Simbo, surprise cuisant son repas de chair humaine. 333
172. Maison tabou à Simbo ou Eddistone renfermant les trophées provenant de la chasse aux têtes..... 335
173. Simbo ou Eddistone (Une des petites cabanes élevées dans la brousse pour recevoir les trophées des chefs. Elles sont ornées de chaînes de bachia, anneau découpé d'un grand coquillage)..... 336
174. Cratère du volcan de Simbo (Au milieu, mon guide indigène.)..... 337
175. Femmes et hommes de Simbo ou Eddistone (Ils préparent leur manger en l'écrasant à l'aide de pilons dans le ki-ki-bowl. La femme habillée est l'épouse de Charlie Atkinson, tué par les indigènes; elle est revenue dans l'île après la mort de celui-ci)..... 338
176. Natifs très sauvages habitant sur le haut de la montagne, près du cratère de Simbo (Occupés à cuire leur manger dans la vapeur des sources d'eau sulfureuse du cratère, ils saisissent leurs armes en nous voyant venir. L'un d'eux tient un piège formé d'un cercle au bout d'un bâton et que recouvre une grande toile d'araignée pour attraper les papillons et les petits oiseaux, qui restent collés dedans.)..... 339
177. Indigènes et maison de pirogue dans la baie de Bambatanie, île de Choiseul (îles Salomon) (Les natifs évitent d'habiter le rivage à cause des chasseurs de têtes)..... 345
178. Pirogue de guerre partant pour la chasse aux têtes..... 349
179. Têtes destinées à l'avant des pirogues pour la chasse aux têtes aux îles Salomon..... 351
180. Canot de guerre à la chasse aux têtes dans un fleuve de Bambatanie. (Les indigènes se reposent à l'ombre après un long trajet à la rame. Cette chasse aux têtes comprenait une cinquantaine de pirogues, dont celle-ci est une des plus petites, les plus grandes contenant jusqu'à quarante hommes.)..... 358
181. Palais de ville du roi de l'île de la Trésorerie..... 364
182. Intérieur de la maison du futur roi de l'île de la Trésorerie, à Malsy..... 365
183. La reine de l'île de la Trésorerie. (Les marques blanches sont des brûlures qui servent d'ornements.)..... 366
184. Le roi Manghila et la reine (île de la Trésorerie)..... 367
185. La mère du roi de l'île de la Trésorerie et sa servante..... 368
186. Veuve de l'île de la Trésorerie. (Elle a les cheveux coupés, la figure plâtrée, et porte la ceinture et le bâton de deuil.)..... 369
187. L'héritier du trône de l'île de la Trésorerie. (Sa femme et sa fille. La femme est en deuil d'une fille de la reine.)..... 370
188. Charlie, grand chef de Malsy (village de l'île de la Trésorerie), avec sa femme et son enfant..... 371
189. Manière de jeter le tomahawk contre un tireur de flèches..... 373
190. Fergusson, roi des Shortland et de Bougainville, fils du roi Gorai (†)..... 377

191. Mike, un des chefs de Shortland, second fils du célèbre roi Gorai 378
192. Maggie, fille de Jackie. (Parée pour son mariage avec cheveux coloriés et dessins rouges et noirs.)..... 379
193. Jackie, fille aînée du roi Gorai. (Elle a à sa gauche sa fille Maggie, et à sa droite sa petite sœur Looking-Glass, dernière enfant du roi Gorai, à la naissance de laquelle un grand nombre d'esclaves ont été tués.)..... 380
194. Bâtons du diable des îles Shortland. (Celui qui est garni d'étoffe a reçu l'âme du roi Gorai. Don de son fils le roi Fergusson.)..... 381
195. Faisi (île Shortland). (Natifs jouant de la flûte de Pan. — Au fond, le *Tolna*.) 382
196. La robe de Gorai..... 383
197. La pirogue de guerre du roi Fergusson. — Au fond, le *Tolna* (îles Salomon)... 385
198. Tambours de guerre servant à rassembler les indigènes. Son-Cay (îles Salomon)..... 389

CARTES

Plan des îles Vanikoro ou la Pérouse ..... 268 bis
Itinéraire du *Tolna*..... 394

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

EN MER

Les révélations de Ketty. — Perplexités. — Les adieux. — Mes calculs et mes réflexions. — J'apprends à ma femme à prendre l'heure. — Le chronomètre faussé. — Une manœuvre de Wickmann. — Une tempête qui vient à propos.... 3

CHAPITRE II

HONOLULU

L'arrivée. — Un article de journal. — Wickmann me quitte. — Ses pronostics sur le *Tolna*..... 19

CHAPITRE III

SÉJOUR AUX HAWAÏ

Chez M. Cummings. — Le paradis des hommes. — Le bonheur à peu de frais. — Des fleurs partout. — Une race qui meurt. — L'anglais transformé et le hawaïen. — Jeux et plaisirs. — Départ..... 26

CHAPITRE IV

DEUX PETITES ILES

Fanning. — La forêt et ses oiseaux. — La lagune. — Reirson et son roi. — Des amis acharnés. — L'indigestion par courtoisie. — Mes matelots désertent..... 36

CHAPITRE V

HUMPHRY OU MANIHIKI

La houle de la barre. — Comment retourner à mon yacht? — Heures d'angoisse. — La passe est franchie. — Je prends des passagers. — Douleur bruyante des naturels. — Une femme sans gêne. — Bellingshausen..... 53

CHAPITRE VI

TAÏTI

Le pays du silence. — Le consul d'Amérique. — La veuve de Pomaré. — Une excursion à l'intérieur. — Chez le père de la reine. — L'isthme.— Le marché de Papéiti. — Moréa..... 65

CHAPITRE VII

RAROTONGA ET PENRYN

Les méfaits de Thomson. — Un souvenir des frères Rorique. — Rorutu. — Maria. — Tempête. — Rarotonga. — Encore Thomson. — Aitoutaki. — Penryn. — Le cuisinier naufragé. — La pêche. — Je comparais en justice. — Une fête cannibale en mon honneur. — Mes deux matelots natifs..... 81

CHAPITRE VIII

SAMOA

Manoua. — Apia. — Une méprise. — Stevenson. — Sumana. — Mœurs chevaleresques. — La guerre civile. — Une fête à bord. — Conspiration. — Mort de Stevenson..... 105

CHAPITRE IX

SOUVA

Souva. — Les Fidjiens. — J'enrôle un meurtrier devenu bourreau. — Le tonnerre nous fait deux voies d'eau. — Founafouti. — Mœurs rigides. — La morale défend de s'habiller. — Vaisseaux de travail..... 132

CHAPITRE X

VERS SYDNEY

Mon chien est enragé. — Nous sommes tous mordus. — Mon équipage ne veut plus rien faire. — Nous fuyons devant un cyclone. — Je deviens chirurgien. — Mon premier officier jeté à la mer. — Le phare de Sydney..... 165

CHAPITRE XI

DE SYDNEY AUX ILES SAUVAGES

Terre hospitalière. — Régates. — Je passe pour mort. — Broken Bay. — Préparatifs belliqueux. — Nous partons. — Histoire de mon cuisinier français. — L'île d'Anatyum. — L'aristocratie sauvage 178

CHAPITRE XII

TANNA

Tanna, l'île cannibale. — Un costume qui fait valoir ce qu'il cache. — La grande prétention des naturels. — Vains efforts des missionnaires. — Anthropophages irréductibles. — Ivrognerie générale. — Vila Harbour. — Un colon français. — Louis Becke et la vie des blancs dans les îles du Pacifique. — Comment on s'établit *trader*. — Un chef qui ne plaisante pas. — Un homme juste..... 186

CHAPITRE XIII

L'ILE D'ÉPI

L'île d'Épi. — Les courants. — Le roi de Tartary Bay. — Un faux départ nous brouille avec la population, qui menace de nous attaquer. — Mentalité des sauvages. — Ambrym. — Le village de Rhanoun. — Momies suspendues au plafond des huttes. — La plaie du roi à la jambe est son fétiche. — Les flatteurs. — Une tribu d'Israël retrouvée. — Flèches empoisonnées. — Le Dieu des chrétiens mis parmi les idoles des sauvages 206

CHAPITRE XIV

L'ILE DE LA PENTECOTE

L'île de la Pentecôte. — Un Français de vieille roche. — Les morts conservés dans leurs cabanes. — Une marche vers le village-charnier. — Mon escorte tombe en route. — Vérité d'une observation de Dante. — Small Bay. — Ne jamais tourner la tête et éviter de tomber quand on parle avec les sauvages. — « Fermé pour cause de décès. » — La loi de l'homme. — La maison de réunion interdite aux femmes 216

CHAPITRE XV

ESPIRITU SANTO

Espiritu Santo. — La concurrence commerciale sur le rivage. — Psychologie de l'anthropophagie. — Port-Olry. — Le missionnaire français — Le capitaine Rossi tué la veille de notre arrivée. — Visite au village des meurtriers. — La baie de Saint-Philippe. — L'estuaire du Jourdan. — Un garde-manger bizarre.

— Cannibalisme véniel. — Autres villages dans la brousse. — Les femmes et les filles d'un chef viennent à bord. — La baie de la Table. — Nous nous abritons de la pluie dans des grottes. — Situation assez inquiétante. — Les pique-niques du dimanche 229

CHAPITRE XVI

LA PÉROUSE ET SANTA CRUZ

Départ des Nouvelles-Hébrides pour les îles de la Pérouse. — Vanikoro. — Le chef Sam et son parapluie. — Les cadavres de l'île Tévaï. — Baccy l'exterminateur. — Une pièce de monnaie provenant du naufrage de La Pérouse. — J'envoie un canot à Vanoua. — Inquiétudes sur son sort. — Les maisons tabou. — Climat malsain de Vanikoro. — Les côtes de Santa Cruz. — La baie de Carlisle. — La baie de Graciosa. — Les sauvages menacent d'envahir le *Tolna*. — Je lance une fusée de dynamite. — On ne nous garde pas rancune. — La feuille qui rend stérile. — Rencontre du *Royalist* 266

CHAPITRE XVII

SANTA ANNA

Santa Anna. — Le *Ringdove*. — Popularité de mon cuisinier français dans l'île. — La chasse aux têtes. — Les pirogues de chasse. — Le roi d'Ugi en uniforme de la marine anglaise. — Chasse aux pigeons. — Soirée musicale. — Querelle entre mes officiers. — Malaita. — Captives engraissées pour le festin cannibale. — Deep Bay. — Venise au temps d'Attila. — L'île de Florida. — Ennuis avec mes officiers. — Un cutter manque de nous aborder à notre entrée dans un havre de Nouvelle-Géorgie. — Les meurtriers du capitaine Atkinson. — Rendova. — Nous essayons d'ouvrir un chemin dans la brousse. — Une alarme. — Le *Royalist* nous quitte. — Nouvel officier. — Rubiana. — J. P..., le pirate français. — Roman d'amour. — L'intérieur du pirate. — Festin cannibale en notre honneur. — Les trophées du roi Ingova. — Ce qu'on a dit de moi. — Le volcan et les geysers. — Galanterie native 286

CHAPITRE XVIII

ILE DE CHOISEUL

Le tour de l'île de Choiseul. — La baie de Bambatanie. — Conversation philosophique avec un natif. — J'obtiens d'être emmené à une chasse aux têtes. — Navigation de trois jours en pirogue. — Les captifs emmenés pour l'approvisionnement de l'expédition toujours tués hors de ma vue. — On me dérobe mon chapeau, ma vareuse, ma ceinture et mes provisions. — Marche nocturne. — Embuscade devant une cabane. — La vieille femme qui ouvre sa porte le matin. — Massacre général. — Hideuse victoire. — Retour. — Ma joie de revoir le *Tolna*. 344

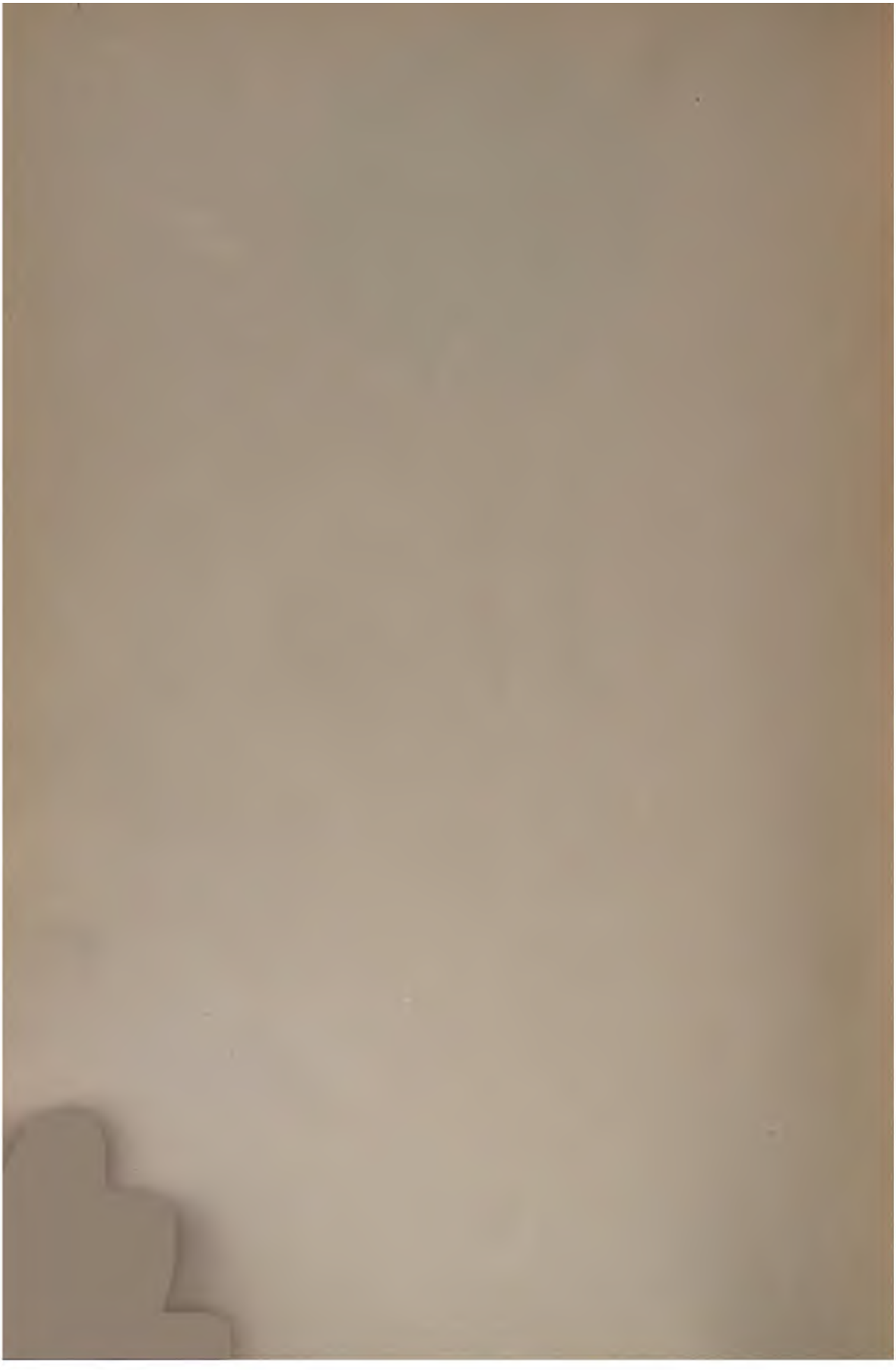
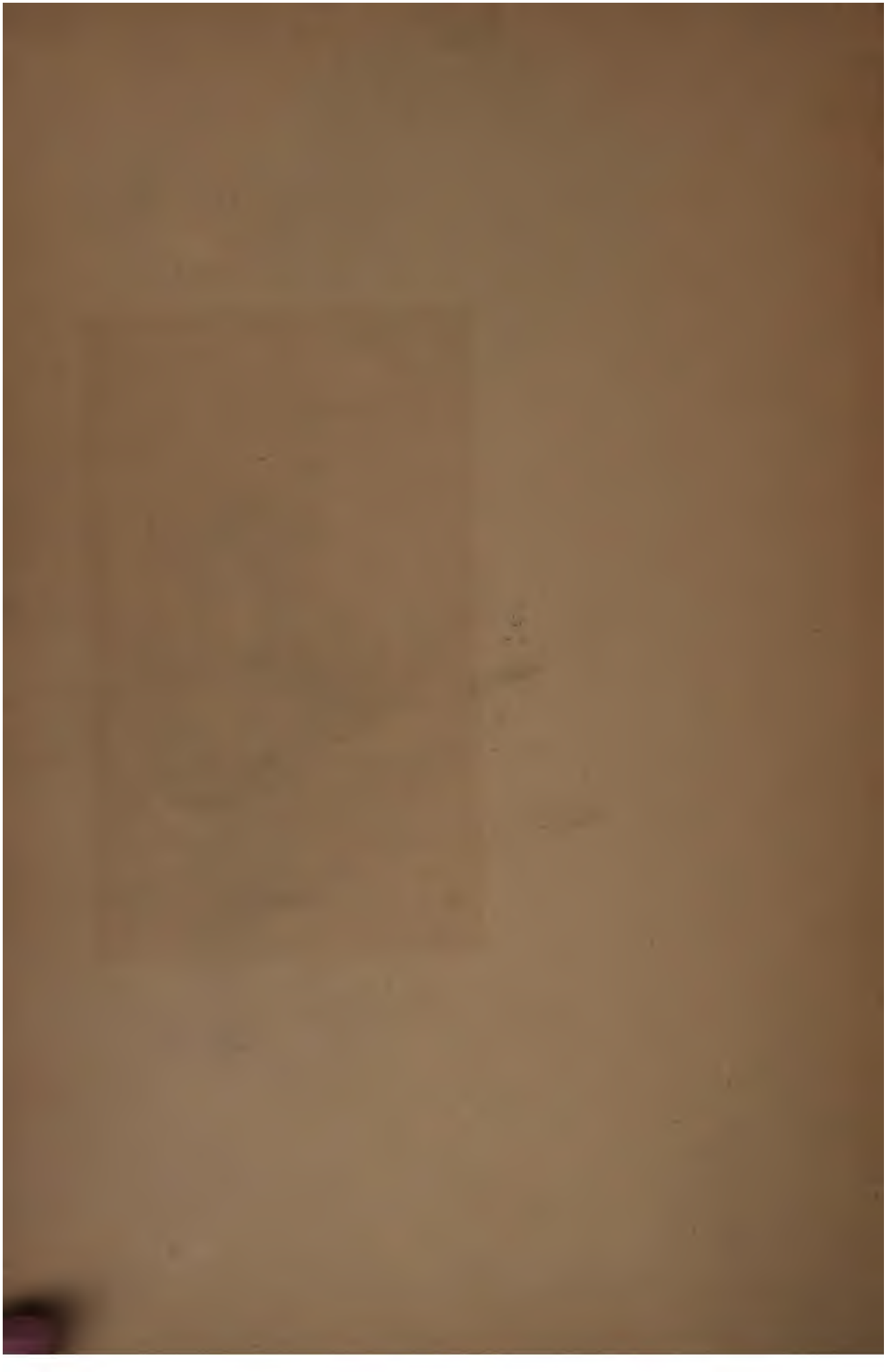
CHAPITRE XIX

BAIE DE CHOISEUL

Je remonte une rivière et découvre une cascade que j'appelle les chutes de Tolna. — Tourbillon. — L'île de la Trésorerie. — Le roi et son épouse favorite. — Je les photographie. — Visite avec ma femme. — Pères et maris complaisants pourvu qu'on y mette des formes. — Visite à Malsi. — J'achète un perroquet savant. — Ma manière d'être avec les sauvages me gagne leurs sympathies. — Les îles Shortland. — M. Tindal. — La femme de mon second. — Le roi Ferguson, fils du roi Gorai. — Les bâtons magiques et les docteurs du diable. — Emeute. — Sentiments chevaleresques du roi. — La robe de gala de Gorai. — Tremblement de terre. — Chasse aux papillons. — Lettre de Tindal. — Nous donnons une leçon aux sauvages..... 360

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 3, RUE GARANCIÈRE. — 3753.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, RUE GARANCIÈRE — 6e